La Vie Intellectuelle

T. XVII — N° 3 10 Novembre 1932

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *La crise sacerdotale et la pensée chrétienne.*

Encore la trahison des clercs? — Peut-être, si l'on n'avise à maintenir la haute culture dans le clergé.

★★★ *L'Action catholique, action du laïcat organisé.*

Deux dangers : l'empiétement des laïcs, l'intransigeance des clercs.

A. GUISSAN. *Notes italiennes.*

Archéologie chrétienne. — A Assise. — L'église de Dante et de Carducci.

C. SPICQ, O.P. *Où en est le problème de Jésus ?*

DOCUMENTS

L'Action catholique dans le diocèse d'Arras.

Extrait d'un rapport au Congrès diocésain.

L'Espagne et la question religieuse.

Le projet de loi sur les Congrégations religieuses. — Quelle doit être l'attitude des catholiques.

Documentation réunie par GAËTAN BERNOVILLE.

Union internationale des Ligues féminines catholiques.

Billet de Christianus

La crise sacerdotale et la Pensée chrétienne

Le congrès de Recrutement sacerdotal, qui, du 13 au 16 octobre, s'est tenu à Vannes, a mis pendant quelques jours au premier plan de l'opinion catholique la crise sacerdotale.

Si elle n'était pas conjurée, les catholiques sentent avec angoisse que toute l'œuvre pastorale et sanctificatrice de l'Église de France serait en péril; sentent-ils que le serait aussi la Pensée chrétienne ?

Un livre qu'on n'écrit pas, un rayon intellectuel qui s'évanouit paraît une perte moins tragique qu'une lampe de sanctuaire qui s'éteint. Moins tragique peut-être, mais elle n'est guère moins redoutable pour l'avenir religieux.

Il n'y a pas de pénétration, ni de conquête possible, même pas de rectitude et de sécurité doctrinale, si la pensée chrétienne ne garde pas toute sa vitalité, si le travail scientifique ne la maintient pas au contact de tout le courant de la Tradition, et si elle n'est pas mise en harmonie avec le mouvement de la vie par une spéculation active.

Un enseignement desséché, brut, plaqué du dehors, qui n'est trop souvent qu'un pragmatisme approximatif, n'atteint pas le vif des questions et n'a pas de prise sur la réalité.

S'il y a eu, en ces derniers temps, un réveil religieux, il ne s'est produit qu'après le réveil de la science et de la philosophie chrétienne, que provoqua l'attaque positiviste et renanienne; nous le devons à la haute culture de l'enseignement chrétien. S. Ém. le Cardinal Verdier a pu écrire : « Elle (l'Église de France) a dans les mains pour l'apostolat intellectuel les instruments les plus perfectionnés. Ses dictionnaires, ses revues, ses collections, sont connus et estimés du monde entier (1)... » Et encore cet outillage intellectuel n'a-t-il, peut-être, pas été suffisamment employé.

(1) *La Vie Catholique,* 8 octobre.

Si la renaissance religieuse a pu donner quelque inquiétude sur sa solidité, n'est-ce pas parce que le mouvement, d'origine plutôt mystique, a eu des assises intellectuelles un peu défectueuses ? Et si elle est restée trop en marge des grands courants sociaux, si elle ne les a pas influencés d'une manière appréciable, n'est-ce pas à cause de cette pauvreté intellectuelle ?

En tout cas, tout ce travail scientifique est déjà l'œuvre du passé. On rencontre une difficulté extrême à le tenir à jour — il y a des sujets qui ne sont plus abordés depuis vingt ans —; encore moins peut-on songer à le développer. Un seul de nos Instituts catholiques possède une chaire d'histoire des religions. Il n'existe pas de chaire d'histoire du Droit canonique. Y a-t-il, cependant, matière qui enferme plus de vie de l'Église et d'où l'on puisse tirer plus d'orientations ?

C'est que l'équipe des travailleurs intellectuels a été la première atteinte par la crise sacerdotale. L'on a couru au plus pressé. N'était-il pas plus urgent que les mains consacrées distribuent les Hosties, les pardons et les grâces ? La science aura sa part quand reviendra l'abondance des vocations. En attendant on n'a ni le loisir, ni, d'ailleurs, beaucoup le goût du travail intellectuel.

Aux portes des séminaires n'a pas pu fonctionner le sévère filtrage d'autrefois — Ite ad exitus viarum —. *Le petit nombre des vocations, qui devait favoriser la sélection, l'a empêchée. Le niveau des études a baissé, le souci et l'intérêt de la culture ont diminué. N'y a-t-il pas d'ailleurs, pour excuser cette diminution et pour la voiler, tout en l'accentuant, la nécessité et l'agitation des œuvres ?*

Cependant, jamais science et culture n'ont été plus nécessaires : les problèmes sont compliqués et peu conformes aux données traditionnelles; jamais la matière de la philosophie et de la morale n'a été plus mouvante, ni la pensée plus anarchique. Autrefois les problèmes se résolvaient selon des systèmes de pensée fermes et stables. Il y avait deux ou trois clefs proposées. Il était facile de choisir la bonne. Ils se résolvent maintenant selon des opinions incohérentes et successives. Des accords momentanés se créent autour des questions par une sorte de vogue. Ce sont ces remous de pensée qui font figure de vérité. Ils sont plus dangereux que l'erreur systématique d'autrefois. Il faut pour leur résister une pen-

sée chrétienne vigoureuse, sûre d'elle-même, capable de répondre à toute interrogation et à tout besoin.

C'est pourquoi les catholiques qui se sentent entraînés dans ce désarroi se tournent vers leurs prêtres — Petierunt panem —. *Et quelquefois ils ne trouvent pas le secours qu'ils attendent. On a pu dire à la Semaine Sociale de Lille que bien des Unions patronales ne pouvaient pas se constituer faute d'aumônier compétent. Et je sais une ville industrielle où les patrons peuvent se plaindre — les ouvriers, sans doute, en font autant — que leur clergé, loin de les aider à résoudre les angoissants cas de conscience que pose une économie déréglée, ne les soupçonne même pas.*

Que devient alors le prestige intellectuel du prêtre? Il constitue, cependant, dans notre société grisée de ses progrès scientifiques, l'apologétique la plus rapide, la plus étendue, la plus efficace. Qu'on aille dans une de ces villes neuves, qui poussant trop vite, avec une population trop mêlée, se développent en dehors de toute tradition, comme il s'en trouve par exemple en Afrique du Nord, et l'on se rendra compte, que pour poser la question religieuse et en imposer le respect parmi cet orgueil de croissance et la fièvre des affaires, trop souvent il manque le prestige intellectuel d'un prêtre. Ce n'est pas quand, en Chine et au Japon, les missionnaires jugent nécessaire de créer des universités catholiques, qu'on pourrait prendre son parti de voir notre clergé réduit aux seuls moyens de l'apostolat pastoral.

Il faut empêcher que soit diminué le prestige et le rayonnement intellectuel du clergé de France. Qu'on ne pense pas qu'il puisse être remplacé par celui des savants et des écrivains catholiques. Haute culture chez le laïc et infériorité chez le clerc : la voilà bien la trahison des clercs. Les laïcs eux-mêmes en seraient gênés et inquiets. Ils savent trop bien que, malgré leur bonne volonté, la religion risque, chez eux, d'être trop dépendante de leur philosophie et de leur talent personnels.

Le prêtre ne peut pas être à la remorque. C'est lui le docteur. C'est à lui de porter le flambeau. C'est lui qui doit être le dépositaire, le gardien et le nourricier de la Pensée chrétienne.

CHRISTIANUS.

L'Action catholique, action du laïcat organisé

Deux erreurs contraires, portant sur la nature de l'Action catholique, prennent corps actuellement et constitueraient bientôt de sérieux obstacles si elles se propageaient.

Certains s'inspirent encore de la vieille conception desséchée d'une Église constituée par les évêques et le clergé régulier ou séculier, dirigée par le Souverain Pontife, sorte d'administration sacerdotale à laquelle les laïques, de l'extérieur, ont recours, en cas de besoin. Il en résulte évidemment que l'Action catholique apparaît comme une activité du clergé, qui ne concerne guère les laïques, exception faite de quelques hommes de bonne volonté qu'on voit toujours sur la brèche.

D'autres, au contraire, prennent, plus consciemment en général, une attitude opposée. Telle question, à les entendre, n'est bien connue que des laïques, l'action à entreprendre pour la résoudre ne saurait être conduite que par eux ; il vaut donc mieux, il est même nécessaire que la hiérarchie ecclésiastique ne s'en mêle pas, ni ne s'y compromette, qu'elle laisse faire en surveillant de haut et de très loin. Comme ce congé est donné, tour à tour, pour un ensemble de problèmes importants, il en résulte que la hiérarchie est pratiquement dépouillée, en paroles, de tout droit d'intervention. On retrouve ici une teinture plus ou moins colorée des erreurs de l'*Action*

Française, dont beaucoup d'esprits demeurent imprégnés, n'ayant pas compris encore comment le pouvoir indirect du spirituel sur le temporel ne peut être délimité, en chaque cas, que par l'autorité spirituelle, parce qu'il n'est au-dessus d'elle nul arbitre qui puisse intervenir, parce que, au fond, nulle autorité, nul droit humain ne prévaut contre Dieu, source de tout droit et de toute autorité.

Entre ces deux tendances, il va sans dire que l'Action catholique resterait un cadre vide, une vue de l'esprit qu'aucune activité humaine ne soutiendrait.

***

1. — Participation des laïques à l'apostolat hiérarchique, selon la définition du Saint-Père, l'Action catholique ne peut être séparée des laïques sans cesser d'exister.

De nos jours surtout, dit Pie XI, alors que l'intégrité de la foi et des mœurs est chaque jour plus menacée et que les prêtres, en raison de leur petit nombre, sont absolument impuissants à satisfaire aux besoins des âmes, c'est le moment de faire appel à l'Action catholique, qui aidera à combler les vides dans les rangs du clergé en multipliant des collaborateurs parmi les laïques (1).

Il s'agit donc bien des laïques et il ne s'agit que d'eux, le Père commun s'efforçant de promouvoir, dans le monde entier, « un véritable apostolat auquel participent les catholiques de toutes les classes sociales, en venant s'unir par la pensée et par l'action aux centres de saine doctrine et de multiple activité sociale, centres légi-

(1) Pie XI, Lettre *Quae nobis*, 13 novembre 1928. Ceux qui veulent entendre à quel point cet appel est nécessaire en France liront les pages hardies et graves que le R. P. Doncœur vient de publier sous le titre : *La Crise du Sacerdoce* (Flammarion).

timement constitués et recevant par conséquent l'assistance et l'appui de l'autorité des évêques »..., « une action universelle et concordante de tous les catholiques, sans exclusion d'âge, de sexe, de condition sociale, de culture, de tendances nationales et politiques, pourvu que ces dernières ne s'écartent en rien de la doctrine évangélique et de la loi chrétienne (1) ».

L'Église ainsi appelle les laïques, ses fidèles, à remplir une mission si nécessaire et si haute que S. S. Pie XI n'hésite pas à écrire :

> Tous ceux qui travaillent au développement de l'Action catholique sont appelés par une grâce tout à fait singulière de Dieu à un ministère peu différent du ministère sacerdotal, car l'Action catholique n'est autre chose, au fond, que l'apostolat des fidèles, qui, dirigés par leurs évêques, prêtent leur concours à l'Église de Dieu et complètent d'une certaine façon son ministère pastoral (2).

On comprend par là que le Souverain Pontife voit dans l'Action catholique une « action qui embrasse tout l'homme, dans la vie privée comme dans la vie publique, en lui assurant une meilleure formation religieuse et civique, c'est-à-dire une piété solide, une connaissance profonde de la vérité religieuse, une vie d'une intégrité parfaite, toutes vertus dont la privation ne permettrait pas d'exercer avec fruit l'apostolat hiérarchique (3) ».

L'Action catholique est donc bien « la chose des laïques (4) », une activité, une vie qui est « de sa nature l'œuvre des laïques (1) », mais qui exige une longue préparation.

(1) Lettre *Quae nobis.*
(2) Pie XI, Lettre *Laetus sane,* 6 novembre 1929.
(3) Lettre *Quae nobis.*
(4) Mgr Pizzardo, conférence au Séminaire français de Rome, 8 décembre 1930.
(5) Pie XI, lettre à l'épiscopat argentin, 4 février 1931.

2. — « Tous les fidèles sans exception, disait Pie X, et non seulement les prêtres, doivent se dévouer aux intérêts de Dieu ». Il y a maintes manières de s'y dévouer, et le père de famille qui veille à la formation d'âmes solidement chrétiennes s'y emploie, assurant en un sens la condition de tout le reste. Se dévouer à l'Action catholique constitue, pour un laïque, la forme d'apostolat la plus haute et requiert une formation, une aptitude dont l'autorité spirituelle est encore le seul juge qualifié.

De la nature et du but de l'Action catholique ressort la nécessité de sa parfaite adhésion et docilité à la hiérarchie catholique, la seule autorisée à lui donner son mandat et ses directions (1).

L'apostolat est, en effet, une tâche essentielle du ministère sacerdotal, assuré par Notre-Seigneur lui-même d'une assistance divine toute particulière.

Y participer, de manière ou d'autre, implique l'appel et le mandat de qui en a la charge et la responsabilité.

Les membres de l'Action catholique doivent être mandatés par la hiérarchie, autrement il s'ingéreraient dans une mission (l'apostolat hiérarchique) qui ne leur appartient pas en propre. Il y a pour eux aussi une vocation, un appel, un mandat (2).

A dessein, nous écartons la question, controversée et plus théorique que pratique, de savoir si l'Action catholique ne s'adresse qu'à une élite. En un sens, c'est évident, puisqu'elle requiert de très bons chrétiens, non seulement quant à la piété exemplaire mais quant à la connaissance profonde de la vérité religieuse. Pratiquement, il ne peut en résulter un choix restreint fait parmi un grand nombre de ces très bons chrétiens, qu'on pour-

(1) Cardinal Gasparri, lettre au Cardinal primat de Pologne, 10 avril 1929.
(2) Mgr Fontenelle, *Petit catéchisme de l'Action catholique*, p. 16.

rait appeler : chrétiens, sans plus : il n'y aura jamais assez d'ouvriers pour la moisson, et l'Action catholique se prolonge nécessairement en actions sociales, civiques, politiques même au sens élevé du mot, qui l'appuient sans s'y rattacher directement. Ceux qui reçoivent mandat n'agiront pas effectivement sans coopérateurs moins directement engagés dans l'Action catholique ; la masse elle-même en doit être soulevée. On chercherait vainement à tracer une ligne de démarcation géométrique qui fixerait brusquement les limites de l'Action catholique, dont la fin consiste à se répandre, dans la cité, comme une vie. Le certain est que les militants de l'Action catholique, les chefs surtout, n'ont d'autorité que par le mandat qu'ils ont effectivement reçu (1).

3. — L'Action catholique ne diffère pas « de la divine mission confiée à l'Église et à son apostolat hiérarchique », elle n'est pas d'ordre temporel, mais spirituel, ni d'ordre terrestre, mais divin, ni d'ordre politique, mais religieux (2). Sa fin est donc celle de l'Église même :

> Elle n'a d'autre but que d'établir le règne de Jésus-Christ, comme elle n'a d'autre objet que le déploiement des forces catholiques organisées pour la diffusion des principes religieux et moraux à tous les degrés de la vie individuelle, familiale, professionnelle et civique, pour la propagation du bien sous toutes ses formes, dans tous les sens, directement ou indirectement (3).

Les militants de l'Action catholique en bénéficient tout les premiers, par la formation spirituelle et les grâces particulières qu'ils en reçoivent. Leurs frères y trouvent

(1) Cf. abbé F.-X. Maquart, *Les élites et l'Action catholique* (bulletin du diocèse de Reims, 16 mai 1931) ; R.P. Dabin, *L'apostolat laïque*, chap. IX (Bloud et Gay).
(2) Lettre *Quae nobis*.
(3) Mgr Fontenelle, *op. cit.*, p. 19.

le bienfait de la vérité plus proche. La cité, grâce à elle, tend au plus grand des biens : l'ordre social chrétien, restauré et maintenu par des volontés chrétiennes : car l'Action catholique est éminemment une action sociale qui n'interdit pas, à ses adhérents, une participation aussi étendue que possible à la vie publique :

Bien au contraire, elle les rendra plus aptes à remplir des fonctions publiques, grâce à une sévère formation à la sainteté de la vie et à l'accomplissement des devoirs chrétiens (1).

Des citoyens, également soucieux des droits de Dieu et des exigences du bien commun, de la prééminence temporelle de celui-ci comme de sa dépendance d'une fin surnaturelle, dont le mépris ravale l'homme au-dessous de l'humain : c'est la richesse qui manque le plus aux cités modernes, affaissées sur elles-même, anémiées par la recherche de fins matérielles, et qui fait de l'Action catholique, d'une Action catholique nombreuse et prospère, une des conditions de leur salut.

4. — L'Action catholique est donc bien une action des laïques, ou, comme dit S. S. Pie XI, du laïcat, marquant ainsi une autre caractéristique essentielle : l'organisation.

Nous voyons une grande multitude et variété d'œuvres, d'institutions, d'initiatives, soit en fonction des classes diverses de la société et de leurs divers besoins, soit en fonction des exigences multiples et parfois contraires des temps et des pays. Chacune de ces œuvres se propose un but déterminé et vit d'une vie personnelle. Mais, restant dans l'isolement, c'est-à-dire sans organisation, ces œuvres n'obtiendront qu'un bien restreint et très particulier, avec la menace de se trouver entravées dans leurs progrès et même d'entraver les autres.

Au contraire, grâce à l'organisation, comme la réalise l'Action

(1) Lettre *Quae nobis*.

catholique, elles conservent bien leur vitalité propre; mais, sans rien perdre de leur légitime autonomie, elles entrent dans l'orbite d'un organisme supérieur, elles participent à sa vie, elles tendent à sa fin supérieure, elles donnent en même temps qu'elles reçoivent, réalisant l'axiome si connu et si vrai : L'union fait la force... Ces diverses œuvres et associations requièrent donc, de toute nécessité, des organismes directifs supérieurs, qui guident toutes les forces catholiques et en harmonisent tous les mouvements, de manière à les faire converger vers des fins communes (1).

Organisation, unité de direction — nous verrons quelle — absolument nécessaires au temps présent, alors que toutes les forces adverses ou simplement neutres sont elles-mêmes organisées et unifiées. La fin de l'Action catholique lui impose à coup sûr une organisation étroitement liée à celle de la hiérarchie ecclésiastique :

Nous reprenons pour l'Action catholique l'organisation de l'Église dans laquelle, aux divers degrés de sa hiérarchie, l'unité de direction se répercute nécessairement, fidèlement (2).

L'Action catholique comporte donc en principe des directions paroissiales, diocésaines, une direction centrale, sorte de Conseil Supérieur que Mgr Fontenelle décrit comme suit :

Le conseil supérieur d'Action catholique comprenant le laïcat choisi et dirigeant, greffé lui-même sur la hiérarchie, est divisé en autant de sections qu'il y a de formes principales d'apostolat : par exemple, une section religieuse, une section civique et une section sociale. D'autres comités, comme des comités de presse, de cinéma, etc., pourraient y être adjoints, où prendraient place des personnalités catholiques compétentes (3).

Toutefois le Conseil Supérieur, l'Union centrale, « où

(1) Mgr Pizzardo, conférence au Séminaire français.
(2) Comte della Torre, *Commentaire autorisé de la lettre* « *Quae nobis* » (*Osservatore Romano*, 12 janvier 1929).
(3) *Op. cit.*, p. 29.

les responsabilités pèsent davantage, où les difficultés se multiplient..., n'est pas une cime isolée, perdue dans l'espace et entourée d'abîmes. L'Union centrale dirige mais est aussi dirigée. Elle est dirigée elle-même parce qu'il en est ainsi de toute l'Action catholique (1) ». Nous rejoignons ici la seconde erreur.

5. — L'Action catholique est la chose des laïques, dit Mgr Pizzardo, qui ajoute aussitôt : « Mais en conjonction avec la hiérarchie, qui l'inspire et qui la dirige. »

La participation du clergé à cette œuvre très sainte se déduit de la considération que l'Action catholique, tout en étant de sa nature l'œuvre des laïques, ne pourra, sans l'activité assidue et diligente des prêtres, ni débuter, ni prospérer, ni porter ses fruits particuliers. Les prêtres doivent diriger les laïcs afin que l'action de ceux-ci ne dévie pas du droit sentier qu'ils doivent suivre et qu'elle respecte toujours, avec la fidélité requise, les règles et directives données par la hiérarchie ecclésiastique. En outre, c'est le ministère propre des prêtres de former les âmes des membres de l'Action catholique suivant les modèles chrétiens, surtout les âmes de ceux qui doivent en être les dirigeants (2).

C'est là une évidence : de même que la hiérarchie ecclésiastique désigne nécessairement ceux qui participent à *son* apostolat, de même elle ne peut manquer de les diriger sans renoncer à sa propre mission. L'apostolat sacerdotal n'est pas le fait des laïques ; à grand honneur ils sont appelés à y coopérer, ce n'est pas à coup sûr pour le régenter.

L'activité des catholiques, organisée en tant qu'elle est la participation des laïques à la mission propre de l'Église, n'est pas une action politique mais religieuse, *ni une action directrice dans l'ordre théorique, mais exécutrice dans l'ordre pratique* ; il est nécessaire que les diverses formes de cette activité trouvent dans la hiérarchie

(1) Pie XI, Discours à la Jeunesse catholique italienne, 16 mai 1926.
(2) Pie XI, Lettre à l'épiscopat argentin.

ecclésiastique leur centre disciplinateur. De là le fonctionnement des conseils paroissiaux, des comités diocésains et du comité central, sous la dépendance directe de l'autorité ecclésiastique (1).

Le R. P. Dabin commente excellemment la distinction que nous venons de souligner :

L'Action catholique est donc, de par sa constitution même, un organisme d'exécution, et rien que cela. C'est la vraie et seule raison pour laquelle ses chefs peuvent être des laïques. Il ne suffit pas qu'une *exécution* soit subordonnée à un plan, mais il faut encore que les exécutants soient subordonnés les uns aux autres. C'est parce qu'il y a place pour une différenciation entre ceux-ci, qu'il y a place pour des chefs laïques dans l'Action catholique, dont la tâche est toute pratique, toute réalisatrice. *L'action de l'Église ne peut être conduite que par l'Église elle-même.* L'Église dirige donc l'Action catholique, en lui donnant ses ordres. Le rôle des chefs laïques de l'Action catholique est de faire exécuter ces ordres. Ce rôle n'est d'ailleurs pas purement passif ni opposé à tout esprit d'initiative, car il y a une *technique de l'exécution*, comme il y a une *science du plan*. Il faut des chefs pour concevoir les ordres. Il en faut aussi pour les traduire en actes (2).

La marge d'initiative variera d'ailleurs selon la forme d'activité et le degré plus ou moins élevé de sa participation à l'apostolat hiérarchique :

Ce n'est pas à dire que les laïques d'Action catholique, du fait de leur subordination à la hiérarchie, n'assument plus de responsabilités personnelles. Nous souhaitons au contraire que, *dans le champ civique et social particulièrement*, ils conservent une activité *sui juris*, engageant d'une certaine façon leur responsabilité propre, tout en restant dans la subordination hiérarchique (3).

La raison toute simple en est que l'action civique et l'action sociale touchent plus étroitement à l'activité

(1) Cardinal Gasparri, Lettre au président de l'Action catholique italienne, 2 octobre 1923.
(2) *L'apostolat laïque*, p. 191.
(3) Mgr Pizzardo, conférence citée.

temporelle des laïques et à leur compétence, que l'action proprement religieuse, sans que les unes non plus que l'autre échappent au pouvoir direct ou indirect de l'autorité spirituelle. Toutefois :

On pourrait croire que, puisque l'Action catholique, en tant que telle, est confinée sur le terrain de l'exécution, la hiérarchie ne doit pas s'écarter du domaine de la direction. Ce serait une erreur d'une gravité exceptionnelle. Contrairement à l'intime constitution de l'Action catholique, dont l'activité est rigoureusement circonscrite à « l'exécution dans l'ordre pratique », l'organisation immuable de la hiérarchie religieuse est telle qu'elle sera à la fois « exécutrice dans l'ordre pratique » et « directrice dans l'ordre théorique ». Elle est exécutrice et directrice *en dehors* de l'action du laïcat, c'est-à-dire dans *son* apostolat au sens propre. Sur ce terrain spécifiquement sacerdotal, la hiérarchie *dirige*, par l'autorité du Pape et des Évêques, et elle *exécute* par le ministère sanctificateur qu'opèrent ses éléments inférieurs..... Sur le terrain spécial de l'Action catholique du laïcat, elle *dirige* par l'intermédiaire essentiel du prêtre... mais, en principe, elle *n'exécute* pas, puisque les laïques sont les agents réalisateurs (1).

L'autorité spirituelle, l'autorité religieuse, liée au sacerdoce, dérivé lui-même du Sacerdoce du Christ, est, dans son ordre, incommunicable. De là vient qu'elle ne peut recevoir de limites d'aucune autre autorité temporelle, donc inférieure et incompétente au spirituel ; de là vient aussi qu'elle ne saurait être déléguée, en tout ou partie, à qui n'est pas revêtu du caractère sacerdotal. Si éclairé que soit un laïque, en toute question où le spirituel se trouve engagé, il lui manquera toujours, pour décider, la consécration, le pouvoir et la grâce d'un sacrement qu'il n'a pas reçu : le sacrement de l'ordre.

6. — Si les laïques fidèles, par contre, ont qualité pour

(1) R. P. Dabin, *op. cit.*, p. 193.

assumer l'Action catholique, pour participer à l'apostolat hiérarchique, c'est qu'ils ont reçu le sacrement de confirmation, qui les y habilite, en leur donnant « le pouvoir de faire tout ce qui a trait au combat spirituel contre les ennemis de la foi », de « professer publiquement par des paroles la foi du Christ, et de la professer d'office » (saint Thomas), de produire enfin les actes nécessaires. Le matérialisme, le laïcisme contemporain, sont, pour la foi des fidèles, une épreuve et une menace constante, pour les autres, un accablement de ténèbres où ne pénètre plus la lumière; en sorte qu'il est vrai de dire que la vérité chrétienne y est constamment persécutée, par la force des choses, par l'ambiance, lorsque la volonté mauvaise des hommes ne s'y emploie pas activement. Ces conditions font, à tous les fidèles confirmés, un devoir plus impérieux « de se donner aux intérêts de Dieu ». Mais, s'ils sont appelés à l'Action catholique, ils trouveront dans le sacrement de confirmation une force particulière, comme dans l'Eucharistie une nourriture efficace. S'ils n'ont pas le caractère sacerdotal, ils ne sont pas pour autant dépourvus.

*
* *

Tous les textes que nous avons retenus — et il eût été facile de les accumuler (1) — parlent d'eux-mêmes. L'Action catholique est la chose des laïques, l'action par laquelle ils participent à l'apostolat hiérarchique. Elle est la chose des laïques en conjonction avec la hiérarchie, qui l'inspire et la dirige. Pour l'entendre, il faut d'abord com-

(1) Avant la fin de l'année, la *Documentation catholique* publiera un opuscule rassemblant tous les textes, encycliques, lettres pontificales, discours et allocutions concernant l'Action catholique sous le pontificat de Pie XI.

prendre l'Église, qui n'est pas une œuvre humaine, ni une partie même importante de la création naturelle, mais bien au-dessus de cette création au-delà du temporel, sans en être séparé, « l'objet adéquat du décret éternel qui décide l'Incarnation »; en sorte qu'il est vrai de dire que « l'idée en laquelle voit et aime son Église, c'est son Fils (1) », unique Prêtre, en qui et par qui les hommes choisis peuvent être revêtus du Sacerdoce. La dignité éminente de la hiérarchie se prend là, et, à son rang, celle de l'apostolat hiérarchique, qui exige aujourd'hui des collaborateurs nouveaux.

« La société moderne est ainsi organisée : nulle place n'y est faite, dans la vie publique, dans les institutions et dans les lois, à Celui qui remplit tout, qui est la source de toute lumière et de tout bien. Voilà qui s'appelle le laïcisme. Pour combattre cette graine d'athéisme, une doctrine heureusement remise en honneur imprègne de plus en plus les cœurs et les esprits : celle du Corps mystique du Christ, cette réalité une et vivante, issue de la Rédemption opérée par le Verbe incarné. C'est la société que forment le Christ et l'Église (2). »

Il appartient à l'Action catholique de combattre le laïcisme en greffant sa propre vie sur le Corps mystique du Christ qui est l'Église.

G. Coquelle-Viance.

(1) R.P. Clérissac, *Le mystère de l'Église.*

(2) *Bulletin des associations et œuvres du diocèse de Lille*, 2 novembre 1930.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Notes italiennes

I

Archéologie chrétienne

L'archéologie est la plus émouvante des sciences : on l'a senti encore une fois, au Congrès d'archéologie chrétienne qui s'est tenu à Ravenne ces jours-ci. Six cents personnalités, venues des cinq continents, y assistaient; entre autres, le sénateur Corrado Ricci, président de l'Institut d'Archéologie italienne, Mgr G. P. Kirsch, directeur de l'Institut d'Archéologie Chrétienne, le Professeur Josi, Ch. Diehl de l'Institut de France. Après les discours officiels d'inauguration, les congressistes ont été mis au courant des nouvelles découvertes, faites en Italie, en Afrique, en Dalmatie, en Autriche, en Espagne et en Grèce; ils se sont trouvés d'accord pour ratifier une affirmation contenue dans la lettre de bienvenue adressée par le Souverain Pontife au Congrès : à savoir que le jour n'est pas loin où l'on pourra décrire l'*Orbis antiquus christianus* tout entier.

Voici un résumé des comunications faites à l'Assemblée :

Un premier rapporteur, M. Giovannoni, parla des fouilles et des réparations qu'on vient de faire à l'église de Saint-Étienne des Abyssins, dans la Cité du Vatican. La petite église, dont les assises sont du IXe siècle, est

une véritable relique, restée presque intacte à l'ombre de la Coupole de Saint-Pierre.

Le professeur Mancini exposa les découvertes et les travaux en cours près de l'église de Sainte-Prudenziana à Rome, sur la colline du Viminal. Cet endroit est, du point de vue archéologique, un des plus intéressants de la Ville éternelle : c'est là, en effet, qu'habitait le sénateur Prudent lorsqu'il donna l'hospitalité à l'apôtre Pierre. On y a retrouvé des vestiges de maisons romaines et de thermes. La transformation de la maison en église eut lieu à la fin du IVe siècle.

D'après le professeur Mancini, Pie Ier, en l'an 150, constitua là son titre. Le même rapporteur communiqua le fruit des fouilles faites près du Pont Mammolo : il s'agit de fragments de pavés et de restes de temples consacrés à Mithra (dont le culte, importé à Rome sous Pompée, opposa la résistance la plus tenace au christianisme) et d'une petite chapelle chrétienne, flanquée d'un presbytère et de plusieurs tombeaux. Il s'agirait de l'oratoire de sainte Cécile dont il est question dans le *Liber Pontificalis* du Pape Zacharie.

Le sous-sol de Rome est en train de dévoiler, un à un, les souvenirs chrétiens. Au Palatin, on a trouvé, dans le palais impérial, l'oratoire de saint Césarius, englobé, depuis le XVe siècle, dans un couvent grec. Une église chrétienne, probablement du VIIe siècle, a été mise à jour pendant les fouilles des vignobles Barberini : elle semble avoir été dédiée à saint Sébastien, construite après le martyre du saint *in Hippodromo palatii*. En ce qui concerne l'ancienne Curie romaine, M. Bartoli, professeur à l'Université de Rome, a décrit les fouilles qui y ont été faites récemment et qui ont permis d'y découvrir les emplacements occupés par les sénateurs romains en même temps que les attributs chrétiens de la *schola cantorum* de saint Adrien. D'après M. Bartoli, la conservation de la Curie sénatoriale est due à la christianisation du même Sénat, dont les fonctions se prolongèrent pendant des siècles et même après le Moyen Age.

Au sud de Rome, la région de la Campanie, elle aussi, apparaît de plus en plus riche de monuments paléo-chrétiens. Le professeur Chierici a résumé l'historique des basiliques primitives de Naples, de Nola, de Sainte-Marie de Capoue, de Nocera, etc. Son rapport se liait à un autre du professeur Majuri, qui traitait des dévastations accomplies au VIe siècle par les Goths et de la disparition de la ville de Cumes. Des fouilles ont confirmé que, là aussi, une vie chrétienne intense s'est développée entre le IVe et le Ve siècle après Jésus-Christ.

C'est à M. Majuri que revient l'honneur d'avoir découvert la célèbre caverne de la Sibylle de Cumes. S'étant aperçu qu'une grotte des environs de cette localité présentait dans sa partie avancée certains détails rappelant les sépultures grecques, il en entreprit l'exploration à fond. Il ne tarda pas à trouver la preuve qu'il s'agissait bien de l'antre du célèbre oracle auquel on attribue une des prophéties sur la venue du Christ. Trois galeries sont éclairées par des perforations verticales ; au centre, on voit la salle où la Sibylle demeurait et où l'on peut encore voir son trône. Tout correspond à la description qu'un chrétien anonyme de l'Église primitive nous a laissée de la caverne : des piscines s'y trouvent qui ont peut-être servi aux ablutions; des traces de sépultures chrétiennes sont encore visibles.

Les découvertes faites, dans ce dernier temps, par les archéologues dans les catacombes romaines, sont de toute première importance. Le professeur Josi en a parlé, présentant les photographies d'une série de peintures trouvées dans le cimetière de Via Nomentana. La plus remarquable représente la scène suivante : deux personnes décédées sont agenouillées aux pieds d'une sainte martyre.

On possède, aujourd'hui, la topographie définitive des catacombes de Saint-Sébastien : on l'a exhibée au Congrès. Au point de vue de l'art de la construction, ces catacombes sont merveilleuses. L'ingénieur Fornari, de la commission pontificale d'Archéologie romaine, l'a expli-

qué savamment, en commentant leur plan inextricable aussi étonnant que le labyrinthe de la légende.

D'autres savants se sont occupés des basiliques et de baptistères de Solona. Des projections de l'architecte danois Dyggue ont révélé à l'assemblée la beauté de nombreux monuments chrétiens dalmates du IVe siècle. Le professeur Eyger, de Vienne, a parlé des antiquités chrétiennes de l'Autriche et notamment de l'ancien « Noricum Mediterraneum ».

L'abbé Junyet, s'occupant de l'Archéologie espagnole, a fait une intéressante description de la nécropole chrétienne de Taragone, qui est, aujourd'hui, le théâtre le plus important de fouilles en Espagne.

Les recherches archéologiques dont M. Poinsot assure la direction en Tunisie ont mis à jour de nombreux documents chrétiens : c'est la région de Carthage qui continue à donner les plus grandes satisfactions aux archéologues. L'Algérie n'en offre pas moins quelques surprises : on vient de retrouver des vestiges précieux dans le quartier chrétien de Djémila. Dans son rapport très élaboré, M. Albertini s'est occupé des basiliques et des nécropoles chrétiennes de la ville d'Epipaca : tout confirme, a-t-il dit, la grande influence exercée par le christianisme dès les IIIe, IVe et Ve siècles, là-bas.

Le dernier acte des Congressistes a été un pèlerinage au tombeau du plus grand des poètes chrétiens, Dante, qui se trouve à Ravenne. Ils y ont apporté des fleurs.

Pie XI, en faisant parvenir sa bénédiction aux congressistes, avait tenu à exprimer, dans son message, sa profonde satisfaction pour cette réunion de tant d'archéologues chrétiens appartenant à un si grand nombre de nations : il concluait en formulant le vœu que les recherches auxquelles ils se sont consacrés éclairent de plus en plus la grandeur du Christianisme à ses origines.

II

A Assise

Les dépouilles mortelles des derniers compagnons de saint François ont rejoint les cendres glorieuses du « Poverello » d'Assise. C'est par une cérémonie solennelle et émouvante que ce rite a été accompli le 4 octobre. Sur un char du moyen âge, traîné par des bœufs et escorté par des paysans en costume de l'époque, les urnes de cuivre renfermant leurs restes ont été transportées dans la nouvelle crypte construite près du tombeau du saint à Assise.

Est-il besoin de rappeler quels furent ces frères franciscains qui, les premiers, partagèrent avec le fils de Pierre Bernardone la vie de renoncement absolu ?

Le premier était Léon d'Assise, « la brebis du Seigneur », celui qui, à coups de marteau, brisa la coupe où les fidèles allaient déposer des offrandes pour faire bâtir une luxueuse basilique. Il fut l'auteur de *Speculum perfectionis* et, peut-être aussi, des *Fioretti*.

Le second, Ruffin, le noble cousin de sainte Claire, commença sa vie mondaine en éclipsant les plus élégants de ses concitoyens d'Assise : pour obéir à son maître, il monta en chaire persque nu, prêchant aux fidèles, qui le jugèrent fou.

Le troisième, Massé, ayant promis à Dieu de lui sacrifier ses prunelles s'il lui faisait la grâce de l'humilité, vit apparaître Jésus-Christ, qui lui dit : « Sois humble et garde tes yeux ! »

Angel, enfin, le quatrième du groupe, fut le premier homme d'armes à se faire franciscain.

A côté de ces quatre cercueils, on en a placé un cinquième : il renferme les cendres de Jacopa dei Settesoli, la noble femme qui, à Rome, donna l'hospitalité à saint François et qui, devenue veuve, se retira à Assise, devint tertiaire et fut enterrée dans la basilique.

C'est à l'intérieur de la crypte glorieuse, creusée dans le rocher, où le corps de saint François resta caché pendant longtemps, que la cérémonie du dépôt des restes sacrés s'est déroulée. Des harpes chantaient, simplement, tendrement, comme le chant de saint François et du bienheureux Jacopone da Todi...

L'événement a fourni à des érudits italiens l'occasion de publications intéressantes se rapportant à la vie de saint François et à son influence dans l'ordre social aussi bien que sur la vie politique des Italiens. Une des plus curieuses de ces publications contient des documents déposés dans les Archives de l'État italien, du temps de saint François : ce sont des constitutions communales, des *Cartae de loco* concernant plusieurs villes de la Péninsule, où se trouvent des rubriques portant le titre : *De non ferendis armis* ; *De pace facienda* ; *De paceriis* ; *De pauperum defensione* : toutes visent à établir ou à consolider la paix, en ce temps-là si précaire, entre des communes voisines ou bien entre les différentes classes de citoyens appartenant à la même localité. Les dispositions arrêtées tendent, pour la plupart, à assouplir la procédure, à adoucir les rapports entre les classes, à assurer la protection des hommes désarmés et la tutelle des faibles : on saisit là, au vif, les effets de la croisade d'amour que le « Poverello » prêchait. Il n'y a pas d'exemple, dans l'histoire italienne du moyen âge, d'un mouvement plus efficace, amenant les citoyens à renoncer à leurs luttes fratricides, aux haines et aux passions aveuglantes.

Le fait le plus caractéristique qui résulte de ces documents est l'intervention de dirigeants de l' « *Ordo Paenitentium* » dans l'administration des Communes pour la stipulation des pactes de paix ou des alliances et dans la préparation des Statuts municipaux.

III

L'église de Dante et Carducci

A quelques kilomètres de la petite ville de Bertinoro, sur une colline peuplée de cyprès, se dresse une petite église qui domine depuis dix siècles la plaine romagnole : c'est l'église de Saint-Donato en Polenta. Là, Dante exilé, lorsqu'il était l'hôte des seigneurs de Polenta, allait s'agenouiller. C'est cette église aussi qui inspira à Giosué Carducci, l'auteur de l'hymne à Satan, une ode vibrante et émouvante qui marqua son retour au christianisme.

Une légende prétend que Françoise de Rimini, l'héroïne du roman passionnel qui forme un des premiers épisodes de la *Divine Comédie*, allait souvent se promener à l'ombre des cyprès en ce lieu solitaire. De nos jours encore les paysans appellent un des arbres qui projettent leur ombre sur l'église, « le cyprès de Francesca ».

Giosué Carducci, dans son ode, fit allusion à tout cela. Le « poète païen » contribua lui-même à faire restaurer l'édifice sacré, à demi ruiné; il avait même formulé le vœu qu'un clocher lui fût donné pour que l'Angelus retentît sur les plaines et les collines tout autour.

Pour commémorer Carducci, à qui l'église de Saint-Donato en Polenta doit sa nouvelle vie (elle a retrouvé ses lignes anciennes d'un pur style romain), le podestat de Bertinoro a fait construire un hermès, qui a été inauguré à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la mort du poète. A cette occasion, M. Mussolini a prononcé un discours rappelant Carducci et sa conversion qui, il faut le dire, ne fut pas complète...

A. Guissan.

Où en est le Problème de Jésus ? (1)

Les livres se suivent et ne se ressemblent pas... sans parler des mauvais ou des médiocres, il en est de bons, de meilleurs, de classiques et d'opportuns, mais il en est peu d'excellents... D'où la joie d'avoir à signaler un volume qui mérite incontestablement cet éloge. L'auteur n'est d'ailleurs pas un inconnu pour les lecteurs de *La Vie Intellectuelle*, qui ont eu plusieurs fois l'occasion de lire les études pénétrantes, fines, exactes et érudites du jeune professeur de Louvain.

L'ouvrage qu'il livre au public a toutes ces qualités, mais, sans insister sur l'importance du sujet traité, il faut dire son urgente opportunité. Le monde vit de Jésus et se partage, comme le disait en l'an 60 le proconsul Porcius Festus au roi Agrippa et à la reine Bérénice : « au sujet d'un certain Jésus qui est mort et que Paul affirmait être vivant ». De fait les chrétiens de tous les siècles sont ceux qui, incarnant leur religion dans une personne, croient que Jésus-Christ vit encore et confessent sa divinité. Il importe donc souverainement de savoir ce qu'est Jésus. Quels traits de sa physionomie l'histoire permet-elle de reconstituer ? Quelle est sa doctrine ? Quelle fut son œuvre ? Les Évangiles répondent à toutes ces questions. Depuis le développement de la critique biblique au XIXe siècle et plus que jamais de nos jours, on a examiné la valeur de leur témoignage ; chaque école a élaboré une interprétation du fait du Christ. Les réponses sont tellement divergentes, les conclusions les plus hasardeuses ont été répandues dans le public avec une telle audace, que bien des âmes croyantes sont troublées des résultats prétendus acquis de la science biblique, et que d'autres sont tentés de refuser à jamais leur foi à celui que d'aucuns prétendent n'avoir jamais existé.

Jésus a répondu pour toutes les âmes sincères et pour tous les savants soumis aux méthodes d'une saine critique : « La Vérité, c'est moi. » Il est donc souverainement important de

(1) F.-M. Braun, O. P., *Où en est le Problème de Jésus?* Bruxelles, La Cité chrétienne; Paris, Gabalda, 1932; in-8, 412 pp.

s'en convaincre et de constater que, loin d'infirmer cette divine déclaration, les erreurs de la critique radicale apportent à la déclaration du Christ une adhésion involontaire sans doute, mais des plus précieuses pour quiconque a constaté l'inanité des échappatoires proposées. Tel est le but du P. Braun. Après une lecture considérable des travaux parus en toutes langues et avec un discernement des plus sagaces, il a classé les différentes écoles de critique biblique d'après leurs méthodes et leurs conclusions. Il analyse et critique chaque système, en soulignant le bénéfice que l'on en peut conserver. On passe ainsi du protestantisme libéral avec Harnack aux Messianismes fictif de Wrede, politique de M. R. Eisler et eschatologique de M. Loisy, puis aux systèmes de M. Couchoud et de la jeune école radicale allemande des « formes historiques culturelles ». La position de M. Goguel est elle-même recensée et critiquée, car les derniers travaux parus jusqu'en 1932 sont mentionnés.

Enfin deux chapitres dégagent de l'enseignement authentique de l'Évangile cette double affirmation : Jésus est le plus parfait modèle d'humanité qui se puisse concevoir ; il s'est donné pour le Messie, Fils de Dieu, et a bien exprimé ce qu'il était réellement. Sa Résurrection, signe divin irréfutable, a forcé l'adoration des chrétiens.

On ne saurait assez dire combien cette étude, conduite avec la plus grande objectivité et une loyauté parfaite dans l'exposé des difficultés, est réconfortante. L'explication catholique du Jésus des évangiles demeure la plus simple et la plus profonde; elle est la seule vraie, car elle seule tient compte de toutes les données du problème. Ce n'est pas le moindre mérite du P. Braun que d'avoir dégagé cette conclusion avec tant de clarté, dans un travail qui aurait pu être aride et obscur sans le rare talent d'exposition de l'auteur. On pourrait citer en exergue de ces études le mot de Pascal : « Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène. »

Le Saulchoir.

C. Spicq, O. P.

DOCUMENTS

L'Action Catholique dans le diocèse d'Arras

Il est intéressant de voir comment l'un des diocèses les plus actifs de France, le diocèse d'Arras, a réalisé les principes exposés en tête de ce numéro.

La dernière journée du congrès diocésain qui s'est tenu à Arras, du 10 au 12 octobre dernier, a été consacrée tout entière à l'Action Catholique. Dans la matinée, M. le Vicaire Général Hoguet lut un rapport sur l'organisation générale de l'Action Catholique dans le diocèse. Son opinion nous est précieuse, car l'expérience de M. Hoguet est déjà riche. Placé à la tête du secrétariat des œuvres et l'un des fondateurs du syndicalisme chrétien dans la région, au point qu'on a pu l'appeler le premier syndicaliste du diocèse, M. Hoguet est particulièrement bien placé pour connaître les exigences des œuvres et celles de leur coordination.

Après avoir exposé les principes de l'Action Catholique (dans un accord parfait avec notre collaborateur et qu'il nous est agréable de souligner), M. Hoguet en tire quelques conséquences :

1° La première regarde le clergé lui-même. A quelque degré de la hiérarchie qu'il appartienne, le prêtre doit désormais reconnaître l'apostolat des laïques. Il doit avoir le souci de s'entourer de militants laïques, de les former aux vertus apostoliques et de les associer à son action pastorale. C'était autrefois un conseil, c'est maintenant un devoir ; vains seraient les appels du Souverain Pontife à l'apostolat des laïques si le clergé y opposait une fin de non-recevoir : l'Action Catholique ne peut se réaliser sans la collaboration du prêtre et du laïque.

Ajoutons même que, dans cette action, le laïque ne doit pas être entre les mains du clergé un simple instrument et comme une sorte d'automate; il est mandaté, avons-nous

lit; l'Action Catholique est son œuvre, qu'il doit seulement exercer en dépendance de la hiérarchie. Cela suppose qu'on lui laissera une certaine initiative, et qu'au lieu de vouloir faire tout par lui, le clergé l'habituera à agir de lui-même quoique sous sa haute direction. C'est ce que le Cardinal Verdier disait à ses prêtres le 1er janvier 1931 : « Vous aurez un ministère un peu nouveau... Jusqu'ici vous étiez des maîtres incontestés, presque des rois de droit divin... Et désormais le laïcat se place à côté de la hiérarchie pour diriger l'Action Catholique extérieure, vous serez désormais des rois constitutionnels. »

2° La seconde conséquence, c'est que nous devons faire une distinction parmi les œuvres, au point de vue de leurs relations vis-à-vis de l'Action Catholique. Toutes, en effet, n'ont pas à l'égard de l'Action Catholique les mêmes liens de dépendance.

Pour fixer la situation de ces œuvres, il faut se rappeler que l'Action Catholique a un but d'apostolat religieux et que les œuvres qui ne poursuivent pas directement ce but ne font point partie de l'Action Catholique ou n'en font partie qu'indirectement.

Il faut donc distinguer :

a) les œuvres qui sont seulement les *auxiliaires* de l'Action Catholique. Ce sont les œuvres de piété et de sanctification personnelle. Recourons pour les classer à l'autorité de Mgr Pizzardo : « On parle ici, dit-il (dans l'Action Catholique), *d'apostolat proprement dit*, et alors on voit tout de suite qu'il ne s'agit pas directement d'activités qui ont pour but unique et principal la formation spirituelle de l'individu comme sont les confréries, les congrégations mariales et autres semblables, et qui sont très utiles aux âmes, et par conséquent à l'Action Catholique elle-même. En effet l'Action Catholique présuppose cette formation intérieure parce qu'elle est et demeure la base de toute activité extérieure, et, précisément à cause de leur importance, ces associations pieuses ont été élevées par le Saint-Père, dans la Lettre du mois dernier, au rang d'auxiliaires de l'Action Catholique. »

b) les œuvres qui ne relèvent de l'Action Catholique qu'indirectement. Laissons encore parler Mgr Pizzardo : « Pour le même motif, on ne peut dire qu'elles appartiennent à l'apostolat hiérarchique, et proprement à l'Action Catholique, ces activités et œuvres qui se proposent directement des buts

professionnels, sociaux ou économiques, ou matériels, et seulement d'une manière indirecte le règne du Christ et le salut des âmes, par exemple les syndicats chrétiens. »

c) les œuvres d'Action Catholique proprement dite, qui sont essentiellement et directement des œuvres d'apostolat religieux. Et ici encore on peut distinguer deux catégories : 1° les grandes organisations d'Action Catholique qui groupent les fidèles pour l'apostolat général sous toutes ses formes, comme sont les organisations d'hommes, de jeunes gens, de dames et de jeunes filles en vue de l'Action Catholique; — 2° les œuvres qui groupent les fidèles dans un but d'apostolat précis et limité, comme sont les œuvres de catéchistes volontaires, les œuvres de presse, les œuvres d'enseignement, etc...

3° Troisième conséquence : le Pape a établi un statut du laïcat. Dès lors l'apostolat des laïques doit se conformer à ce statut. Toute œuvre qui vit isolée sans se coordonner avec les autres œuvres, sans se rattacher à la hiérarchie sous la forme prescrite par les autorités ecclésiastiques, cette œuvre ne fait plus d'Action Catholique telle que la veut le Pape, elle n'est pas dans la voie droite ; les laïques peuvent bien toujours faire de l'apostolat individuel, mais dès lors qu'ils fondent un groupement en vue de l'apostolat, cette œuvre doit se greffer sur le tronc de la hiérarchie. On a parlé parfois, à propos d'œuvres, de « petites chapelles » ; l'Action Catholique n'en supporte plus; aussi agréables et élégantes que puissent être ces « petites chapelles », elles doivent désormais aspirer à une beauté plus haute qui consistera à se grouper avec d'autres chapelles, à s'appuyer avec elles sur la grande nef de la hiérarchie et, toutes ensemble, constituer la grande cathédrale de l'Action Catholique.

4° Quatrième conséquence : il y a certains cadres dont il faudra élargir les limites pour faire place à des œuvres d'étendue plus générale, mais rendues nécessaires par les circonstances actuelles et approuvées par l'autorité ecclésiastique.

Ce point est extrêmement délicat, je le sais, nous ne pouvons le traiter ici à fond, mais nous avons pourtant le devoir de le signaler; et j'en donnerai deux exemples. Des groupements de jeunes gens et de jeunes filles existant depuis longtemps et ayant fait beaucoup de bien se trouvent maintenant en présence de certains mouvements d'apostolat beaucoup

plus vastes dont les méthodes ne peuvent cadrer avec les règlements anciens; il faut bien qu'ils étudient avec la direction de l'Action Catholique les moyens de s'adapter à ces exigences nouvelles.

La paroisse elle-même ne se prête guère aux grands mouvements de conquête que nécessite actuellement l'apostolat des classes populaires; ses traditions respectables et ses cadres rigides devront bien s'assouplir pour faire place à ces nécessités de l'heure présente. Nous devions signaler ces questions délicates que la direction de l'Action Catholique devra solutionner tout en y mettant beaucoup de sagesse et de prudence. »

* *

M. le Vicaire Général Hoguet expose ensuite comment ces directives ont été appliquées au diocèse.

Auparavant, deux remarques : 1° les formes de l'Action Catholique doivent être appliquées avec une très grande souplesse, pourvu que les deux conditions essentielles de l'Action Catholique soient assurées : à savoir l'organisation et la dépendance de la hiérarchie; — 2° l'Action Catholique doit être réalisée d'abord dans toute la nation et son organisation fixée par tout l'épiscopat ou ses représentants en conformité avec les instructions pontificales ; puis dans chaque diocèse, et l'Évêque en fixe l'organisation en tenant compte des décisions de l'épiscopat; enfin dans chaque paroisse, et il appartient au curé d'organiser les œuvres et de les rattacher à la hiérarchie en se conformant aux directions et prescriptions de son évêque.

Il est actuellement question de l'Action Catholique dans le diocèse. Cette organisation avait déjà été préparée à Arras par la création de la Direction des œuvres et du Secrétariat des œuvres. L'Action Catholique se présente de la façon suivante dans le diocèse :

Son unique directeur est Monseigneur l'Évêque. L'organe central, auxiliaire immédiat de l'évêque, est la Direction des œuvres : elle transmet et explique les consignes et directives épiscopales; elle suscite les œuvres et les coordonne entre elles; elle les renseigne et les documente; elle règle les conflits qui peuvent se produire. Comme organe d'exécution, elle dispose du Secrétariat des Œuvres catholiques et sociales, de l'Union des Œuvres et de son Bulletin.

Pour prolonger l'action de l'organisation centrale et atteindre chaque paroisse, on utilise les grandes organisations de l'Action Catholique en conformité avec la distinction que l'on a signalée parmi les œuvres. Ce sont : pour les hommes, l'Union catholique du Pas-de-Calais, affiliée à la F.N.C.; pour les dames, la Ligue patriotique des Françaises; pour les jeunes gens, l'Association catholique de la Jeunesse Française avec ses différents mouvements spécialisés ; pour les jeunes filles, la Fédération diocésaine des œuvres de jeunes filles des Féales Suivantes de Notre-Dame ; pour les enfants, la Croisade eucharistique. — Ces organisations ont ceci de particulier qu'elles n'ont pas pour objectif un apostolat déterminé et limité, mais l'apostolat sous toutes ses formes, s'adaptant aux différents besoins et même suscitant des œuvres spéciales, si l'intérêt religieux l'exige : ce sont des organisations d'Action Catholique.

Les autres œuvres d'objectif apostolique plus déterminé et plus limité doivent recevoir une direction et une coordination spéciale de l'Évêque pour être vraiment d'Action Catholique.

En conclusion, pour que l'Action Catholique soit réalisée dans le diocèse, il faut :

1° que les grandes organisations de l'Action Catholique soient établies dans toutes les paroisses et qu'elles enrôlent les hommes, les dames, les jeunes gens, les jeunes filles et les enfants ;

2° que les œuvres évitent tout particularisme, mais aient au contraire « la conscience et la connaissance d'appartenir à un seul organisme (1) » ;

3° enfin il serait désirable que les élèves de l'enseignement libre, garçons et filles, soient initiés dès leurs années de collège à l'Action Catholique.

(1) S. S. Pie XI aux Conseils généraux de l'Action Catholique italienne.

L'Espagne et la question religieuse

Les directions très nettement laïcistes et anticléricales du gouvernement actuel et de la majorité des Cortès constituantes viennent de recevoir un grave renforcement par le récent discours de M. Azaña, président du Conseil, à Santander et, d'autre part, par le dépôt aux Cortès du projet de loi sur les Congrégations religieuses.

Discours de M. Azaña a Santander

Voici comment, dans ce discours, s'exprima M. Azaña au sujet des Congrégations religieuses :

Quant à la loi des Congrégations religieuses, je peux dire seulement qu'elle se limitera à appliquer l'article 26 de la Constitution. Je sais bien que cette loi, qui se présentera immédiatement devant les Chambres, soulèvera quelque poussière et que l'on fera, autour d'elle, quelque bruit. On dira, de nouveau, que nous persécutons la conscience religieuse, alors que nous ne persécutons personne. Chacun sait que l'article 26 de la Constitution suppose une République laïque et qu'il est énoncé, dans cet article, non seulement la dissolution de la Compagnie de Jésus, mais aussi certaines restrictions relatives à l'enseignement pour les autres Ordres religieux. Je le regrette vivement — et je suis sûr de ne pas me tromper —, mais cela va être, de nouveau, un prétexte pour nous accuser de sectarisme.

Cependant je suis résolu à appliquer le texte constitutionnel, sans en omettre un iota. Cette déclaration, d'ailleurs, est inutile : il est évident que je suis décidé à appliquer la Constitution. Mais je veux faire comprendre par là que si, au moment de l'application des articles de la Constitution — et tout spécialement de l'article 26 —, il se produit des hésitations, des temporisations — faire semblant d'agir, et ne rien faire... —, je suis absolument décidé à ne transiger en rien. L'article 26 sera appliqué intégralement.

Je sais bien que l'on m'accusera de sectarisme : je suis prêt

à l'admettre. En réalité, nous le sommes tous, un peu, sectaires, dès que l'on n'est pas disposé à gouverner avec le jugement du voisin d'en face. En politique surtout, là où la rigidité, l'inflexibilité sont nécessaires, dès qu'il s'agit de réalisations, il faut être sectaire.

*
* *

Un commentaire sur le discours de M. Azaña

C'est celui de El Día, *de Saint-Sébastien, organe officiel des Nationalistes basques. Il dit bien l'inquiétude des catholiques espagnols devant le douloureux problème qui s'ouvre et la solution qu'on y voit, notamment, dans les provinces basques.*

Le discours de M. Azaña soulève pour les catholiques un très grave problème. C'est même, depuis l'avènement de la République, le plus important et le plus grave des problèmes. Le problème inquiétant de l'école confessionnelle, dirigée par les organisations religieuses.

Pour nous, ce n'est ni dans la séparation de l'Église et de l'État, ni dans la sécularisation des cimetières, ni dans la suppression de telle congrégation religieuse, ni dans la loi future qui réglementera les associations religieuses, les soumettant totalement aux lois civiles, ni dans les inconvénients économiques qu'on leur imposera, que se trouve la plus haute gravité du problème, mais dans le fait que l'on peut restreindre ou supprimer le droit d'enseignement aux Congrégations religieuses.

Et nous ne devons pas nous faire la moindre illusion. Azaña lui-même, d'ailleurs, nous aiderait à la dissiper. Accusé de sectarisme ou désigné comme un persécuteur de l'Église, il interprétera rigoureusement la loi qui sera votée, suivant l'esprit de l'article 26 de la Constitution. Il y a plusieurs mois déjà que nous nous adressons à nos lecteurs afin de les convaincre de l'importance fondamentale de l'organisation d'une croisade en faveur des écoles privées, basques et chrétiennes. Ces écoles chrétiennes et basques sont l'unique solution au redoutable problème qui se rapproche à pas de géant.

*
* *

LE PROJET DE LOI SUR LES CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES

L'article 26 de la Constitution, auquel fait allusion . Azaña, s'exprime ainsi quant aux Ordres religieux autres ue la Compagnie de Jésus, déjà dissoute :

Les autres Ordres religieux se soumettront à une loi spé- iale votée par les Cortès constituantes actuelles et établie ur les bases suivantes :

1° Dissolution de celles qui, par leurs activités, constituent n péril pour la sécurité de l'État.

2° Inscription de celles qui doivent subsister sur un Re- istre spécial dépendant du Ministère de la Justice.

3° Incapacité d'acquérir et de conserver, par elles-mêmes u par personnes interposées, plus de biens que ceux qui, ustification en étant faite, sont destinés à leur logement ou l'accomplissement direct de leurs fins privées.

4° Défense d'exercer l'industrie, le commerce ou l'ensei- nement.

5° Soumission à toutes les lois fiscales du pays.

6° Obligation de rendre compte annuellement à l'État de 'inversion de leurs biens en rapport avec les fins de l'As- ociation.

Les biens des Ordres religieux pourront être nationalisés.

On le voit, le texte est tel que l'interprétation la plus dom- nageable possible aux Congrégations peut lui être donnée ans qu'elle apparaisse contraire à son esprit ni même à sa ettre. Affaire de gouvernement. Le projet de loi qui vient l'être déposé aux Cortès le prouve bien. S'il est modifié par a Commission et par les Cortès elles-mêmes en cours de dis- ussion, tout fait présumer que ce sera dans le sens de l'ag- ravation.

En tout cas, la hâte du gouvernement à satisfaire le pro- ramme laïciste de l'extrême-gauche est telle que cette loi omplémentaire passe avant certaines autres lois complé- nentaires — Loi sur le Tribunal de Garanties, Loi d'ordre ublic, Loi électorale — dont l'importance et l'urgence sont xtrêmes.

Nous donnerons ici les articles essentiels de la loi sur les congrégations religieuses quand le texte définitif en aura été voté par les Cortès.

*
* *

Un intéressant article de M. Ossorio y Gallardo sur la question religieuse

Une des personnalités les plus remarquables de l'Espagne intellectuelle et politique, un des principaux rédacteurs aussi — qui ne fut pas suivi dans sa modération — du premier projet de Constitution, à l'avènement de la République, M. Ossorio y Gallardo, a publié dans le grand illustré Ahora *un article intéressant et curieux à plus d'un titre, notamment quant à la comparaison qu'il y instaure entre les catholiques espagnols et les catholiques français. En voici le texte :*

Les honteux événements d'août, le récent discours d'Azaña et l'initiation d'une nouvelle étape dans l'activité officielle républicaine mettent les catholiques en demeure d'étudier, une fois encore, leur devoir. Pour la République ? Contre la République ? Je fais, ici, allusion aux catholiques de bonne foi, à ceux qui sont sincèrement préoccupés de leur patrimoine spirituel; et non à ces habiles malabars qui, déguisés en catholiques, en agrariens, en « forces vives », en « éléments d'ordre », agissent au service de l'intransigeance et de l'ambition. Leur incompréhension ou leur passion les situe en dehors du mécanisme politique actuel, dans lequel resplendit — bien qu'elle ne soit pas toujours couronnée de succès — une grande droiture dans les méthodes d'action.

Il est naturel, il est même nécessaire, que les catholiques répugnent à une séparation totale de l'Église et de l'État, puisque la société humaine est ordonnée en vue, non seulement du bien matériel, mais du bien moral; qu'ils proscrivent l'enseignement laïque parce que l'âme de l'enfant n'est pas formée si elle ne connaît ni son origine ni sa destinée; qu'ils protestent contre la défense faite aux Congrégations religieuses d'enseigner, car cela est non seulement un

maladresse dans l'ordre intellectuel, mais encore une intervention abusive, entre l'inexistante volonté de l'enfant et la volonté supérieure du père, de l'autorité de l'État cherchant à s'imposer par d'âpres manifestations.

Quoi que fassent les catholiques pour lutter contre cette tendance à la déification de l'État, ils seront dans leur droit. Leur position défensive méritera le respect des croyants et des libéraux eux-mêmes.

Le fond du problème n'est pas discutable, par conséquent, mais bien le « modus vivendi ». Sera-ce licite de combattre la République par la diffamation, la conspiration, le « pronunciamiento », ou simplement l'abandon ? Non. Le salut de l'Espagne exige cette saine distinction de Léon XIII : « Soumission sincère à la Constitution; combattre, par les moyens légaux et honnêtes, les abus de la législation. »

La presse catholique s'est parfois réclamée de cette définition, pour appuyer la dictature, oubliant que la recommandation pontificale fait allusion à une Constitution légitime, et non à un simple état de fait imposé par le coup de main d'un sujet audacieux.

Les catholiques doivent comprendre qu'ils se trouvent devant une mauvaise politique de l'État vis-à-vis de la Religion, mais non devant une méconnaissance des libertés de la conscience. L'État laïque n'étouffe pas les croyances et ne supprime pas les cultes. La Constitution, qui défend l'enseignement aux ordres religieux, ne l'interdit pas, pour autant, aux personnes religieuses, prêtres ou séculiers. Personne n'est persécuté pour ses idées catholiques. Sous le régime précédent, c'était un délit de ne pas se découvrir devant le saint Viatique; sous le régime actuel, se découvrir ne l'est pas. La conscience, par conséquent, n'a pas de motifs d'alarme. Le sentiment de la liberté, oui.

Les catholiques français eurent bien plus à souffrir au moment de l'instauration de la troisième République. Politique de Gambetta, expulsion des Jésuites, dissolution des Ordres religieux, enseignement laïque, divorce, politique de Waldeck-Rousseau, politique de Combes, fermeture des hôpitaux, orphelinats et hospices, interdiction d'enseigner imposée aux religieux individuellement, rupture des relations avec le Saint-Siège, mise sous séquestre des églises et des maisons religieuses...

Les catholiques réagirent — comme on voudrait le faire

ici — par des campagnes monarchistes, par des hostilités contre le régime. Les évêques en arrivèrent à sortir dans la rue, mitre en tête et crosse en main, pour exalter la multitude. On établit l'incompatibilité entre le fait d'être républicain et celui d'être catholique.

Et comment se termina tout cela ? Par l'encyclique « Nobilissima Gallorum gens » (1884), par laquelle Léon XIII recommande aux évêques de veiller à ne pas se laisser suspecter d'hostilité envers la République ; par l'encyclique « Immortale Dei » (1885), où il est rappelé qu'aucune des condamnations de l'Église ne frappe les diverses formes politiques des États, ni la participation plus ou moins effective du peuple au gouvernement; par l'encyclique « Sapientiae christianae » (1890), énonçant qu'entraîner l'Église dans un parti, ou la rechercher comme auxiliaire dans les luttes politiques, c'est abuser de la religion; par le toast du Cardinal Lavigerie (1890), encourageant « à entrer dans l'édifice pour en soutenir les colonnes : faire de cette adhésion une œuvre de résignation, de raison, et pour les catholiques, une œuvre de conscience, puisque le Pape l'a formellement conseillé, et que sans cela rien n'est possible ni pour conserver l'ordre et la paix, ni pour sauver le monde du péril social, ni pour sauver le culte dont nous sommes les ministres » ; par la lettre des cardinaux français (1892), où, après avoir établi un sévère mémorial des offenses reçues d'un État laïque et persécuteur, loin de dénigrer la République, ils proposent « l'acceptation franche et loyale des institutions politiques, le respect des lois du pays, sauf lorsqu'elles vont à l'encontre des exigences de la conscience; le respect vis-à-vis des représentants du Pouvoir, sans préjudice d'une ferme résistance à ses usurpations dans le domaine spirituel », tactique qui fut suivie par soixante-dix évêques et un mois plus tard approuvée par Léon XIII comme « l'attitude la plus sûre et la plus salutaire pour tous les Français dans leurs relations civiles avec la République » ; par le Livre Blanc (1905) où Rome déclare que le dessein de Léon XIII fut « de détacher la religion de ses alliances avec le parti monarchiste, et de détruire l'opposition systématique des catholiques contre la forme républicaine » ; par le rétablissement des relations entre le Saint-Siège et la France et — pour ne pas allonger cette énumération — par la série de beaux exemples de compréhension et de tolérance que le président Doumergue a

donnés en des actes publics, et Mgr Maglione, M. Millerand et le cardinal Dubois, M. Herriot et le cardinal Verdier.

Quel a été le résultat de cette politique pour le catholicisme français ? Écoutez Monseigneur Baunard, recteur de l'Université catholique de Lille : « L'Église de France a fondé des centaines de collèges chrétiens, de pensionnats chrétiens, et a réussi à fonder des Universités. Jamais elle n'a édifié tant d'églises, tant de chapelles et de couvents, ni érigé tant d'autels. Jamais elle n'a ouvert tant de refuges pour les misères morales et physiques d'une société malade. Nulle part elle n'a éveillé tant de vocations sacerdotales. Rarement elle a formé tant de saints et de saintes, en ce temps et en ce monde de dépravation morale. »

Quelles que soient les passions momentanées et les agitations passagères, le résultat sera le même en Espagne. L'Histoire nous en avertit, la logique le recommande, les faits l'annoncent. Le nonce n'a pas rompu ses relations avec la République. Les prélats — à part quelques rares exceptions — n'ont pas partagé l'animosité des dévots, ni surtout leurs obsécrations et malédictions, mais plutôt paraissent pratiquer certaine expectative bienveillante. Et M. Azaña, qui annonce, en passant, l'inflexible exécution de l'article 26 de la Constitution, proclame son respect « pour les sentiments nobles » et ajoute : « Je n'ai renié aucune des noblesses de mon pays, et les valeurs spirituelles espagnoles, que j'ai appris à rencontrer, à vénérer et à aimer..., sont aussi vives en moi que dans le cœur du plus traditionnaliste des Espagnols. »

Ouvrons joyeusement les fontaines de l'espérance, faisons confiance en la force de la réalité, et procurons la paix. Aider loyalement, pour le bien de l'Espagne, cette République laïque, et employer nos forces à christianiser la société, ce serait un beau programme pour les catholiques. Car ce n'est pas dans la « gazette » mais dans les âmes qu'il importe que pénètre l'Évangile.

Les lecteurs de La Vie Intellectuelle, *bien informés, feront d'eux-mêmes les discriminations nécessaires. Mais, tant par son orientation que par le caractère et l'influence de celui qui l'a signé, ce texte est d'une incontestable importance documentaire.*

GAËTAN BERNOVILLE.

Union Internationale des Ligues féminines catholiques

L'Union Internationale des Ligues féminines catholiques tient tous les quatre ans, à Rome, un Congrès international; mais cet intervalle est coupé par un congrès moins important ou des Journées d'études qui préparent au Congrès de Rome.

Ces journées ont eu lieu à Lucerne, du 26 septembre au 2 octobre, sous la présidence de Mme Steenberghe-Engeringh, à qui est confiée la direction de l'Union internationale. Cent dix-sept déléguées y représentèrent 23 pays : Allemagne, Angleterre, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Canada, Danemark, Écosse, Espagne, États-Unis, France, Hongrie, Irlande, Italie, Luxembourg, Mexique, Norvège, Pays-Bas, Philippines, Pologne, Portugal, Suisse.

Les rapports des dix commissions : Préservation, défense et propagande de la foi; — famille; — enseignement, éducation; — travail intellectuel; — travail industriel; — travail agricole; — protection et relèvement de la femme; — protection de l'enfance; — hygiène sociale et morale; — la femme dans la vie publique — firent connaître le résultat des enquêtes menées par les ligues et mirent en relief les idées essentielles, présentèrent les faits importants, dégagèrent des méthodes d'action ou des directives particulièrement adaptées aux circonstances actuelles. Des échanges de vues très suggestifs complétèrent ce travail qui doit permettre d'approfondir la question mise à l'ordre du jour du Congrès de Rome : *l'éducation dans le cadre de l'encyclique*.

Les déléguées des Ligues utiliseront certainement les indications et la documentation qu'elles ont reçues à Lucerne pour travailler avec ardeur à étudier cette importante question de l'éducation, et l'on peut augurer que le congrès de Rome se déroulera en octobre 1934 avec succès.

PHILOSOPHIE

RISTAN DE ATHAYDE. *Limites de l'eugénique.*

L'eugénique se fait religion, — surtout en Amérique. Ce serait drôle, si ce n'était attristant. Au fond, une négation de l'esprit.

ASTON RABEAU. *Les tendances actuelles de la philosophie allemande.*

La phénoménologie.

. B. GEIGER. *Phénoménologie et Thomisme.*

... ou la fidélité au réel : c'est toute la morale de la journée d'études de Juvisy.

ASTON RABEAU. « *Essai d'une étude critique de la connaissance* ».

A propos de l'ouvrage remarquable du R. P. Roland-Gosselin.

DOCUMENTS

A propos d'eugénique.

. VIATTE. *Le malthusianisme en Amérique.*

La stérilisation des « inadaptés sociaux ».

Limites de l'eugénique

What can be done with a wolf can be done with a man (Bernard Shaw).

L'anthropolâtrie est la religion moderne par excellence. L'homme est un être qui souffre d'un besoin d'adoration. Il a adoré les animaux, les arbres, les mânes, les dieux ; parfois même, il lui est arrivé d'adorer le vrai Dieu. Mais, peu à peu, il a fait table rase de tout cela. Et, à mesure qu'il trébuchait pour se relever ensuite en ses précaires civilisations disséminées sur les continents, il changeait l'objet de son adoration. Au XIXe siècle, l'homme occidental a surtout adoré la science ; également aussi quelques mythes sonores : Liberté, Égalité, Fraternité, Démocratie, Anarchie, etc...

Aujourd'hui, l'homme du XXe siècle s'adore lui-même. Tout ce qu'il produit comme œuvre intégralement sienne, libre ou originale, en dehors de toute influence du passé et de toute idée préconçue, tout cela constitue un rite, une manifestation de la puissante religion actuelle, l'anthropolâtrie. Si l'homme a secoué tous les jougs, il s'est docilement, imposé la cangue de lui-même. Dans les pays où cette néolâtrie règne avec le plus d'intensité, précisément parce qu'ils ont passé, sans transition, du char à bœufs à l'avion — en Russie, en Chine ou au Mexique par exemple —, chez tous ces nouveaux riches de la civilisation, ce culte nouveau se manifeste immédiatement d'une

manière évidente et devient même officiel. En Russie, l'athéisme est la religion de l'État ; elle est, en effet, celle du parti communiste qui le dirige. Au Mexique, aux époques de persécutions religieuses les plus violentes, c'étaient dans les églises qu'avaient lieu les banquets offerts aux généraux callistes. En Chine, si les troupes révolutionnaires s'emparaient de quelque chapelle de missionnaires, leur premier soin était de remplacer sur les autels les images du Christ par le portrait de Sun Yat Sen ! Partout donc, l'homme s'adorant lui-même comme un dieu. Si l'homme actuel ne gémit plus de sa fragilité, par contre il s'émerveille de sa puissance. Ce n'est plus au dieu inconnu que les sceptiques élèvent des autels, c'est à l'homme omnipotent — objet de l'adoration du XXe siècle — surtout depuis que le XIXe siècle a persuadé cet homme qu'il n'était qu'un animal. J'ai déjà eu l'occasion de montrer que le paradoxe inhérent à l'homme moderne est qu'il a commencé à se diviniser dès le moment où il a pris conscience de son animalisation.

La rencontre de ces deux tendances, en apparence si contradictoires, se manifeste d'une façon extrêmement nette dans les idées philosophiques de Freud, expression la plus caractéristique de la mentalité du XXe siècle. Freud, après avoir cherché, découvert et systématisé en l'infra-homme, le secret de l'homme total, se trouva tout naturellement obligé de suivre la voie tracée par Nietzsche et d'inventer le sur-homme ou, comme il le dit lui-même, *l'Über-Ich.*

Or, toute civilisation, tout penseur païens (soit préchrétien, soit post-chrétien) arrivent logiquement à une conclusion qui est un acte de négation ou d'affirmation absolue d'eux-mêmes. Le paganisme occidental, en particulier, est avant tout affirmateur. Cette chasse au surhomme ne date pas de nos jours, mais bien de toutes les

époques de l'histoire où le sentiment religieux s'affaiblit ou s'altère. Cette fusion entre les deux extrêmes, animalisation et divinisation de l'homme, se manifeste très vivement chez Freud. Nous la rencontrons identique à tous les moments du paganisme conscient ou inconscient. Je choisis, parmi les nombreux exemples que je pourrais offrir, trois textes suffisamment significatifs à mon sens ; ils embrassent une période qui n'est pas inférieure à vingt-six siècles... Nous y trouvons une forme de ce paradoxe freudien de l'infra-homme aboutissant au sur-homme. Ce qui, au XIe siècle avant le Christ, n'était encore qu'un pressentiment et, à la fin de la Renaissance, qu'une utopie, est aujourd'hui devenu l'objet d'une recherche scientifique que les professeurs tendent de réduire en lois et que les États commencent à mettre en pratique administrativement.

Au XIe siècle avant Jésus-Christ, le poète grec Theognis de Megara écrivait :

> Nous nous inquiétons d'avoir des ânes et des chevaux de bonne race parce que nous savons que le bon provient du bon ; et cependant, un homme sain ne refuse pas d'épouser une femme malade si elle a de l'argent. C'est l'argent qui abâtardit la race. Il n'y a pas lieu de s'étonner si une race déchoit, puisque le mauvais s'unit au bon (1).

Vingt-deux siècles plus tard, à la fin du XVIe, autre période de renaissance païenne. Campanella, dans sa *Citta del Sole*, écrivait à son tour :

> Nous qui nous occupons tellement de l'amélioration des races de chiens et de chevaux, nous nous désintéressons totalement de la race humaine (2).

(1) Nisot, *La question eugénique dans les divers pays*, 1927, vol. I, p. 10.

(2) R. Gonnard, *Histoire des doctrines de la population*, 1923, p. 98.

Ainsi se répète une inquiétude commune à tous les nstructeurs de cités idéales, comme Platon, dans sa *épublique*, ou Thomas Morus dans son *Utopie*.

Actuellement, au moment où se développe une nouvelle naissance païenne, non plus sous le signe de l'Art, mme au XVIe, mais sous le signe de la Science — la ême préoccupation se manifeste et s'exprime, non seulement chez les philosophes humanistes, mais aussi chez des gislateurs pragmatistes.

Le philosophe humaniste qui, de nos jours, représente plus typiquement le super-humanisme est, sans contre-t, Bernard Shaw. Quand le cours de sa pensée l'amène l'idée de l'amélioration artificielle et indéfinie de la race umaine, il cesse d'être sarcastique pour philosopher ; il a xposé ses idées surtout dans sa pièce : *Man and Superman* et, dans l'explication qui l'accompagne et qu'il a appe-e : « Le manuel du révolutionnaire ». Dès le premier apitre, il sépare les modifications qu'il considère comme econdaires pour les civilisations, de celles qu'il répute ondamentales :

> De simples modifications d'institutions telles que celles qui vont u domaine militaire et clérical vers le domaine commercial et ientifique; du domaine commercial vers la démocratie prolétaenne, de l'esclavage à la servitude, de la servitude au capitalisme, e la monarchie au républicanisme, du polythéisme au monothéisme, e l'athéisme à l'humanitarisme panthéiste, de l'analphabétisme énéralisé à l'alphabétisme général, du roman au réalisme, du réasme au mysticisme, de la métaphysique à la physique, tout cela st exactement blanc bonnet et bonnet blanc (*changes from tweedleum to tweedledee*); plus ça change, plus c'est la même chose. Par ontre, quand on transforme une qualité inférieure de pomme en ne qualité supérieure, quand on transforme le loup ou le renard n chien domestique, quand on fait du vieux cheval d'Henri IV le heval de courses de nos jours, là, oui! le changement est réel : ans ce cas, en effet, l'homme joue le rôle d'un dieu subordonnant nature à son intention et ennoblissant ou rabaissant la vie pour

une fin déterminée. Ce que l'on peut faire avec un loup, peut être fait avec un homme (1).

Cette dernière phrase contient toute la psychologie du super-humanisme qui, des pays des Nietzsche, des Freud et des Shaw, commence à se répandre dans les parlements, les congrès scientifiques et les journaux populaires. Le super-humanisme est la forme philosophique de l'eugénique.

L'essence de l'eugénique est précisément dans cette égalisation de l'homme avec l'animal originellement et finalement, dans la séparation progressive entre l'un et l'autre au moyen de la sélection sexuelle.

L'essor de l'eugénique date de Darwin. Comme conséquence du parallèle qu'il établit entre l'homme et l'animal, nous retrouvons les raisonnements du poète grec, de l'utopiste de la Renaissance ou des socialistes actuels, dans l'expression de la pensée du biologiste qui bouleverse le monde scientifique avec son évolutionnisme matérialiste :

L'homme — écrit Darwin — étudie avec un soin scrupuleux le caractère et la race de son cheval, de son bétail et de ses chiens avant de les croiser; mais quand il s'agit de son propre mariage, il ne s'inquiète de ces conditions particulières que très rarement ou même pas du tout. Et cependant, il doit faire quelque chose par sélection, non seulement pour la santé et l'apparence physique de ses descendants, mais aussi pour leurs qualités morales et intellectuelles (2).

La pensée est la même et l'expression presque identique. Le point de départ de l'Eugénésie et surtout de l'eugénique est contenu dans ce fait que l'homme est considéré comme un animal. De même que nous réussis-

(1) Bernard Shaw, *Man and superman*, p. 181.
(2) Iwan Bloch, *The sexual life of our time*, trad. anglaise, p. 709

ons à améliorer les races animales au point de créer des spèces nouvelles et de les entretenir artificiellement, de même il faut améliorer l'espèce humaine au moyen d'une églementation rigoureuse des croisements. Dans la ociété policée de l'avenir, la reproduction ne s'effectuera ue dans les haras humains dûment perfectionnés, de la même façon que nous obtenons aujourd'hui des animaux le race pure grâce à une sélection soigneuse des croisements.

Tel a été exactement le point de départ de Galton, uand, émerveillé par les théories animalistes de l'*Origine des espèces* de 1859, il se décida à les appliquer à la ace humaine dans leur intégralité. En 1865 il écrivait lans le *Mc millan's magazine* :

> Le pouvoir que l'homme peut exercer sur la vie animale, de façon produire toute espèce de variations de formes, est considérable, l semble que la structure physique des générations futures soit ussi plastique que l'argile sous l'intervention du sélectionneur. Mon dessein est de montrer, plus précisément que cela n'a jamais été fait, à ce qu'il me semble, que les qualités mentales sont conditionnées également par cette même intervention. C'est-à-dire que out homme est un produit de l'hérédité. Et l'hérédité peut être dirigée comme on dirige une force mécanique.

De même que le mendélisme, chez les plantes et les animaux, a permis de connaitre le rythme de la reproduction des espèces végétales et animale d'une manière beaucoup plus précise qu'autrefois, le même raisonnement s'applique à l'hérédité humaine. L'homme n'étant qu'un animal perfectionné, la sélection naturelle des plus aptes devenait la loi de perfectionnement biologique de la nature. Il reste seulement à confier à l'homme ce que, jusqu'alors, on avait laissé au soin de la Nature ou de la Providence. C'est ainsi que s'est créée et développée l'eugénésie moderne et surtout l'eugénique, c'est-à-dire le

fatalisme eugénique, le matérialisme eugénique, obse
sion d'arriver au sur-homme par des moyens puremer
humains.

La réunion au Brésil du Ier Congrès eugénique (juill
1929) n'a pas marqué, évidemment, le début chez no
des études anthropologiques. Mais, sans aucun doute, el
a éveillé l'attention pour un sujet qui passionne aujou
d'hui l'humanité tout entière, fait délirer tant d'homm
sains et sobres, et s'enflammer des nations entières.

Il y a dix ans, quiconque aurait voulu traiter de l'eug
nique aurait eu à lutter contre l'absence de toute doc
mentation. Aujourd'hui, au contraire, on doit lutter co
tre son excès. En si peu de temps, les livres, les congrè
les sociétés, les revues ayant trait au problème de la ra
se sont multipliés d'une telle manière que seuls les sp
cialistes peuvent suivre le mouvement de près. Comm
une infinité de problèmes moraux, philosophiques
même religieux y sont englobés, on ne peut laisser l'e
génique aux seuls eugénistes. Elle nous intéresse tou
car elle concerne le problème du monde et de l'homm
modernes, et tout particulièrement du peuple américai

Le problème de la race est pour nous, hommes d'Am
rique, un problème fondamental. L'Amérique constitu
du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, un immense « *me
ting pot* ». Et dans le chaos au milieu duquel nous vivo
encore, des successions d'espoirs et de découragemen
s'additionnent pour affecter notre âme. Au Brésil, no
sommes davantage sujets au découragement. Le spectac
de nos populations de l'intérieur et même des villes
des régions moins sévères n'est positivement pas fait po
donner confiance à qui que ce soit. Peuple triste et pe
ple laid; cela parce que peuple malade, mal payé, m
nourri, mal protégé. Peuple surtout sans enfance. Peup

chez qui les enfants ont déjà des figures de vieux. C'est là la chose la plus horrible contre laquelle nous ayons à lutter, ce vieillissement précoce de notre peuple. Ce mal nous touche tous ; il tient à la précipitation du rythme de croissance, dont souffre notre histoire, de même que nous en souffrons tous dans notre histoire individuelle. Peuple qui se décourage immédiatement ; peuple aux indifférences alarmantes. Peuple sans beauté dans son enfance, sans religion chez ses jeunes gens, sans sagesse chez ses vieillards. Et malgré cela, peuple doué des plus inappréciables qualités morales, chez ceux précisément de ses membres qui ne sont pas en contact avec la civilisation. De telle manière que le mal le plus grave contre lequel il nous faut lutter ne me semble pas être tant celui de la barbarie, ainsi qu'on le prétend généralement chez nous, que celui de la civilisation. Non pas tellement la plaie de l'analphabétisme que celle de l'alphabétisme indigeste. Non pas tant celui de l'indifférence politique que celui des utopismes politiques. Non pas tant celui du dysgénisme général que celui de l'eugénisme précipité. En d'autres termes, je crains plus pour le Brésil les remèdes que les maladies. Du fait des maladies, au moins, nous réussissons à être quelque chose qui est nôtre. Avec les remèdes, il est plus que probable que nous réussirions simplement à être une copie fidèle de quelque chose. La *yankéisation* et la *moscovitisation* du Brésil marchent à pas de géants. Et ils atteignent lentement le cœur des populations, grâce à ces instruments de dissémination incomparables, bien qu'ils soient aussi contradictoires que le sont le cinéma sybarite et le pamphlet révolutionnaire.

Chez un peuple de ce genre, si triste et si laid, l'eugénique prend immédiatement les traits d'une fée miraculeuse qui guérira cette tristesse et cette laideur, qui rendra l'optimisme aux vieux et l'enfance aux petits, qui

rendra brésiliens les émigrés et les brésiliens eux-mêmes. L'exemple des inévitables États-Unis fera, certainement, que la nouvelle science galtonienne aura chez nous un succès aussi prodigieux que là-bas. Car, chez eux, l'eugénique est aujourd'hui la science du jour et, plus qu'une science, une religion. Ainsi que l'a dit Galton en effet : « Eugenics will sweep like a new religion. »

Galton avait prévu que l'eugénique ferait la conquête de la crédulité de l'homme moderne ainsi qu'une religion nouvelle. Et, moins de vingt ans après sa mort, nous assistons au début de la réalisation de sa prophétie. Aux États-Unis, nous constatons actuellement, dans cet ordre d'idées, un double phénomène : ou bien l'eugénique s'allie au protestantisme dans une marche incessante vers le « Progrès scientifique et religieux », ou bien l'eugénique elle-même est considérée comme une nouvelle religion. André Siegfried, qui a observé ce phénomène avec une grande précision, l'a résumé dans le chapitre VII de son livre fameux en une phrase pleine d'esprit : « Si vous partez pour les États-Unis, prenez une Bible, mais n'oubliez pas non plus d'emporter un traité d'eugénique ; muni de ces viatiques, vous ne serez jamais loin de l'axe (1). »

Si nous consultons les auteurs nord-américains eux-mêmes, nous trouverons chez eux la confirmation, point par point, de cette assertion de l'observateur étranger. Aux États-Unis, l'eugénique est réellement devenue ce que son fondateur avait prévu. Pour eux l'avenir non seulement de la race américaine mais encore de l'humanité et de la religion est lié à la rationalisation sexuelle.

Voici ce qu'écrit, à ce sujet, un des écrivains nord-amé

(1) *Les Etats-Unis d'aujourd'hui*, p. 104.

cains les plus caractéristiques dans cet ordre d'idées, lbert Edward Wigwam : « Le contrôle direct des naisnces peut être l'agent décisif qui déterminera la destinée rrestre de l'homme ainsi que son rôle et qui façonnera avenir de la civilisation (1). »

Il termine son livre en invoquant saint Paul et en sant :

Je ne vois pas pour quel motif les hommes ne chériraient pas une i solidement basée et constructrice, qui les ferait, grâce à leur opre science, avancer le front haut, chantant la gloire du Seigneur, isant un usage intelligent de ses lois pour guider leur propre olution de gloire en gloire; se dirigeant, grâce à leur propre telligence, vers cette image divine qui est la plus belle et la plus mineuse vision existant en eux. Dans ce sens, l'eugénique est ssi grande que la capacité de l'homme à espérer et à rêver, aussi ofonde que sa capacité à pénétrer et à diriger les lois de sa propre ture et aussi large que sa capacité à organiser ses efforts sociaux rs des fins de plus en plus fécondes (2).

On voit éloquemment, dans ce texte, la confusion que uteur fait entre l'eugénique et la religion, en considént le *birth control* comme la Bonne Nouvelle, l'Évangile u XXe siècle.

L'étonnement avec lequel il commente la doctrine tholique d'opposition à cette rationalisation sexuelle gotiste est extrêmement pittoresque :

Je n'ai aucune critique à faire à la religion ou à la théologie tholiques... cependant, on peut en faire une; en se plaçant au int de vue purement biologique, je ne vois pas comment l'Eglise tholique aurait pu trouver une méthode plus ingénieuse pour

(1) « Direct birth control may be the decisive agent in determining n's earthly destiny and character and in shaping the future of ilization. » (*The next age of man*, 1927, p. 348.)
(2) *Op. cit.*, p. 399.

amener sa propre ruine et sa perte de puissance que le parti biol gique qu'elle a pris (*sic*) (1).

Dans un de ses livres, cependant, ce mandarin de l'et génique américaine s'exprime d'une manière plus savou reuse encore, — je dois faire remarquer qu'il ne s'ag nullement ici d'ironie : les Américains ignorent l'humou et cet auteur est toujours d'une gravité imperturbabl Voici ce que dit textuellement ce phénomène eugéniqu à la p. 98 de son livre publié en 1923, *The new Decalog of Science* : « Si Jésus avait été parmi nous, il eût été pr sident du congrès d'eugénique (*Had Jesus been among u he would have been president of the First Eugenics Co gress*) ».

Nous possédons, nous aussi, quelques phénomènes int ressants. Mais je crois qu'aucun d'eux n'aurait été capab d'une trouvaille de ce calibre ; le grand eugéniste nor américain continue :

La science n'est pas venue détruire l'essence éthique de la Bib mais la compléter. Elle ne pouvait faire autre chose que la comp ter, et l'eugénique, n'étant simplement qu'une évolution organiqu consciente et intelligente, fournit le programme définitif de la chr tianisation totale de l'humanité (... *Eugenics, which is simply co cious, intelligent organic evolution furnishes the final programme the completed Christianization of mankind* (2).

Je défie aucun humoriste de trouver quelque chose plus savoureux pour caricaturer la mentalité eugéniq

(1) I have no criticism whatever to make of the Roman Cath religion or theology... However that may be, speaking purely fr the stand-point of biology, I do not see how the Roman Cath Church could have devised more ingenuous methods for bring about its own down fall and loss of power than the biological cou which it has taken. » (*Op. cit.*, p. 356.)

(2) *Loc. cit.*

actuelle, qui prétend régénérer l'humanité en faisant surveiller les alcôves par la police civile.

Le fait est que l'état d'esprit moderne et pas seulement nord-américain, en ce qui concerne l'eugénique, est tout à fait celui-là. Il suffit de parcourir le livre de Nisot que j'ai cité en débutant, sur le mouvement eugéniste à travers le monde actuel, pour vérifier que les paroles de Galton deviennent de plus en plus exactes. La science qu'il a fondée est réellement une religion, sinon la religion de nos jours. D'autant plus que ses servants les plus enthousiastes prennent toujours, comme termes de comparaison, des facteurs religieux. Il est tout à fait à propos de signaler, dans cet ordre d'idées, un écrivain anglais moderne, très peu connu en dehors de l'Angleterre, mais du plus haut intérêt : Anthony M. Ludovici.

Cet essayiste, profondément original, est une espèce de Shaw réactionnaire qui, vis-à-vis des « *tories* », est dans le même rapport d'analogie et d'indépendance que l'auteur de *Man and superman,* vis-à-vis des travaillistes. Ludovici a publié, en 1923 et 1926, deux volumes sur l'eugénique qui sont d'un puissant intérêt : *Woman a vindication* et *Man an indictment* ; je dois me contenter de les signaler, car ils constituent un monde de suggestions et de commentaires, des plus justes aux plus absurdes. Et son eugénique nietzschéenne ne peut se comparer, comme valeur intellectuelle, au candide eugénisme nord-américain. Mais elle ne lui est pas inférieure du point de vue de la valeur religieuse qu'il lui attribue.

Si Wiggam la considère comme « le programme final de Christianisation totale de l'humanité », Ludovici, au contraire, voit dans le Christianisme la négation absolue de l'eugénique. Dans sa recherche des facteurs propres à régénérer l'humanité, — car c'est là l'objectif minimum des eugénistes actuels, — Ludovici sent la « nécessité

d'une religion nouvelle basée sur une perception intellectuelle claire du pouvoir sous-jacent aux phénomènes, de même que sur un rapport émotif profond avec ce pouvoir (1) ». Mais poursuit-il, « pour réaliser une telle tâche, une nouvelle espèce d'hommes est nécessaire (*sic*), et la seule chose que nous puissions faire maintenant est de la lui préparer (2). C'est dans l'accomplissement de cette tâche de création d'un nouvel « ordre » d'hommes que l'eugénique intervient, car la nouvelle religion qui sauvera et régénérera l'humanité, au lieu d'être fondée sur l'ascétisme du corps, sera fondée exclusivement sur le « culte du corps ». Ludovici est un néo-païen, dans toute l'acception du terme. C'est dans ce sens qu'il considère le christianisme, ou du moins ce qu'il appelle ainsi, comme anti-eugénique ou bien — ainsi qu'on a coutume de dire entre eugénistes — comme « dysgénique » :

> Le christianisme en exerçant une influence dysgénique sur le monde et, de ce fait même, en multipliant le nombre des incapables physiologiques, a fait davantage pour éliminer le sentiment religieux véritable que pour le stimuler. L'incrédulité, l'athéisme et l'indifférence religieuse modernes, que nous ne trouvons même pas chez les sauvages, est, de fait, le résultat de la dégénérescence naissant des valeurs dysgéniques du christianisme à cause de la répugnance qu'il manifeste pour le corps (3).

Comme l'eugénique est exactement la science du corps ; comme sa religion nouvelle, qui doit régénérer le sentiment religieux de l'humanité, est fondée sur le culte du corps, — nous constatons une fois de plus le rapport intime qui, chez tous ces penseurs eugénistes, se forme, consciemment ou non, entre religion et eugénique.

(1) *Man an indictment*, p. 338.
(2) *Loc. cit.*
(3) *Op. cit.*, p. 208.

Ce que je désire cependant mettre en lumière est ce fait que, chez tous les eugénistes actuels qui cherchent à avoir du problème eugénique une vision, non pas seulement médiate ou politique, mais aussi philosophique, nous trouvons toujours l'eugénique considérée non plus comme science mais comme religion. L'étude de l'eugénique n'existe plus, elle a été remplacée par son culte. Il ne s'agit plus d'une science d'observations, d'expérimentation ou de spéculation. Mais bien d'une science de modifications et de création des facteurs fondamentaux de la vie — d'une anthropologie pour ainsi dire théologique. Science suprême dont toutes les autres ne sont que de simples « servantes ». La théologie de l'homme déifié du XXe siècle. L'évolution dans ce sens, par exemple, de l'œuvre d'un Max Scheler, est des plus curieuses ; en effet, partant d'un livre absolument théocentrique comme *Das Ewige im Mensch*, il allait justement publier, en 1928, quand il mourut, sa *Philosophische Anthropologie*, œuvre rigoureusement anthropocentrique, quoiqu'elle maintînt toutes les valeurs de l'absolu mais « en l'homme ».

Tel est le monstrueux résultat de la lente révolution qui se poursuit dans le substratum de la pensée moderne du fait de l'accumulation des erreurs de générations successives. L'homme à la place de Dieu. Le culte du corps au lieu du culte de l'Esprit. L'Anthropologie comme science supérieure au lieu de la Théologie. En somme, l'anthropocentrisme du XXe siècle s'opposant, point par point, au Théocentrisme du XIIIe.

On dira, je le sais, que j'exagère, que les choses n'ont pas été tellement interverties, que la position exacte du problème est beaucoup plus confuse et complexe, que l'eugénique est une science très modeste, tout à fait à son début, pleine de bonne volonté et désireuse tout simple-

ment de vivre en paix avec les autres sciences et les autres religions, sans la moindre intention d'usurper la place d'aucune d'entre elles.

Évidemment. Mais ses tendances sont bien celles que j'ai montrées et que j'ai cherché à étayer en les documentant par de nombreuses et même excessives citations de textes, car je ne voulais pas faire de simples allégations sans fondements. Celui qui ne considère du monde que ses simples manifestations apparentes, pensera tout naturellement que les choses continuent à se passer comme autrefois; seuls des détails ont été modifiés : quelques gratte-ciels avec quelques étages de plus, des avions, des réclames lumineuses, des gramophones nasillards altérant la valeur esthétique du cinéma, et quelques autres changements sans grande importance. Un des passages les plus intéressants des *Dieux ont soif* est, sans aucun doute, celui où une vieille femme demande, le jour de l'assassinat de Marat, si ce Monsieur Marat qui avait été assassiné n'était pas Monsieur le Curé Mara, de Saint-Pierre de Queyroix (1). Il nous semble absurde aujourd'hui que la mort de Marat n'ait pas donné lieu à une espèce de cyclone dans Paris. Et, cependant, la vie historique est celle-là même — le temps amplifie démesurément ou efface entièrement.

Si, par conséquent, l'on considère le mouvement extérieur de la vie actuelle, on dira que les modifications sont insignifiantes. Et, cependant, au fond des événements, les changements sont considérables. De formidables révolutions se produisent sous ces apparences. Et la révolution sexuelle, je m'abstiendrai d'euphémisme pour désigner la transformation de cette soi-disant « mentalité eugénique », ainsi que le disent les fanatiques de la nouvelle

(1) *Les Dieux ont soif*, p. 110.

ience, — la révolution sexuelle, avec la création de cette
utre science nouvelle, la sexologie, avec cette obsession
u sexe dans tous les domaines de l'art, de la sociologie,
ans la psychologie, dans l'éducation, etc..., avec la cyni-
ue publicité donnée à des sujets jusqu'à aujourd'hui voi-
s, avec cet espoir de créer une nouvelle espèce d'hom-
es, le nouveau messie laïc, le sur-homme du XXIe siècle,
vec tout cela, la révolution eugénique ne peut être con-
idérée comme un simple chapitre médical, inoffensif et
pécialisé.

Les progrès de l'eugénique ont été si rapides et si éten-
us, ses ambitions sont si grandes, qu'il n'y a aucune exa-
ération à voir, dans cette science mêlée de religion, du
ait du fanatisme qu'elle éveille, un des fondements de
'assaut violent lancé par la mentalité révolutionnaire
natérialiste contre les valeurs spirituelles humaines et
hrétiennes.

Il faut donc que nous prenions toutes les précautions
nécessaires pour considérer cette nouvelle science. Et
surtout que nous sachions faire une distinction très
rigoureuse entre ce qu'elle renferme d'utilisable et de
condamnable. J'ai tenté de montrer, à l'aide de citations
authentiques, qu'il ne s'agit pas là simplement d'une
science, mais bien que, sous le couvert de l'esprit scienti-
fique, ce qu'elle comporte c'est l'extension à des domai-
nes inviolables d'une philosophie d'absolutisme matéria-
liste (égalisation entre l'homme et l'animal) et d'une
politique d'absolutisme étatiste (droit pour l'État d'inter-
venir dans la vie la plus intime des individus).

A tout instant, nous pouvons lire dans des articles de
journaux et entendre, en de nombreuses opinions expri-
mées dans le monde entier, que des « préjugés enracinés
existent en nous, contre lesquels il faut lutter pour assu-
rer la victoire de la mentalité eugénique ». Eh bien ! Ces

soi-disant « préjugés » ne sont ni plus ni moins que
domaine le plus sacré, le plus fermé, le plus inviolable
notre vie intime et nous ne sommes, en aucune manièr
disposés à le laisser pénétrer par le pouvoir policier
pseudo-scientifique de l'État. Ces domaines sont réserv
à notre conscience et, par conséquent, au pouvoir spiritu
et non au pouvoir temporel.

C'est cela qu'il faut faire entrer très nettement dans
tête des eugénistes intégraux. Il existe de nombreu
points sur lesquels nous ne cédons ni ne céderons jama
C'est pour cela même que nous devons considérer l'e
génique dans ses « limites » pour empêcher son extr
limitation qui détruira facilement tout ce qui, pour nou
représente l'essence de notre liberté particulière.

Nous non plus, nous ne sommes pas satisfaits de ce q
se passe ici. Nous avons aussi beaucoup à « régénérer
Nous cherchons aussi une voie d'évolution et de sélectio
Mais non par les mêmes procédés. Ou plutôt nous no
opposons fermement à quelques-uns de ceux qui sor
soit les plus recommandés, soit imposés par la nouvel
religion eugénique. Pour nous, l'eugénique véritable
fait dans une alliance entre la raison véritable et la f
véritable. Nous ne sommes pas à la recherche d'une re
gion nouvelle. Nous ne consentirons pas à ce qu'u
science, quelle qu'elle soit, ou un pouvoir civil, quel qu
soit, envahissent des domaines qui ressortissent à un aut
genre de science et à un autre genre de pouvoir. Nous
sommes ni anarchistes ni étatistes. Nous n'estimons p
que la vie sexuelle soit entièrement libre. Mais nous n'a
ceptons pas pour cela l'ingérence de l'État là où il n'a q
faire. Car il y a des réduits où seule la loi naturelle ou
loi révélée, et non la loi positive, peuvent exercer u
réglementation.

Par conséquent, il n'y a pas, à vrai dire, d'opposition

faire contre l'eugénésie, mais bien contre l'eugénique qui est l'eugénésie illimitée, purement naturaliste et étatiste.

Le catholicisme, loin de chercher à empêcher la réforme eugénique, cherche, au contraire, à la provoquer en lui donnant une base durable, celle de l'esprit. Dieu est considéré alors comme le début et la fin de tout progrès racial. Il améliore la race; et, ce faisant, il manifeste sa propre gloire. Nous, nous coopérons avec lui. Dans un tel système, l'eugénique prendra sa place en tant que coopératrice et non comme ordonnatrice (1).

Cette affirmation d'Anthony Ludovici que le christianisme est essentiellement dysgénique, en raison de sa répugnance pour le corps, ne vaut que pour une secte condamnée par l'Église comme hérétique, le manichéisme. Dans toute véritable philosophie chrétienne, l'harmonie entre le corps et l'esprit est essentielle et tout particulièrement dans le thomisme qui soutient l'unité substantielle de l'un et de l'autre. Pour saint Thomas, ce que Farias Brito a appelé « la base physique de l'esprit » n'était pas simplement un point de départ mais bien un élément véritablement fondamental.

Et comme le dit le Père Sertillanges : « Le principe fondamental de la psychologie thomiste, principe renouvelé audacieusement, génialement — et providentiellement, dirai-je en pensant à l'avenir de la science — de la psychologie d'Aristote, est que l'âme humaine ne peut être définie entièrement qu'en fonction du corps qu'elle anime et avec lequel elle forme une unité réelle et substantielle (2) », ou comme le disent les textes eux-mêmes du philosophe : « les diverses dispositions des hommes en vue de l'action de l'âme dépendent des dispositions diverses de leur corps (3) », ou bien encore : « La bonne cons-

(1) Thomas J. Gerrard, *The Church and Eugenics*, 1921, p. 57.
(2) *Saint Thomas d'Aquin*, vol. II, p. 159.
(3) *De memoria et reminiscencia*, I.

titution du corps accompagne la noblesse de l'âme... d'où l'on peut conclure que ceux qui possèdent un toucher délicat sont doués d'une plus grande noblesse d'âme et d'une plus grande perspicacité d'esprit (1). »

Si une philosophie s'exprimant de cette manière méprise le corps humain, je me demande comment elle devra parler pour faire son éloge. Il ne peut exister plus parfaite apologie du corps humain que ces mots de saint Thomas où il estime l'âme d'autant plus parfaite que le corps lui-même est plus parfait. Cette affirmation ne peut pécher que par excès de naturalisme. Si, maintenant, nous passons du philosophe médiéval au poète philosophe moderne, l'adorateur par excellence de la disponibilité a-catholique, à Paul Valéry, nous rencontrons chez lui le démenti le plus catégorique aux paroles de Ludovici et d'une infinité d'autres qui jugent le christianisme d'après l'image fausse et déformée que les néo-païens en donnent. Voici comment Paul Valéry commente dans son *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* le dogme de la résurrection de la chair :

> Un dogme qui concède à l'organisation corporelle cette importance à peine secondaire, qui réduit remarquablement l'âme, qui nous interdit et nous épargne le ridicule de nous la figurer, qui va jusqu'à l'obliger de se réincarner pour qu'elle puisse participer à la pleine vie éternelle, ce dogme si exactement contraire au spiritualisme pur (*sic*), sépare de la manière la plus sensible l'Eglise de la plupart des autres confessions chrétiennes.

Dans ces conditions, aucune science n'est plus apte à prendre place dans la hiérarchie thomiste des sciences que l'eugénique vouée à l'étude de l'amélioration du genre humain. L'erreur consiste, comme toujours, dans la mutilation de la réalité intégrale ; dans ce fait que l'on

(1) *De anima*, XIX.

nsidère l'eugénique comme une science pure aux appli-
ations illimitées. Il y a désaccord uniquement entre
eux qui assignent à l'eugénique une fonction déterminée
, d'autre part, ceux qui veulent la considérer comme
ne science indépendante aux applications indéterminées.

Y a-t-il ou non des limites à l'eugénique? C'est là le
oint douloureux du problème. Les eugénistes absolus
oient qu'un nouvel ordre d'hommes est possible; ils s'i-
aginent, de ce fait, avoir le droit de traiter notre espèce
ctuelle comme un champ d'expérimentation libre. Nous,
pendant, nous savons que l'homme n'est pas une créa-
re illimitée et que tenter d'outre-passer ses limites
aturelles serait dégénérer au lieu de régénérer. Au con-
raire de ce qu'affirme Bernard Shaw, nous ne croyons
as qu'il soit possible de faire avec l'homme ce qui se fait
vec un loup. Nous savons que l'homme comporte un
nprévu qui échappe à toutes les lois humaines. Ce sont
récisément cet imprévu, ce mystère irréductible qui
ous séparent de l'eugénisme absolutiste. La distinction
ntre l'eugénésie, que nous acceptons, et l'eugénisme,
ue nous devons répudier, est que celle-là considère
homme comme un homme, alors que celui-ci le considère
niquement comme un animal.

TRISTAN DE ATHAYDE.
Traduit du portugais par JEAN DURIAU.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Les tendances actuelles de la philosophie allemande

Les thèses monumentales de M. Georges Gurvitch risquer de faire oublier ses travaux antérieurs sur la philosoph allemande contemporaine. Les lecteurs de *La Vie Intellectuel* seront mis au courant des recherches sur l'histoire du dro naturel, récemment couronnées en Sorbonne (1). Mai pour être moins originaux, les cours et articles sur la pens allemande depuis la grande guerre sont peut-être, pour plupart des philosophes ou simplement des gens cultivé plus utiles, pour ne pas dire indispensables (2). On sait qu les doctrines issues de Kant, après avoir dominé l'Allemagn se sont écroulées avec l'empire des Hohenzollern; à leu place s'est élevée une philosophie d'allure tout à fait oppo sée, du moins à ce qu'il semblait à ses débuts. Cette doc trine, qui a son initiateur et son chef en la personne d'Ed mund Husserl, s'est partagée à son tour en plusieurs cou rants : des penseurs disciples de Husserl ont créé des système qui, tout en étant issus des thèses du professeur de Fribourg sont néanmoins originaux et du plus haut intérêt. C M. Gurvitch résume, dans un volume relativement court, le théories de Husserl, de Scheler, de Lask, de Nicolai Hortmann de Heidegger. Ses exposés sont à la fois extrêmement con densés et très clairs, du moins autant que peuvent l'être

(1) *L'idée du droit social. Notion et système du droit social. Histoi doctrinale.* Paris, Sirey. — *Le temps présent et l'idée du droit socia* Paris, Vrin.

(2) Réunis en volume et augmentés, sous le titre : *Les tendanc actuelles de la philosophie allemande*, 234 p. in-8°. Paris, Vrin, 1930

our un lecteur d'ordinaire non averti, des spéculations abso-ment nouvelles et souvent très subtiles. On comprend mportance primordiale d'une semblable mine de rensei-ements. Les philosophes n'ont pas le droit d'ignorer un ouvement de pensée si puissant. Et il s'impose à l'attention : tous ceux qui s'intéressent à la littérature, à la politique, la vie sociale du grand peuple avec lequel nous avons été i conflit et auquel sans cesse nous nous heurtons.

Donner une analyse d'analyses si nombreuses, si différen-s, si riches, est ici évidemment impossible. Nous pouvons ulement, pour donner une idée de l'intérêt du livre, men-onner quelques-uns des problèmes que sa lecture soulève.

Comment se fait-il que l'Idéalisme, qui paraissait jusqu'ici e faire qu'un avec le génie allemand, soit tout à coup dis-aru pour laisser sa place à une philosophie dont l'inspira-on première était réaliste?

Cette doctrine d'inspiration réaliste prétend avoir sa source : sa légitimation dans l'histoire de la philosophie, Kant y ompris, et dans l'histoire des sciences (Husserl a publié, u début de sa carrière, des études remarquées sur la logique es mathématiques), et cette prétention paraît assez justifiée. lais sa réussite si rapide semble bien montrer aussi qu'elle atisfaisait les besoins et les préoccupations de l'âme alle-nande après la guerre : l'objectivisme absolu correspondait cette constatation que la pensée avait mis en œuvre de rutales forces irrationnelles qui s'opposent à elle et l'écra-ent. L'inquiétude poussée jusqu'à l'angoisse, conçue comme : contenu essentiel de l'existence (Heidegger), manifeste horrible désarroi du germanisme vaincu, ruiné, accablé par es propres erreurs. N'oublions pas qu'en théologie l'école rotestante de Barth affecte aussi un réalisme qui néglige la onscience et ne mène l'homme à Dieu qu'en le plongeant 'abord dans l'abîme de ses souillures et de ses souffrances.

Mais si la Phénoménologie (c'est le nom choisi par Husserl our désigner sa méthode) a commencé par des thèses à llure réaliste, voilà que maintenant elle s'engage avec Hus-erl sur la voie d'un Idéalisme transcendantal. Comment

s'explique cette évolution? Au fond, les Idéalismes d'aujou d'hui sont-ils aussi loin de l'antique réalisme qu'ils en o l'air? Y aurait-il moyen de jeter des ponts sur les fossés q jusqu'ici étaient jugés infranchissables?

La Phénoménologie est en premier lieu une méthode po la découverte et la description systématiques des phénom nes actuels et potentiels, méthode qui veut rendre possib et effectuer l'accès immédiat à l'être même des phénomène Cette méthode, puisqu'elle prétend donner accès à l'êt même, doit-elle être acceptée par les tenants du réalisn chrétien?

Scheler, disciple de Husserl, a construit une philosoph de la religion qui est chrétienne, et qui, par beaucoup thèses, est catholique et non protestante. Heidegger s'orier lui aussi vers une philosophie religieuse. Constructions pu santes, mais qui ont quelque chose de trouble, de n affermi : il importe de n'en garder que ce qui est vraime clair et solide.

M. Gurvitch n'est pas seulement historien. Il montre f quemment le point faible des doctrines : il le montre vi sans insister, mais d'ordinaire avec une grande justes Néanmoins son ouvrage est à peu près exclusivement livre d'histoire. C'est dire que, pour les lecteurs qui n'c pas un jugement philosophique formé et des convictio assurées, il risquera d'être un film d'idées surprenant, dé vant et troublant. On a besoin d'un fil conducteur pour retrouver dans le labyrinthe et d'étalons à valeur certai pour en apprécier les matériaux étranges.

Gaston Rabeau.

Phénoménologie et Thomisme

Comme toute manifestation de l'activité humaine, la philosophie obéit à l'attraction de deux pôles contraires. D'une part, la réalité l'appelle, l'attire par le charme toujours nouveau de son mystère multiple, l'excite et tend à la disperser dans l'infini de ses manifestations. De l'autre, le besoin d'ordre et de stabilité, propre à notre esprit, ramène la pensée vers l'unité, la concentre au dedans d'elle-même en un travail de construction laborieuse. Si ces deux temps pouvaient alterner régulièrement dans la vie d'un seul homme, ou si du moins, dans la vie de l'humanité, ils se succédaient selon un rythme continu, il n'y aurait pas entre eux opposition; ils marqueraient seulement les pas de l'esprit humain dans sa marche progressive vers la conquête du vrai. L'opposition naît de la corruption de l'un et de l'autre : la curiosité se dissout en impuissance à affirmer et en hostilité à l'égard de l'intelligence, le besoin d'ordre se durcit en dogmatisme abstrait et dépourvu de vie. La pensée humaine oscille d'un extrême à l'autre, toujours à la recherche de son équilibre.

La philosophie de saint Thomas est un type achevé de philosophie rigoureusement ordonnée; elle n'en prétend pas moins être ouverte à toute réalité, et rêve « d'actualiser, en progressant elle-même, le progrès de la philosophie. » Le problème se pose alors pour elle entre les termes suivants : fidélité au passé en ce qu'il a de vrai — intégration, s'il y a lieu, des éléments que le temps découvre : — « toute vérité, quel que soit celui qui la propose, est un don de l'Esprit-Saint » — problème toujours ouvert et dont la solution loyale incombe, comme dette d'honneur, à ceux qui bénéficient de la sécurité de la pensée thomiste.

C'est dans cette perspective, grandiose mais vraie, qu'il faut situer l'effort tenté le 12 septembre dernier, à la Journée d'Études organisée par la Société Thomiste, en vue de définir

les points de contact et les divergences entre la pensée de saint Thomas et la phenoménologie.

Deux seances étaient consacrees à la lecture et à la discussion des deux rapports, presentes, le premier par Dom Feuling, O.S.B., professeur à l'Universite de Salzbourg, sur l'origine, l'evolution et l'état actuel de la phénoménologie; le second par le P. Kremer, C. SS.R., professeur à Louvain, proposant quelques « gloses thomistes sur la phénomenologie » (1).

L'on sait le succès grandissant de la phenoménologie en Allemagne. Fondee, ou plutôt systématisee, par M. Ed. Husserl, elle envahit l'un après l'autre tous les domaines de la pensée, depuis la logique jusqu'à la science des religions. Elle compte dans ses rangs des métaphysiciens comme Heidegger, des moralistes comme Scheler et von Hildebrand. Nombreuses sont les publications qui s'inspirent de ses methodes. Peu connue encore en France, elle exerce en Allemagne une influence qui dépasse l'ordre purement speculatif. Comme beaucoup de systèmes, mais plus qu'aucun autre, elle fait figure chez nos voisins d'Outre-Rhin de « bonne nouvelle », appelée à projeter sur le problème de l'homme et de sa destinee des clartes inconnues. La philosophie de Heidegger en particulier suscite dans la jeunesse allemande des enthousiasmes semblables à ceux qu'eveilla, chez nous, la philosophie de Bergson, il y quelque vingt ans.

A dire vrai, la phénomenologie est un mouvement trop complexe, ses essais de systematisation sont trop divergents pour qu'on puisse songer à une confrontation directe avec le thomisme.

L'effort de Dom Feuling fut de dégager, des différents types de phenoménologie une sorte de notion générique. La phénoménologie lui apparaît ainsi d'abord comme une methode. Afin de sortir du desordre actuel de la pensée, desordre qui manifeste l'impuissance radicale de toutes les méthodes

(1) Le compte-rendu integral de cette journee d'etudes paraîtra ulterieurement par les soins de la *Semaine Thomiste* (Les Editions du Cerf).

ployées pour fonder une philosophie rigoureuse. un der-
er moyen s'offre : le recommencement radical, le retour
cidé aux phénomènes eux-mêmes, c'est-à-dire aux objets
la pensée, tels qu'ils se présentent immédiatement à l'es-
it. On n'admettra donc désormais que les seuls résultats
tenus à la suite d'un contact direct avec les phénomènes.
effort du philosophe sera de découvrir pour son compte
s phénomènes, de les analyser. puis. par des descriptions
propriées et un vocabulaire spécial, de faire partager aux
tres le fruit de ses investigations.

Pour constituer sur ces bases une philosophie qui puisse
dire nouvelle, il faut supposer que l'entière sincérité en
e de ce qui est n'a pas encore été pratiquée jusqu'à présent.
lle est bien la pensée des phénoménologues. Descartes lui-
me n'est pas exclu de ce verdict. Tout en affirmant son
ention de ne tenir pour vrai que ce qui lui apparaîtrait
irement. il a sacrifié en fait au culte d'une philosophie
nstruite sur le type des mathématiques.

A plus forte raison faut-il rejeter la métaphysique aristo-
icienne ou thomiste. Heidegger annonce son intention de
nsacrer le deuxième volume de *Sein und Zeit* à la « des-
iction » des ontologies traditionnelles représentées par
nt, Descartes et Aristote.

En présence d'un point de départ aussi radical. il pourrait
mbler que tout rapprochement avec le thomisme fût impos-
le ou du moins fort difficile. Il l'est, non pas. précisé-
nt. du fait que Heidegger déclare le thomisme une philo-
phie insuffisante, — d'autres phénoménologues ne le pen-
nt pas —, ni non plus en raison de la sincérité absolue
'on exige — saint Thomas ne dit-il pas. lui aussi. que
utorité est. en philosophie, l'argument le plus débile? —.
ais parce que, à partir d'un point de départ très juste mais
s général. Husserl et Heidegger s'engagent dans des sys-
natisations très définies qui ne sont peut-être pas la con-
quence nécessaire de ce point de départ, bien qu'elles cons-
uent cependant l'essence réelle de leur philosophie. La
tion commune de phénoménologie peut en être abstraite,

mais, comme toute notion générique, elle se réalise divers
ment dans ses espèces. La confrontation ne doit pas se fai
sur la notion commune qui n'est qu'une abstraction, ma
sur les types individuels de phénoménologie conçus par
Husserl, ou Scheler, ou Heidegger.

Or, une philosophie peut bien intégrer des données déco
vertes et définies dans d'autres systèmes. Elle ne pour
jamais adopter le point de vue propre d'un autre systèm
l'intuition fondamentale qui en est comme la cellule mè
L'important dans une philosophie donnée est moins, en effe
la fin dernière qu'elle poursuit : la connaissance de ce q
est, ou son présupposé général : l'absolue sincérité; ce q
fonde les différences entre les systèmes philosophiques, c'e
le point de vue, c'est l'angle de vision. Or, précisément,
thomisme, par sa notion de l'analogie de l'être, et des degr
d'abstraction, prétend se placer au seul point de vue qui pe
mette d'embrasser la totalité de l'être en son absolue plé
tude, tout en conservant à chaque mode d'être sa significati
propre, et, conjointement, le mode propre selon lequel not
esprit doit l'atteindre.

La phénoménologie aspire à une semblable universali
C'est à cette fin qu'elle exige le retour radical aux phénom
nes eux-mêmes. Mais, pratiquement, la « réduction phén
ménologique » a conduit Husserl vers l'idéalisme transce
dantal, et la préférence accordée par Heidegger à l'être
l'homme (*Dasein*) et plus généralement aux problèmes
l'homme, peut faire craindre une issue du même genre. Fa
il juger l'arbre à ses fruits, et conclure des résultats à
valeur du point de départ? Ce jugement serait sans dou
prématuré et cette conclusion téméraire. Si Scheler est mo
Husserl et Heidegger n'ont publié encore qu'une infime p
tie de leur enseignement, ou même de leurs écrits. Jusq
présent nous ne possédons, et encore par fragments, que
seules descriptions transcendantales de Husserl et l'anal
du *Dasein* de Heidegger. Toute la critique transcendantale
ces descriptions reste à faire et l'on ne peut prévoir ce qu'e
sera. Dès maintenant on peut se demander si l'on sort

mais de ce premier stade descriptif. Husserl lui-même nous vertit que son domaine est infini, et certaines analyses sont une complication telle qu'il est permis de douter de leur tilité. L'esprit allemand s'y complaît, la langue allemande y prête d'une manière décourageante.

En tout cas, s'il existe des points de contact entre thomisme : phénoménologie — en entendant ici par phénoménologie s phénoménologies réellement existantes — ce seront des oints *particuliers*, fussent-ils de la dimension de la *Wesens-hau* ou de la *Voraussetzungslosigkeit*, ou bien des analyses ue la « sincérité » de leurs auteurs aura ramenées au con-ict de la réalité, mère de toute pensée humaine. Ces points e contact s'expliquent d'ailleurs historiquement par l'in-uence indirecte de saint Thomas à travers Brentano et par attitude de réaction contre le positivisme matérialiste et le éo-kantisme, d'où naquit la phénoménologie.

Il importait de signaler ou du moins de faire pressentir les ivergences et même les oppositions possibles entre la pen-ée de saint Thomas et la phénoménologie. L'enthousiasme ue manifestent beaucoup de penseurs catholiques à l'endroit e la nouvelle philosophie en fait un devoir pressant. Il n'en st que plus juste de faire ressortir la franchise avec laquelle nomistes et phénoménologues réunis à la Journée d'Études u 12 septembre confrontèrent leurs systèmes. Elle constitue n exemple émouvant de cette conception de la philosophie, heureusement définie par Ch. Péguy, où « il ne s'agit ni e vaincre ni d'être vaincu, mais surtout d'une certaine *fidé-té* à la réalité qu'il faut mettre au dessus de tout ».

« Confondre l'adversaire, en matière de philosophie, quelle rossièreté ! Le véritable philosophe sait très bien qu'il n'est as institué *en face* de son adversaire, mais qu'il est institué *côté* de son adversaire et des autres en face d'une réalité ujours plus grande et plus mystérieuse. »

L.-B. Geiger, O. P.

Essai d'une étude critique de la connaissance

Toute la philosophie moderne, depuis Kant, est dominé par cette question : Que vaut la connaissance humaine? a t-elle un droit d'affirmer, et sur quoi repose ce droit? quelle en sont les limites? Et ce problème a tellement occupé l spéculation que celle-ci a paru, pendant de longues période impropre à en traiter un autre : les philosophes employaier tous leurs efforts à scruter la nature de la pensée, sans accom plir aucune autre besogne. D'où stérilité, pour ne pas di scepticisme et dissolution. Le Thomisme renaissant, déda gnant cette stérilité et cette logomachie, a d'abord regard le problème de la valeur de la connaissance comme un fau problème. Peu à peu cependant, ne fût-ce que pour corre pondre aux préoccupations des contemporains, on a dû cess de le négliger. Au Congrès de Philosophie Thomiste de Ron en 1925, une séance fut consacrée à ce sujet : l'assistance partagea visiblement en deux camps opposés. Les célèbr *Cahiers* du P. Maréchal, dont les premiers sont antérieurs a Congrès de Rome, constituent une véritable *Critique* : ils n vont à rien moins qu'à montrer que le Thomisme satisfa aux exigences de la Philosophie Critique. Mais un confrè du P. Maréchal, le P. de Tonquédec, écrivait récemment u ouvrage savant, profond et clair, pour prouver — malg son titre (1) — qu'il n'y a absolument pas lieu d'institu un examen de la valeur de l'intellect. D'accord avec le P. Tonquédec, M. Étienne Gilson estime que le Thomisn authentique s'installe d'emblée dans le réel et n'a pas beso de justifier critiquement son point de départ. Or voici qu vient de paraitre, dans une nouvelle section de la *Bibliot que Thomiste*, un élégant fascicule du P. Roland-Gosselin,

(1) *Critique de la connaissance*, Paris, Beauchesne.

qui, lui, prétend être et est bien réellement un « essai d'une étude critique de la connaissance (1) ».

I

L'homme peut être considéré comme une partie de l'univers, et sa pensée comme une partie de lui-même : l'étude de la connaissance serait donc une partie de la métaphysique, et dépendrait de la métaphysique de l'être et du monde. Telle est l'attitude spontanée du sens commun, de la science, et des philosophies réalistes qui prétendent continuer ce que le sens commun et la science ont commencé. Seulement, l'étude de la connaissance a quelque chose de très particulier : c'est que la connaissance est le moyen d'atteindre tout objet. Or la métaphysique étant une espèce de connaissance, elle dépend évidemment des conditions et des lois de la connaissance, et par là, elle dépend de la critique de la connaissance. « Dès lors, le problème critique accepté prend une valeur logique antérieure à toute métaphysique, puisqu'il s'interroge sur la possibilité de la science et de la métaphysique elle-même » (p. 11).

Mais si la métaphysique suppose une critique, la critique supposera-t-elle une critique d'elle-même? N'est-ce pas du scepticisme? Non : car nous avons un point de départ assuré, la conscience réflexive que l'intellect a de ses actions, et par conséquent tout le contenu de cette conscience, c'est-à-dire tout ce qu'est l'esprit en sa complexité concrète.

Il importe pourtant de préciser davantage notre point de départ. Le P. Roland-Gosselin, à la manière de Descartes, le précise en faisant remarquer que la réflexion critique ne peut pas avoir de base plus ferme et de contenu plus justifié que le fait de sa propre recherche. Nous cherchons les conditions de notre pensée et de notre certitude : il y a là un effort, un dynamisme, déterminé par un but pensé, qui est de parve-

(1) *Essai d'une étude critique de la connaissance*, 105 p., grand in-8°. Paris, Vrin, 1932.

nir à pénétrer la nature de la connaissance. Cela suppose qu déjà j'ai accompli des actes de connaissance ; et cela suppos surtout que ces actes ont une nature stable et que tout *co naître* a quelque chose de commun. Je dois admettre, comm ressort primordial et indispensable de mon intellect, le prin cipe de non-contradiction.

Ce n'est pas tout. Je sais aussi que, dans toute connais sance, il y a une vue, une saisie, ou, de quelque mot qu'o désigne cette dualité, il y a un objet qui apparaît à un sujet Je sais aussi que mes actes de connaissance et que leurs objets quelque grossièrement concrets ou quelque abstraitemen raffinés qu'ils puissent être, ils *sont*. Vision intérieure e pensée de l'être domineront toute ma recherche : j'aurai à e analyser le sens, mais d'abord j'ai à en partir et à m'en ser vir.

Enfin, le champ de la recherche qui, en droit, serait l domaine illimité de la pensée, peut être réduit en fait l'exercice de la pensée qui, en se combinant différemment constitue tous les autres : le jugement, et le jugement titre de simple relation actuelle entre un sujet et un objet Ces préliminaires établis, préliminaires qui ne préjugen encore rien de la solution, idéaliste ou réaliste, entrons dan le vif du problème, dans l'étude du jugement.

II

Un jugement faux est un jugement qui n'est pas d'accor avec un état de choses ; un jugement vrai est un jugemen qui est d'accord avec une certaine réalité. Seulement l' « être » que suppose tout jugement est pris en différent sens : cet arbre *est* vert, le genre *est* partie de l'espèce, etc Néanmoins, quelque différents que soient les sens du verb « être », tous se fondent sur une évidence apparue au sujet Or une évidence est la clarté d'un objet (idéal ou réel) s manifestant au sujet. Tout jugement suppose ainsi à l'ori gine une « évidence d'être ». Cette « évidence d'être », à so tour, présente un sens déterminé : ni le verbe être servan

e copule (le chêne *est* dur), ni la notion d'objet en général, e constituent l'être qui est principe et terme du jugement : s se réfèrent à l'être réel, « ce qui est », ce qui existe ». On ourra analyser l'unité du jugement, en distinguer plusieurs spèces : la synthèse des notions dans l'affirmation, l'attribu- on du prédicat au sujet sont le fait de l'intellect. Mais il este une unité plus profonde, celle de l'affirmation et de être : « celle-là n'est pas l'œuvre de l'esprit, elle suppose la onformité avec « ce qui est ».

Parmi les jugements, il en est certains qui ont ce privilège e fonder tous les autres jugements et d'être présupposés par ous les jugements : ce sont les jugements premiers. Ces rincipes (non-contradiction — identité — raison suffisante) ont bien le résultat d'une mise en œuvre logique, mais d'une ise en œuvre n'influant en rien sur leur contenu. Ils sortent mmédiatement de la notion d'être : non pas de la notion d'ob- et, ou d'être connu, simplement de la notion d'être. Par là même s'évanouit le faux problème d'un passage de la notion ogique au réel : les premiers principes, fondés absolument ur l'être, indépendamment de la connaissance que j'en ai, tablissent par là même l'intelligibilité du réel. Autrement dit, l'être n'est pas la pensée (Idéalisme); mais l'être, objet premier de l'intellect, peut être connu par lui (réalisme).

Arrivée à ce point, la Critique va nécessairement se conti- nuer en métaphysique, puisque l'analyse de la connaissance et de l'intelligibilité a fait apparaître des conditions ontologi- ques. Le P. Roland-Gosselin cependant ne poursuit dans les routes métaphysiques que dans la mesure absolument indis- pensable pour éclairer la nature de la connaissance. Ne pou- vant résumer des analyses extrêmement riches et délicates, nous tenons du moins à signaler les chapitres v et vi, sur les jugements d'existence et sur les deux unités ontologiques exigées par le jugement. Le problème des jugements d'exis- tence, traité naguère par M. Brunschvicg dans sa thèse célè- bre *de la modalité du jugement*, est au fond le problème de la diversité de la connaissance : comment des énoncés aussi différents que « il pleut » et « il est possible qu'il pleuve »

sont-ils également des connaissances? Le P. Roland-Gosse estime à bon droit que la diversité de la connaissance solidaire de la diversité de l'être : les objets sur quoi porte nos affirmations peuvent se concevoir, ou en général, existant singulièrement. Aux divers aspects de l'être corr pondent diverses formes du jugement. — Seulement, ce solution du problème soulève à son tour un nouveau p blème : en distinguant l'être existant singulièrement l'essence pouvant ne pas exister singulièrement, on est obli de chercher un principe qui fonde l'unité des deux. Nous ar vons au chapitre VI, qui établit, comme supports ontolog ques des affirmations concernant l'existence singulière l'essence universelle, le moi substantiel et Dieu. C'est l'u des plus originaux et des mieux venus de ce livre excellen

De bien des manières, nous l'avons vu, le jugement exi une unité; et l'enchaînement des jugements, autrement d l'activité de l'esprit, exige une unité. Or, nous l'avons aussi, le jugement, la connaissance se réfèrent à l'être, avant tout à l'être existant. Il faut donc que l'unité, premiè parmi toutes les autres unités, de l'activité de l'esprit, so pensée comme être existant : le moi est un existant perm nent, il est substance. Nous avouons sans détour que no venons de faire là un raisonnement, tandis que jusqu'i nous pratiquions des analyses allant à l'immédiat : mais raisonnement est un procédé légitime pour atteindre le ré puisque (nous le savons par l'étude des premiers principe la pensée « se conforme en son progrès aux lois premièr de son objet ».

Reste le problème du rapport entre l'idée et le fait, l'un versel et le singulier : comment est possible l'union du néce saire et du contingent dans l'intelligence? Ce n'est pas moi substantiel qui fournira la solution, car lui-même est u être singulier existant qui a une nature universelle : lu même est une des données du problème. Or l'essence d choses contingentes, dans la mesure où elle se fait penser so la forme de relations nécessaires, n'est pleinement intelli ble que par une référence fondamentale à l'exister, princi

dernier de toute nécessité ontologique. La domination réciproque de l'exister sur le nécessaire et du nécessaire sur l'exister appelle donc, pour être intelligible, une unité absolue de l'être et du nécessaire, c'est-à-dire Dieu.

Quand on a fini de lire l'*essai* du P. Roland-Gosselin, qui prétend être une critique de la connaissance, on est assez surpris de constater que sa méthode et ses thèses sont cependant toutes proches de celles du P. de Tonquédec et de M. Gilson, lesquels déclarent inutile une critique de la connaissance. La divergence se trouve surtout dans l'attitude initiale. Lorsqu'il est question de la valeur de la connaissance humaine, écrit le P. Roland-Gosselin, « nous avons des motifs extra-scientifiques très forts d'en admettre le principe (1) ». « Mais nous ne pouvions être scientifiquement assuré, commençant de réfléchir à ce problème, d'en trouver par la philosophie la solution la plus conforme à nos croyances (2). » Le problème qui se pose ici, on le voit, est celui du rapport entre la pensée implicite et la pensée explicite : le réalisme spontané de la pensée concrète agissante justifie-t-il *a priori* le réalisme de la pensée réfléchie? Car si je suis sûr à l'avance de la solution philosophique, mon travail sera une analyse dogmatique plus qu'une critique. Dans son *essai* dont le but était strictement délimité, le P. Roland-Gosselin n'avait pas à poser cette question. Mais nous espérons qu'il la traitera bientôt : son étude tout entière le met en présence de ce dynamisme finaliste de la pensée auquel le P. Maréchal a été conduit par une étude analogue, en présence de cette « prospection », de cette tendance de la pensée vivante à l'être réel non clairement possédé, que M. Maurice Blondel, l'un des premiers, a décrite.

GASTON RABEAU.

(1) P. 14.
(2) P. 15.

DOCUMENTS

Le malthusianisme en Amérique

Quelques documents récents

On sait que le malthusianisme est aux États-Unis presque une doctrine officielle. Sa propagande s'exerce librement, des pasteurs, des présidents d'Université, patronnent ou même président les ligues pour le birth control. Bien que la population n'atteigne qu'une densité de 41,3 au mille carré, elle paraît excessive à ce grand pays qui souffre du chômage et qui, dès auparavant, restreignait systématiquement l'émigration. L'« imprévoyance » des familles nombreuses choque à la fois les puritains et les économistes. Peu s'en est fallu voici deux ou trois ans, qu'une loi n'autorisât l'avortement dans l'État de New-York; l'opposition tenace des catholiques la fit seule échouer. Mais la tendance subsiste ; et nous empruntons au *New-York Times* deux textes, parus coup sur coup, qui nous semblent des indices significatifs.

Le premier émane du gouverneur de Porto-Rico, M. James H. Beverley; il concerne la situation démographique de cette ancienne colonie espagnole :

« Le gouverneur James H. Beverley, dans son premier rapport annuel au secrétaire de la guerre Hurley, appelle une attention particulière pour le problème de la population de l'île comme étant fondamental et commandant largement le niveau de l'existence, la santé et les conditions du travail.

« Il y a eu un accroissement net de 20,1 pour mille dans la population pendant l'année, réalisant le total de 1.599.14[illegible] à la date du 30 juin, — soit 465,5 au mille carré. Depuis que le recensement a été fait en 1930, il y a eu un accroissement estimé à plus de 50.000, soit l'équivalent de seize personnes au mille carré.

« Les circonstances démontrent que cette population est trop grande pour une superficie qui est et doit rester toujours principalement agricole », dit le Gouverneur. « L'organisation de l'agriculture, l'encouragement des industries et l'enseignement professionnel peuvent tous aider à alléger la situation, mais ils ne seront jamais suffisants pour élever le niveau moyen de l'existence du peuple à un point satisfaisant avec la densité présente de la population et dans l'état présent du développement technique et agricole. »

« Il y a trois solutions partielles possibles, souligne le rapport : l'augmentation du nombre des emplois grâce à de nouvelles industries, l'émigration en grand nombre et une diminution dans le taux des naissances. Le gouvernement, dit-il, a encouragé les industries, tant nouvelles qu'anciennes, mais il suggère que d'autres remèdes doivent être tentés pour des solutions ultérieures.

« Dans son adresse inaugurale le Gouverneur avait établi la nécessité du birth control, mais la législature n'agit pas. Dans son rapport, il indique l'urgence d'une telle entreprise, en affirmant que, sans quelques changements extraordinaires et inattendus dans les conditions économiques, d'autres additions à la population doivent inévitablement aboutir à une détresse et à une pauvreté plus grandes, et, finalement, à une mortalité croissante. »

Ainsi s'exprime un administrateur en vue; et voici où en sont les Églises :

« Hamilton, Ontario, 29 septembre. — Le Comité d'Évangélisme et de Service social de l'Église unifiée du Canada déclare dans un rapport publié aujourd'hui que les personnes peuvent employer des méthodes de birth control, pourvu que celles-ci soient justifiables « sous toutes les circonstances particulières et à la lumière de la conscience chrétienne ».

« Le rapport a été renvoyé par le conseil général de l'Église à un comité de session.

« Le Comité d'Évangélisme dit que l'Église unifiée du Canada doit concorder avec la déclaration de l'Église anglicane sur le birth control à Lambeth et avec la doctrine énoncée par le Conseil fédéral des Églises du Christ aux États-Unis.

« Tout époux chrétien a le droit de déterminer, « à la lumière de tous les faits et des obligations qu'ils comportent, dans quelle mesure des précautions contre la reproduc-

tion doivent être employées dans sa vie », dit le rapport. I
birth control ne doit point être employé, ajoute-t-il, « sa
un avis médical compétent ».

« La vue que la procréation peut être évitée par l'abst
nence totale paraît n'être point en harmonie avec la déclar
tion de saint Paul contre l'adoption d'un tel genre de vi
sauf par consentement mutuel et alors seulement comme un
mesure temporaire », ajoute le rapport.

« Une autre recommandation est que l'Église doit hésit
à prendre une position absolue contre le divorce et le rema
riage.

« Elle décrit le divorce comme « en tout cas un traitemen
désespéré, jamais une cure ». mais l'Église doit aller douc
ment, dit-elle, avant de demander à un État d'interdire l
remariage après dissolution du nœud conjugal.

« Notant qu'en certaines provinces les ministres de la reli
gion sont les seules personnes autorisées à célébrer des ma
riages, le rapport recommande que « le mariage civil soi
établi pour les personnes qui ne désirent point de sanction
chrétiennes ».

On le voit : peu à peu, en terre américaine, le social rong
le moral, et le moral dévore le religieux. Un déplacement de
valeurs spirituelles aboutit à la destruction de tout sacrifi
et de tout courage devant la vie. Le catholicisme réagit tan
qu'il peut, et l'évêque de Porto-Rico n'a pas manqué d
s'élever contre les recommandations du Gouverneur. Il s
peut aussi que la crise ébranle le prestige du système qu
étreint le Nouveau Monde. Peut-être la campagne électoral
nous fournira-t-elle, à ce sujet, d utiles indications.

AUGUSTE VIATTE.

La stérilisation des « inadaptés sociaux »

Au mois d'août dernier s'est tenu à New-York le troisièm
congrès international d Eugénique. Sur la proposition de so
Président, le Professeur Davenport, une enquête fut menée
cette occasion parmi quelques médecins et sociologues fran

ûs sur une question particulièrement débattue aujourd'hui
ı Amérique : la « stérilisation des inadaptés sociaux », ou
ıise en œuvre des procédés de prophylaxie anticonception-
elle.

Dans le mémoire qui servit de base aux échanges, le Prof.
avenport signalait avec force le danger permanent que
onstituent pour la société les tarés de toutes sortes et les
rands malades non surveillés, et demandait que notre « mo-
erne civilisation chrétienne », tout en assurant à ces inadap-
is bonheur et protection, les empêchât de reproduire leur
spèce. Deux procédés semblent possibles : éducation et per-
asion morale des uns — intervention de l'État pour isoler
es réfractaires avec création ou développement, à titre d'es-
ai, de « colonies d'esprits faibles » dans les conditions les
lus adéquates (par exemple, sur le modèle d'une « com-
unauté de fermiers du vieux temps »).

Le Docteur Henri Vignes, professeur agrégé à la Faculté de
édecine et professeur à l'École d'Anthropologie, a adressé
e mémoire à vingt médecins et sociologues français : il re-
roduit dans la *Revue Anthropologique* (1) les dix réponses
ui lui furent adressées et tire, à la fin de son article, les
onclusions du débat. Les médecins et sociologues consultés
ont tous spécialistes des questions d'hérédité. Leurs opinions
pparaissent, évidemment, aussi variées que possible; si cer-
ains sont d'accord sur la nécessité de limiter la fécondité,
este à déceler la façon, et le moins qu'on puisse dire est
ue celle-ci ne s'impose pas à leurs yeux avec netteté. Le
Dr Vignes présente les réponses en quatre catégories, elles-
mêmes susceptibles, dès qu'il s'agit des moyens préconisés,
le nombreuses subdivisions. Il y a les partisans de la stérili-
ation, les sceptiques, les opposants, et ceux qui prônent
l'autres mesures.

Le point de vue des partisans est exposé avec pleine fran-
hise par le Dr Georges Schreiber, vice-président de la Société
rançaise d'Eugénique; alors que l'un ou l'autre de ses collè-
ues d'accord avec lui sur la nécessité de la limitation recule
levant les procédés chirurgicaux et préfère les colonies du
rof. Davenport, « colonies agricoles de travail avec sépara-
ion des sexes » (Dr Apert, président de la Société française

(1) *Revue Anthropologique* (Nourry éd.), juillet-sept. 1932, pp. 228-242.)

d'Eugénique), il soutient que, « à bien peser le pour et le contre..., la stérilisation humaine est une opération légitime », à cause de son intérêt thérapeutique pour certains et, pour les autres, de son utilité eugénique. L'opposition qui règne en France contre ces mesures radicales est, à ses yeux, une résistance « sentimentale » ; mais il reste, bien entendu, que la méthode doit être appliquée — la formule est admirable ! — « avec pondération et humanité ».

Les sceptiques sont plus nombreux. Nous ne pouvons présenter ici toutes leurs raisons : la plus commune est la difficulté d'apprécier le degré de « inadéquation sociale ». Quelle mesure garder ? Comme dit l'un d'eux, le Dr Papillault, directeur du laboratoire d'Anthropologie à l'école des Hautes Études, « ce n'est pas dans la région sereine des idées que nous devons agir, c'est dans la matière vivante qui, par ses caractères si complexes et si multiformes, échappe à nos classifications et se joue de nos systèmes ». Comment distinguer nettement, en dehors des cas indiscutables (les dégénérés qualifiés), les « mauvais » et les « bons » — et si, en fait, il y a multitude de mauvais (le Dr Rosanof ne pense-t-il pas que 33 % de la population répand actuellement des gamètes tarés ?), est-ce bien la solution rêvée que cette mesure brutale ? Ajoutez à cela, continue M. Papillault, que « les lois de l'hérédité de chaque caractère organique normal ou pathologique » ne sont pas encore bien précisés : il y a, décidément trop d'inconnues dans le problème. — M. Georges Surann, le seul « avocat, journaliste et romancier » admis dans ce aréopage, introduit une autre considération : une hérédité lourde a souvent été génératrice de ceux que l'humanité révère, les génies ! allons-nous les supprimer ? A quoi M. Schreiber répond, non sans une pointe d'humour : « Il conviendrait de se demander si, pour un homme de génie problématique, il faut laisser venir au monde une armée d'idiots. L'homme de génie peut très bien, par ailleurs, naître de parents qui ne sont pas justiciables de la stérilisation. »

On devine les arguments des opposants : toute loi eugénique, disent-ils, léserait les droits de la liberté individuelle et, en France surtout, on est chatouilleux sur ce point : est libre celui qui n'a pas commis de délit. Le Dr Briand, maître de conférences à l'École d'Anthropologie, fait intervenir une autre considération : ces mesures (stérilisation ou interne

ment de fait) sont légitimes puisqu'elles veulent supprimer un mal, mais les arguments donnés jusqu'à ce jour sont insuffisants à les légitimer scientifiquement. Enfin, M. Surann rappelle que l'Eugénique se heurtera toujours à l'opposition de l'Église.

Mais cela ne signifie point, pour autant, qu'il n'y ait rien à faire; le mal est grand et il faut l'enrayer. Ceux qui repoussent la solution chirurgicale en proposent d'autres, et leurs lettres envisagent successivement le certificat prénuptial, une Eugénique positive qui favoriserait les meilleurs, et diverses méthodes de récupération sociale, tel le traitement médical et pédagogique des arriérés, dès l'enfance, et l'organisation toujours plus adaptée des écoles de perfectionnement. Le Dr Jeudon, maître de conférences à l'École des Hautes-Études, préconise ces méthodes, mais le régime d'exception en colonies qu'il propose pour les tarés parvenus à l'âge adulte est inacceptable du point de vue moral. Plusieurs de nos spécialistes insistent aussi sur les mesures urgentes qu'il faudrait prendre envers certains malades particulièrement dangereux, les aliénés par exemple qui peuvent transmettre leurs tares quand ils ne sont pas internés à temps ou quand on les libère prématurément. Signalons enfin l'intéressante communication du Docteur Biot, qui distingue nettement du point de vue moral les mesures impitoyables et matérielles, et « la création d'institutions dans lesquelles on tend par la persuasion et la discipline à obtenir le même résultat d'infécondité, mais en y faisant collaborer ce qui subsiste encore de raison et de volonté chez les débiles ».

La question, on le voit, n'est pas de celles qui emportent, même chez les médecins réfractaires à toute préoccupation de morale chrétienne, l'unanimité. Le fait est caractéristique : nous en prenons acte. Ce problème de la stérilisation, d'ailleurs, est à l'ordre du jour, et le débat, au lieu d'être réservé aux compétences, est porté de plus en plus devant le grand public; après la Suisse et l'Amérique qui sont à l'avant-garde du mouvement, voici la France qui se préoccupe de ces méthodes nouvelles. Il y a là un grave danger, à cause du caractère spécieux de la stérilisation. A force de la voir présentée comme une opération simple et facile, on oublie entre autres choses qu'elle n'est pas aussi inoffensive qu'on veut bien le dire, et que l'intervention chirurgicale a eu parfois de gros inconvénients : le scepticisme de ceux qui ne

parviennent pas à étayer sur des bases scientifiques la loi eugénique en question est fondé. Et puis, méthode désespérée que celle qui arrête la vie ! Ne ralentissons pas les progrès de la médecine en acceptant ses conclusions simplistes et en la dispensant de chercher mieux.

Une excellente étude — un procès conduit avec fermeté et clairvoyance — de la stérilisation a été donnée par M. Edouard Jordan, Professeur à la Sorbonne, dans *Eugénisme et Morale* (1). En lisant ces pages, on comprendra pourquoi l'Église condamne ces pratiques. Elle rappelle les principes moraux qui doivent guider l'humanité en cette matière singulièrement grave de la procréation, en même temps qu'elle souligne les dangers multiples de ces pratiques dites modernes : on comprend alors pourquoi l'Église les condamne.

Et, d'ailleurs, à qui serviraient-elles en définitive ? De la stérilisation imposée aux inadaptés et reconnue par la loi, pourrait-on détourner les gens sains mais désireux de « sécurité » dans le mariage et avides de trouver ici, à moindres frais, le bénéfice des manœuvres néo-malthusiennes ? Comme dit M. Jordan, il y aura toujours danger — la vie se charge de nous le rappeler — à vouloir « remplacer la morale par la prophylaxie ».

(1) 19e Cahier de la Nouvelle Journée. Bloud et Gay, 1931. — Signalons aussi les déclarations du Dr Siredey dans les publications du « Comité National d'Études », fasc. 408.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

CIVIS. *Les crises dont on ne sort pas.*

AUGUSTE VIATTE. *Les Problèmes de l'Inde.*

Qui a raison, de Gandhi ou de lord Willingdon? C'est un écheveau de problèmes! A défaut de solutions, essayons du moins d'y mettre un peu d'ordre.

JEAN LAPIERRE. *Chronique politique et sociale.*

Introduction. — Tour d'horizon. — L'« égalité des droits ».

CH. VAN RENYNGHE DE VOXVRIE. *Vie catholique et politique en Belgique.*

« La révolution peut faire le tour de l'Europe sans passer par la Belgique. »

R. G. *Leçons du passé.*

DOCUMENTS

VICTOR DILLARD. *On chôme en Allemagne.*

Des chiffres, des graphiques, et c'est plus éloquent et plus tragique que tous les discours.

A.-H.-D. *En Allemagne :*

Le Centre catholique et la France.
L'éducation de la jeunesse et les catholiques.

Les crises dont on ne sort pa

Il y a quelques semaines, les délégués des États euro péens, réunis à Stresa pour renflouer l'Europe centrale donnaient apparemment un bel exemple : tous étaien d'accord et proposaient un système de primes, invent pour « revaloriser » les céréales.

Pour rassembler les quelque 75 millions de francs-o nécessaires (375 millions de nos francs actuels), on s'e remit à un comité d'experts formé à Genève. Ce comit s'efforce depuis, et n'aboutit pas. Son rôle est ingrat les États ont leur caisse vide, et un emprunt internati nal échouerait.

C'est la conséquence de la guerre. Massacre des hom mes et destruction des richesses n'ont jamais engendr que misères. Un seul remède : le travail, supposé qu'i soit fécond et bien ordonné. En fait, depuis 1919, un bonne partie de l'humanité a travaillé fort. Mais dan quelle mesure ce travail a-t-il été efficace et utile?

Les besoins des nations ravagées ont permis au sys tème capitaliste de développer, utilement d'abord, folle ment ensuite et sous la seule motion du gain et de l'am bition, une production de luxe, dont le monde appauvr n'avait que faire. On a prétendu néanmoins lui impose les apparences d'une prospérité inégalée, grâce aux art fices d'un crédit qui n'est plus seulement la certitud d'une richesse à terme, mais une spéculation sur le pa pier, un jeu sur les signes de la richesse véritable, su

es signes même de ces signes. Châteaux de cartes — ou e papier — qui se sont effondrés. La réalité est redeve- ue visible. On a retrouvé la pauvreté du monde, égale non accrue. On a vu au bilan, selon le mot de M. Paul ribe, dix milliardaires et trente millions de chômeurs — encore arrive-t-il que les milliardaires se suicident — n même temps que subsistaient les accumulations d'une roduction sans emploi.

La bizarrerie de cette situation fait scandale. Parce u'on ne comprend pas que l'économie mondiale a fait illite dans les mêmes conditions que les sociétés capi- listes sur quoi elle reposait.

Le travail des hommes doit aller à la satisfaction de urs besoins ; dès qu'on prétend, comme on a voulu ire aux États-Unis, susciter, exaspérer ces besoins et en ire naître de nouveaux, tout alors repose sur le caprice. On a prétendu faire du monde entier un nouveau che. L'entreprise se liquide aujourd'hui comme celles es nouveaux riches : la fortune se détourne après avoir ouri. Pauvreté de biens réels ou réellement utiles ou ellement utilisables, et déséquilibre profond : tel est otre lot.

Les remèdes nécessaires en sont : retour à l'ordre d'a- ord, et travail ordonné à l'utile, dans le bon sens et ans la mesure. Or il n'y aura pas d'ordre sans une ré- rme profonde du système capitaliste ; il ne s'agit pas e trouver, encore, des crédits ; il s'agit de réformer le édit et de le remettre sous la tutelle de la morale. rès quoi les hommes pourront travailler de nouveau, paix, non plus dans la fièvre de rêves insensés, mais esprit de pauvreté, pour surmonter lentement la pau- eté des nations modernes.

CIVIS.

Les problèmes de l'Inde

Il n'y a pas de question hindoue : il y a des questions hindoues. Le mot de Gambetta, légèrement déformé, s'appliquerait au vaste Empire oriental si cet ensemble de problèmes ne déterminait un malaise qui constitue lui-même le problème essentiel.

Problèmes nationaux : l'Inde secouera-t-elle la domination britannique, ou par quels liens, renforcés ou relâchés, se rattachera-t-elle au « Commonwealth »? Problèmes ethniques et religieux : qui l'emportera, des hindouistes, des musulmans, des Sikhs? assurera-t-on à chacun, dans une Chambre, sa représentation légitime? tolérera-t-on les controverses et l'action missionnaire? Problèmes politiques : qu'adviendra-t-il des princes? allons-nous vers une Inde unifiée ou vers une fédération? Problèmes sociaux : où en sont les castes? et le paupérisme? et le machinisme? et la concurrence des marchandises étrangères? Problèmes familiaux : va-t-on supprimer la claustration des femmes et le mariage des enfants? Problèmes physiologiques même, si la lutte contre la mauvaise hygiène, contre les maladies, contre une effroyable mortalité, n'est pas le moindre souci de ceux qui gouvernent l'Inde aujourd'hui comme de ceux qui aspirent à la gouverner demain.

Tout cela dans un monde immense, — un *subcontinent*, disent les Anglais, grand comme un tiers de l'Europe, et peuplé comme l'Europe entière, recouvert du bariolage de

s sept cents États, de ses quarante-cinq races, de ses
ait religions ; monde replié sur lui-même, hermétique,
mperméable aux influences extérieures, si bien que
ême les journaux anglo-indiens n'enregistrent aucune
ouvelle européenne sauf celles de Londres, et que
I. Tardieu ou M. Herriot sont inconnus là-bas autant que
hez nous les Pandit Malaviya et les Jawaharlal Nchou ;
ionde profondément divisé cependant : jamais son unité
erritoriale ne s'est réalisée avant la conquête britanni-
ue, et ses Empires se sont effondrés l'un sur l'autre, à
eine nés, comme des êtres de cauchemar...

De ce chaos, un fait essentiel émerge : la misère, telle
ue nul peuple blanc, depuis le haut moyen âge, n'en a
onnu l'équivalent.

I

Elle n'est pas universelle, cette misère ; elle épargne
les classes entières ; mais elle sévit dans tous les domai-
nes.

Rien d'étonnant si les Hindous s'abandonnent volontiers
à des philosophes illogiques. Parlant d'eux, le oui et le non
sont vrais en même temps. Ils ont les fakirs, mais ils ont
Gandhi ; ils ont 92 o/o d'illettrés ; mais ils ont Tagore ; ils
ont soixante millions de parias, mais ils ont Son Altesse
l'Aga-Khan. Néanmoins, le bien-être, et la culture spiri-
tuelle, restent l'apanage d'un tout petit nombre. A peine
débarqué dans cette magnifique cité de Bombay qui mire
au soleil ses avenues somptueuses, le voyageur bute du
pied contre les loqueteux qui dorment en pleine rue, sur
des grabats ou tout simplement par terre ; des infirmes lui
tendent leurs moignons purulents, des enfants nus et
squelettiques lui courent après, en lui désignant leur
estomac vide ; ces spectacles lamentables se répéteront

partout sur sa route, de l'Himalaya au cap Comorin. Impossible de les nier : ils s'étalent ; l'interprétation seule diffère. Il est constant que la mortalité de l'Inde — la plus élevée du monde — atteint 37 pour 1000 ; la durée moyenne de la vie ne dépasse guère vingt à vingt-cinq ans ; deux étés sur sept, c'est la famine, les maladies endémiques — malaria, syphilis, tuberculose — contaminent une bonne moitié de la population. Le paysan traîne sans cesse une existence précaire ; forcé de vivre au jour le jour, il subit les exactions du zamindar ou de l'usurier, étouffe sous le joug de sa caste, et ses élans vers le ciel avortent en pratiques superstitieuses. Il arrive souvent encore que des fillettes épousent à onze ans un vieillard ou que, dans certaines provinces, elles soient livrées aux temples comme prostituées sacrées (*devadasi*) ; toujours la femme mène une vie recluse ; veuve, elle devient un objet de mépris, et seule la maternité l'en sauve, mais ce prestige se paie quelquefois cher, et la trop jeune maman s'étiole en mettant au monde un bébé chétif. A ces fléaux anachroniques, la civilisation moderne ajoute les siens. Mal vêtus, mal payés, livrés à l'arbitraire des patrons et des contremaîtres, les ouvriers de Calcutta grouillent dans leurs taudis affreux ; la concurrence du Lancashire a tué l'artisanat ; et les fonctionnaires européens, riches comme des princes, paraissent aux Hindous d'autres oppresseurs qui vident le pays de son argent (1). Ce n'est

(1) Voir les chiffres donnés par André Philip : dans les chemins de fer « un inspecteur indien touche de 12 à 14 livres par mois, un anglais de 26 à 30 ; un conducteur européen de 12 à 14 livres, indien 5 à 6 ; un mécanicien de locomotive européen de 12 à 24 livres, indien 3 à 6 ; un chauffeur anglo-indien de 7 à 15, indien 1 à 2 ; un chef de gare enfin européen de 15 à 37 livres, anglo-indien de 21 à 24, indien de 3 à 9 » (André Philip, *l'Inde moderne*, Paris, Alcan, 1936, p. 141).

ira-t-on, que la rançon du progrès : sans doute ; mais ce rogrès lui-même accroît le trouble. Les intellectuels, ormés à Oxford, s'étonnent de ne point jouer dans les dministrations publiques le rôle auquel ils se croient ptes.

L'Anglais écoute, et hausse les épaules. Orgueilleux de es traditions saines et probes, il laisse toujours les indigè- es agir à leur guise, pourvu qu'ils sachent s'effacer en emps opportun. Comment s'intéresserait-il outre mesure leurs doléances ? Les nations sujettes se plaignent volon- iers, il le sait bien ; il convient que celles des Indes expri- nent des plaintes justifiées ; mais il a la conscience tran- quille. Que l'histoire asiatique paraîtrait riante, si le Grand Mogol ou les Mahrattes s'étaient montrés aussi bénins que lui ! Ce n'est pas lui, l'Anglais, sans doute, qui a créé la religion des brahmanes, ce polythéisme aux rites luxu- rieux ou sanglants ; or voilà la grande responsable. Son dogme absurde de la transmigration ferme les cœurs à la pitié, en leur représentant les malheureux comme des coupables ; il a muré les castes, il exaspère les fanatismes ; maintenant encore, sans les gendarmes, hindouistes et musulmans s'entretueraient. — L'Angleterre a trouvé un pays à moitié barbare ; elle le relève lentement, en évitant de le brusquer. Pour la première fois, dans la péninsule, la grande paix règne, la *pax britannica* ; les laboureurs travaillent sans craindre les razzias ; des chemins de fer facilitent les échanges ; les hôpitaux, les écoles, répandent leurs bienfaits dans un cercle chaque jour plus vaste ; nul n'en est exclu, et les intouchables, et les « classes vouées au crime », voient enfin briller une lumière... L'état de choses actuel ne prouve rien contre la domination euro- péenne : seule elle l'améliorera, seule elle portera remède à ces millions d'infortunés que l'histoire entière montre incapables de se gouverner eux-mêmes.

Chimère! Mensonge! répondent les Hindous. L'Angleterre travaille uniquement dans son intérêt égoïste. « Cette prospérité, entrevue à Bombay ou à Calcutta, appartient-elle au peuple hindou ou seulement à ses maîtres anglais? Les Anglais vivent aux Indes dans le confort et dans le luxe, mais les Hindous? (1) » Entreprise de pillage, la colonisation a ruiné les métiers indigènes, et les empêche sciemment de se reconstituer. Les impôts sont lourds; le gouvernement coûte cher, et l'or qui enfle les poches des fonctionnaires étrangers et de l'armée, celui qui passe les mers, suffirait à guérir bien des plaies. Sous prétexte de respecter les traditions locales, on barre la route à toutes les réformes. Au lieu de laisser la péninsule évoluer normalement, on lui conserve de force sa structure vétuste. L'Inde libre aurait eu son Empereur Meiji, son Mustapha-Kemal Pacha, son Sun Yat-Sen; elle aurait généralisé l'instruction et l'hygiène; c'est l'Angleterre qui a fait obstruction plusieurs années au projet de loi relevant l'âge légal du mariage. Elle divise pour régner. Qu'elle s'éloigne, et vous verrez les querelles s'apaiser entre les sectes rivales. L'esclavage finit toujours par dépraver les esclaves : ils perdent l'habitude d'agir spontanément, et des tares identiques se retrouvent chez eux, qu'ils habitent l'Inde, la Pologne ou l'Irlande. « Il est facile de médire d'un être réduit en servitude » : jamais, tant que dureront ses chaînes, il ne retrouvera sa dignité.

(1) J.-T. Sunderland, *l'Inde enchaînée* (Paris, Presses Universitaires de France, 1931), p. 41. Cf. dans le même sens Lajpat Rai, *l'Inde malheureuse*, Paris, Rieder, 1930, et en sens contraire Katherine Mayo, *l'Inde avec les Anglais*. Paris, Gallimard, 1929. Ces trois ouvrages, également tendancieux, offrent du moins quelque idée de la polémique.

II

L'opposition se groupe autour du Congrès National
an-Indien.

Cette Assemblée, illégale maintenant, et toujours non
ficielle, vise à représenter effectivement la totalité de
)pinion publique : certaines de ses sessions (celle de
ahore, par exemple, en 1928) ont presque réalisé ce vœu,
l'on y voyait assister des chrétiens, des musulmans, des
khs ; à l'heure actuelle, elle est plus exclusivement révo-
tionnaire : congressiste devient synonyme de *swarajiste*
1 de nationaliste extrême. — D'ailleurs, ceux des Hin-
)us qui s'occupent de politique votent en majorité pour
Congrès : il possède un brillant état-major ; à l'Assem-
lée législative de 1923, il avait obtenu 50 sièges électifs
ır 93 ; sa lutte contre le gouvernement demeure le fait
entral de la crise hindoue.

D'accord pour critiquer l'Angleterre, les congressistes
emblent obéir à des tendances assez divergentes.

Gandhi, qui les présidait à Karatchi en 1920, et qui,
ix ans plut tôt, guidait leurs assemblées de Nagpour ou
'Ahmedabad, leur insuffle sa mystique ; il est le porte-dra-
eau, la « grande âme » dont tous se réclament. La presse
popularisé sa physionomie. L'action morale, on le sait,
intéresse plus que l'action civique. Prophète religieux,
suit les traces des Çakyamuni ou des Babur ; son but,
'est la sainteté ; il abhorre tout ce qui, dans notre vie
oderne, la contrarie : industrialisme, machinisme, goût
u luxe, vie urbaine ; il ne mange point de viande et tisse
ui-même ses vêtements ; il combat l'oppression, la vio-
ence, sous toutes leurs formes, et, décidé à bouter les
nglais hors des Indes, il ne veut employer à cet effet
ue la « résistance passive ». D'ailleurs il semble indiquer

qu'une Inde libre pourrait rester unie au *Commonwealth* britannique. Son idéal serait le retour à la civilisation védique : une multitude de petites communautés agricoles, trois ou quatre castes nettement tranchées mais tolérantes, et, en religion, un syncrétisme où les multiples divinités apparaîtraient comme les *avatars* de l'Être suprême. — Rêve conforme aux Écritures brahmaniques, amendées par nos Évangiles, et par Tolstoï.

Mais des avocats, à ses côtés, négligent la mystique, et s'occupent de la tactique. Formés à l'occidentale, ils retournent nos méthodes contre nous : ils laissent parler Gandhi, mais la perspective d'un « retour à la nature » et d'une vie simple les séduit moins que celle de gouverner un jour leurs compatriotes. Ce sont des « Jeunes-Indiens » comme on a vu les « Jeunes-Chinois » et les « Jeunes-Turcs ». L'Inde primitive que vante leur maître, ils la définissent par la démocratie rurale et socialisante : ils voudraient que l'Orient se rapproche de l'Occident et rattrape l'avance perdue depuis trois siècles. L'instruction universelle détruira les préjugés et renversera les barrières. La femme sortira du gynécée ; les mariages d'enfants seront interdits ; la nation, unifiée ou fédérée, rationalisera ses frontières, absorbera la poussière des États féodaux, le despotisme des castes ou des princes cédera la place au vote de citoyens égaux. On voit suffisamment par où ces conceptions rejoignent ou contrarient celles de Gandhi. Favorisant, comme lui, certaines améliorations sociales, les chefs congressistes trouvent dans sa mystique un levier puissant, et dans la « non-coopération » une arme conforme au tempérament national ; ils en usent, mais ils vérifient cette méthode par des comparaisons occidentales, et l'Irlande les a beaucoup impressionnés. Entre le mouvement sinn-fein et le leur, il y a une parenté non dissimulée.

A leur but — le *purna-swaraj* (autonomie complète) ; - à leurs moyens — « non-coopération », « résistance assive » — des adversaires, à gauche comme à droite, opposent.

Ce sont d'abord les libéraux : tout en souhaitant une xtension des réformes, ils approuvent celles que l'Anleterre a déjà réalisées ; riches industriels ou grands ourgeois, ils favorisent une évolution prudente, et craiient des troubles ; nombre d'entre eux figurent dans les onseils gouvernementaux. Leurs chefs, sir Tej Bahadur apru, sir Chimarld Setalvad, sir Phiroze Sethra, jouissent 'un prestige réel, mais ils manquent de troupes. Comme ous les modérés, leurs atermoiements les desservent aux poques de lutte violente ; en revanche, lorsqu'une détente urvient, ils servent de médiateurs tout désignés.

Sir Tej Bahadur Sapru a joué un rôle capital dans les égociations Irwin-Gandhi et dans les conférences de la 'able Ronde. — Nous en dirons autant de M. Jayakar et e ses *nationalistes*, qui voudraient conquérir, par les oies légales, le Statut de Dominion. L'intransigeance du ongrès leur paraît excessive et nuisible.

A l'extrême-gauche, au contraire, on reproche au Conrès trop de bénignité. Des communistes hindous font écho la presse russe, qui traite Gandhi de bourgeois hyporite ; on les a vus brandir le drapeau rouge et lacérer l'éendard nationaliste ; ils ne sont dans les grandes villes, u'une poignée, à laquelle s'ajoutent peut-être certaines ribus de la frontière nord-ouest ignorantes de Marx et e Lénine, mais traditionnellement hostiles à l'Europe. - Dans le Congrès même, la « résistance passive » ne ıtisfait pas tout le monde. Des jeunes — le docteur .itchlew, Subhas Chandra Bose — préconisaient l'action iolente : s'inclinant devant la tactique adoptée, ils se ontentent d'en assurer l'exécution rigoureuse, mais un

échec rendrait créance à leur point de vue, et Gandhi, que son génie doctrinaire suffit à détourner des concessions, trouve en eux des auxiliaires incommodes prêts à le lâcher s'il faiblissait.

Les dissidences sociales ou religieuses sont encore plus considérables.

Comme partout, les possédants ont peur des changements : négociants parsis de Bombay, dont la fortune, s'est échafaudée par le commerce avec la Grande-Bretagne, *Zamindars* ou tenanciers fonciers, que menace une réforme agraire, familles opulentes, ralliées aux Anglais malgré les froissements de leur amour-propre, tous ceux-là voteront pour les libéraux, et non pour les démagogues congressistes. Les sept cents princes régnants appréhendent la fin de leurs privilèges : ils ont, chacun dans son État, un pouvoir comparable à celui des Césars : la présence discrète d'un agent britannique ne les gêne guère, et pour maintenir cette autorité despotique, ils abandonnent volontiers le contrôle de leurs relations extérieures. Or, divers symptômes annoncent le réveil de leurs peuples : le rajah de Cachemire, celui d'Indore, se sont vus contraints de modifier leur régime ; tous feront bloc contre un programme unitaire et démocratique, et même ils n'entreront pas dans une Inde « fédérée » sans de sérieuses garanties. — Enfin, les parias, à l'autre extrémité de l'échelle sociale, ont gardé trop mauvais souvenir du joug brahmanique pour en désirer le retour ; sans prendre parti à l'égard de l'Angleterre, ils se préoccupent surtout d'assurer à leurs représentants un nombre de sièges équitables dans la future Assemblée législative.

Les minorités religieuses ont des préoccupations analogues. Certains propos de Gandhi mettent les chrétiens en garde : le Mahatma parlait d'interdire l'action missionnaire, ou de la limiter aux œuvres de bienfaisance. Bien

lus ardemment, les musulmans — soixante-dix millions
'âmes — exigent un statut qui les protège contre toute
ppression. Ils sont organisés en démocratie, et les hin-
ouistes en castes ; leur cœur se soulève à la vue des ido-
s, et celui des hindouistes à la vue de la chair qu'ils
évorent ; entre eux et la majorité païenne, il y a un anta-
onisme radical qui provoque souvent des bagarres. En
920, leurs chefs, exaspérés par la chute du Khalifat, col-
aboraient avec le Congrès ; maintenant ils subordonnent
out au pourcentage électoral qu'ils réclament. Le prin-
ipe du vote communal, par confessions, qu'ils préconi-
ent, est généralement admis ; mais les chiffres concrets
mbrouillent le problème. D'autant qu'une troisième
ommunauté religieuse, les Sikhs, formule des revendi-
ations analogues, et, groupée au Pendjab, vise à s'y
ssurer une position stratégique dominante entre les hin-
ouistes et les musulmans.

III

La crise actuelle date de la Grande Guerre.

En 1914, Gandhi, célèbre déjà par sa lutte en faveur des émigrés hindous en Afrique, avait offert au gouvernement son appui total : « L'avenir de notre liberté se joue actuellement en France, écrivait-il ; le conseil que je donne actuellement au pays est de combattre sans conditions et jusqu'à la mort aux côtés de l'Angleterre, puis, lorsque la victoire sera obtenue, d'engager une campagne d'agitation et de combattre à nouveau jusqu'à la mort pour les réformes que nous désirons. » De son côté, lord Montagu, secrétaire d'État pour les Indes, promettait « des institutions de *self government* visant à établir aux Indes un gouvernement responsable dans les cadres de

l'Empire britannique ». Mais l'administration coloniale freina ; et la constitution provisoire de 1919 se contenta d'accorder le droit de vote à 7 millions d'Hindous sur 310, et d'établir une *dyarchie* en attribuant certains portefeuilles ministériels aux indigènes : réformes parcimonieuses au point de sembler illusoires. Des soudards se chargèrent de réprimer les protestations par la mitraille : il faudra longtemps pour que les Hindous oublient sir Michaël O'Dwyer et son massacre d'Amritsar. Après dix ans la loi prévoyait qu'une charte définitive serait élaborée : ces dix ans s'écoulèrent dans une lutte déclarée ou sourde entre le gouvernement et le Congrès. Bornons-nous à en décrire les phases récentes.

Deux vice-rois ont incarné successivement deux politiques : lord Irwin, lord Willingdon.

Lord Irwin a voulu concilier. Fils de lord Halifax, grand chrétien lui-même, il croyait l'entente facile avec l' « évangélique » Gandhi ; son devoir, pensait-il, était de la chercher. Le gouvernement travailliste approuvait ces vues (lord Irwin se rattache lui-même au parti conservateur, et il figure en cette qualité dans le ministère actuel comme ministre de l'Instruction publique). Au moment où se terminait l'expérience décennale, il offrit au Congrès une trêve politique, et le « statut de Dominion ».

La majorité des *swarajistes* semblait devoir accepter une telle formule. Elle résumait, en effet, le projet adopté par le Congrès, à Lucknow, en 1928, sous l'inspiration du Pandit Motilal Nehru. Malgré les « jeunes », l'idée d'une complète indépendance avait été rejetée : l'Inde se contentait d'un régime analogue à celui de l'Australie ou de l'Irlande ; elle exigeait toutefois de contrôler intégralement ses finances et son armée ; les auteurs du projet traçaient d'autre part un schéma de représentation communale, proposant de créer deux nouvelles provinces musul-

anes (le Nord-Ouest, le Sud) et d'assurer, ailleurs, aux usulmans 25 o/o des sièges élus. — En outre, les conces-ons faites par lord Irwin dépassaient largement celles que issait prévoir la commission d'enquête anglaise : cette rnière, présidée par sir John Simon (aujourd'hui lord mon), devait présenter un rapport sur les futures réfor-es, mais elle s'était heurtée à l'hostilité générale, et son jour aux Indes avait été marqué par de nombreux cidents ; on lui reprochait avec dépit sa composition clusivement britannique ; elle devait bientôt publier texte volumineux, insistant sur les lacunes de la civi-ation indienne, marquant le danger d'une émancipation op rapide, et ne recommandant — outre l'autonomie du ord-Ouest et la séparation de la Birmanie — que des esures sans grande importance —. L'effet de ce rapport truisit presque celui du langage tenu par le vice-roi : Conférence de la Table-Ronde se vit menacée d'un ortement immédiat ; il fallut promettre que le rapport mon n'engagerait personne, et ne servirait même pas base à la discussion, mais aurait une valeur uniquement cumentaire.

Enfin se réunit cette fameuse Conférence, dont le titre diquait l'objet : Anglais et Hindous de toute couleur vaient s'y rencontrer sans ordre de préséance ; c'est ns ce but que lord Irwin faisait appel à la conscience Gandhi, et que le Mahatma, sans déguiser son intran-geance de principe, consentait une trêve. Son absence, 1930, avait paralysé les discussions : nul ne pouvait n conclure de viable en dehors des congressistes. Main-nant on allait aborder le fond du problème.

La Conférence de 1931 fut une grosse déception pour us ceux qui sympathisent avec les Hindous. Jamais plus lle occasion ne leur avait été donnée de montrer leur titude à se gouverner eux-mêmes. Pour la première

fois, ils étaient appelés à bâtir leur propre destinée : il pouvaient s'exprimer librement ; un gouvernement disposé à la bienveillance, et préoccupé de la crise britannique croissante, leur eût fait n'importe quelle concession s'ils avaient su paraître unis. Et leurs délégués, pour la première fois aussi, représentaient tous les éléments de la population : les princes à côté des parias, les musulmans et les Sikhs à côté des hindouistes, les libéraux à côté des nationalistes extrêmes ; les femmes elles-mêmes, sorties de leur gynécée, envoyaient à Londres la bégum Shah Nawaz et la poétesse Sarojini Naidu. Mais ce fut comme à la Tour de Babel. Des revendications contradictoires empêchèrent tout travail utile. En accusera-t-on des manœuvres anglaises, comme l'ont fait les *swarajistes* ? Qu'importe : il ne fallait pas se laisser manœuvrer.

La question de l'armée et des finances, celle de la fédération, et, surtout, celle de la proportionnelle religieuse furent les pierres d'achoppement. Sur la première, l'Angleterre s'opposait aux congressistes, qui maintenaient les prétentions du rapport Nehru, et demandaient, en outre, une réduction draconienne des traitements. Sur la seconde, les congressistes s'opposaient aux rajahs, dont ils dénonçaient le caractère antidémocratique ; craignant que leur présence ne faussât le jeu des futures institutions fédérales, ils exigeaient, pour le moins, une certaine représentation populaire dans leurs États. Mais c'est la troisième question sur laquelle s'engagea la vraie bataille. Les hindouistes combattaient toute loi qui assurerait aux musulmans un pourcentage de sièges supérieur à celui de leurs voix effectives : des leaders orthodoxes, le docteur Moonjee ou le Pandit Malaviya, et de puissantes organisations telles que l'Hindou Maha Sabha, étaient là pour empêcher Gandhi d'accepter une solution conciliatrice. De leur côté, les musulmans se raidissaient dans leur intransi-

ıce : l'autonomie du Nord-Ouest, celle du Sind, ne suffisaient pas ; il leur fallait, au Pendjab comme au gale, une majorité reconnue d'avance, et ils ajoutaient le pouvoir central devait céder un maximum d'attri- ons aux provinces. Entre les deux camps, les argu- ts s'entrechoquaient, et les Sikhs, une fois de plus, y ıient leur dissonance, en protestant qu'ils ne sau- ıt reconnaître, au Pendjab, l'hégémonie d'une autre ession.

es résultats positifs de la Conférence se réduisent donc u de chose. D'accord avec une suggestion du rapport on, le gouvernement anglais a décidé d'ériger la Bir- ie en colonie séparée : le Congrès se montre parfaite- t illogique en repoussant cette mesure, puisque rien, ı race, qui est jaune, ni la religion, qui est bouddhiste, ı géographie ni l'histoire, ne rattachent aux Indes ce ceau de l'Indo-Chine ; seules des raisons administra- s avaient motivé son incorporation, il y a un demi- le, et les nationalistes birmans, qui la combattent, se ralent des mêmes arguments que les nationalistes lous combattant l'Angleterre ; désormais la Birmanie vera directement de Londres, et aura sa propre Assem- · législative. Le Nord-Ouest, jusqu'ici « province-fron- e » soumise à un régime spécial, devient une province me les autres ; ses premières élections ont eu lieu en l. Pour le reste, des sous-comités essaieront de pour- re l'œuvre commencée : un d'entre eux étudiera la ıière de fédérer les provinces et les États ; un autre posé un rapport sur la possibilité financière de créer province du Sind ; un troisième s'occupe d'un projet collège militaire pour former sur place des officiers gènes. — Lord Willingdon, successeur de lord Irwin, atte d'élaborer une Constitution, tambour battant, et, ssissant où les palabres ont échoué, de l'imposer, au oin, par la force.

IV

Avec lord Willingdon, la lutte recommence en effi
entre le gouvernement et le Congrès. Les premières pa
ses d'armes ont été vives.

Attaque congressiste : les pourparlers de Londres aya
échoué, la trêve devient sans objet ; la « désobéissan
civile » recommence. Refus de payer les impôts, contr
ventions publiques à la loi sur les sels, tout ce qui pe
gêner l'Angleterre est encouragé ; des piquets de volo
taires organiseront le boycottage des marchandises eur
péennes ; les *zamindars* ayant fait cause commune av
l'ennemi, Jawaharlal Nehru parle de les exproprier,
invite les paysans à ne plus payer leurs baux ; des terr
ristes, au Bengale, passent à l'action directe.

Riposte gouvernementale : le 4 janvier 1932, lord W
lingdon promulgue quatre ordonnances. La premiè
accorde à l'administration des pouvoirs extraordinaire
la seconde vise à réprimer la propagande illégale, et
troisième, les associations illégales ; la quatrième concer
la « prévention des molestations et du boycottage ». I
Congrès est frappé d'interdiction. Ses chefs reçoivent d
restraint orders leur enjoignant d'interrompre leur activi
révolutionnaire ; ils sont consignés chacun dans son lie
de résidence habituel ; au moindre geste, la police l
arrête. Gandhi, l'un des premiers, est mis sous les ve
roux, et il y restera sans jugement, indéfiniment, en ver
d'une ancienne loi que l'on fait revivre tout exprè
Jawaharlal Nehru, le docteur Kitchlew, Subhas Chand
Bose, l'accompagnent ou le suivent ; miss Slade, sa secr
taire anglaise, est elle-même incarcérée pour un an. To
l'état-major qui paradait hier à Westminster remp
aujourd'hui les geôles de la péninsule. Les mécontei

ıerchent à protester en organisant des *Nartals* (journées
ɜ deuil) : mais on y veille ; sitôt connue, à Delhi, l'arres-
tion du Pandit Malaviya et de mistress Naidu, les six
·incipaux négociants de l'endroit recevaient l'avis de
:nir leurs boutiques ouvertes, huit heures par jour, toute
semaine... Enfin le vice-roi et son conseil, de leur pro-
·e autorité, trancheront les questions restées pendantes :
ɜ viennent ainsi de promulguer une loi sur les Assem-
ées provinciales, où ils cherchent à résoudre l'épineuse
)ntroverse entre hindouistes et musulmans (1) ; c'est un
·emier pas vers une solution générale, que l'on dictera
:mblablement, si les querelles entre indigènes persistent.

Mais le calme, dans les esprits, ne se rétablit guère.

Pour l'instant, le Congrès est muselé ; ses velléités de
ıtaille ont avorté ; mais il ne se tait qu'au prix d'une
·ession continuelle, et les journalistes avertis reconnais-
:nt qu'il « occupe une position unique dans le sentiment

(1) « Les principales dispositions du projet gouvernemental, écrit *Temps*, sont les suivantes : le nombre total des sièges à pourvoir ıns les neuf provinces est de 1513. Ces sièges sont distribués en usieurs classes, selon lesquelles sont répartis les électeurs indi-dus, d'après notamment leur religion, mais aussi d'après leur ce, leur position sociale ou leur rôle économique. Outre ces collè-ɜs électoraux spéciaux, une classe, dite « générale », rassemble us les électeurs dont le nombre statistique dans une région, par ıite de l'émiettement des sectes, n'est pas suffisant pour constituer ɜs collèges déterminés. Cette classe générale comprend aussi les indous. Enfin, des sièges, en nombre restreint, sont prévus pour ɜ régions d'un faible développement (régions arriérées).

La répartition numérique de ces diverses classes électorales est la ıivante : classe générale, 705 ; parias (classe déprimée), 71 ; régions riérées, 20 ; Sikhs, 35 ; mulsulmans, 489 ; Indiens chrétiens, 21 ; nglo-Indiens, 23 ; Européens, 23 ; commerce et industrie, 54 ; pro-iétaires, 35 ; universités, 8 ; travailleurs, 38. Il faut noter que, sur total de 1513 sièges, 37 sont réservés à des femmes, suivant l'i-:e reconnue par les Britanniques que les femmes auront un rôle :terminant dans l'évolution politique de l'Inde. » (*Le Temps*, 18 août ı32).

indien (1) ». Ses dirigeants cherchent à rallier les minorités. Le Pandit Malaviya espère circonvenir les intouchables. Le 25 avril, une assemblée du parti se réunissait sous la Clock Tower à Delhi, pendant dix minutes, et avait le temps de voter cinq résolutions en faveur de l'indépendance nationale, avant que la police n'intervînt.

Les Anglais des Indes ont eu le tort de ridiculiser ce défi qui ne manquait point de crânerie.

Fait plus grave, toute l'opinion non congressiste a blâmé les ordonnances de lord Willingdon.

Seuls les musulmans manifestent quelque flottement. Butés sur l'idée de la réforme communale, ils y subordonnent leur attitude, et pratiquent un véritable chantage. Encore n'est-ce point le cas de tous. Tel d'entre eux, le docteur Ansari, appartient depuis longtemps au Congrès : il l'a présidé en 1928 ; Gandhi logeait chez lui au moment de ses pourparlers avec lord Irwin. Un autre, Mufti Kifayatullah, dirigeait la campagne de désobéissante civile en mars dernier ; et les « Chemises rouges » d'Abdul Jaffar Khan ont causé de sérieux ennuis au gouvernement dans la province du Nord-Ouest. On aurait tort de croire les musulmans unanimes à suivre leurs porte-parole officiels. Ceux-ci espéraient que le Vice-Roi s'assurerait leur appui en leur accordant tout. Ils lui faisaient des avances. Sir Muhammad Yacub exprimait sa confiance et se disait satisfait des progrès déjà réalisés ; Shaukat Ali ajournait la session de son *Khalifat's Committee* en attendant l'autorisation officielle ; et, simultanément, le Congrès-Panmusulman de Lahore posait ses conditions, sous menace de rupture. Cette menace reprend corps aujourd'hui, et les musulmans, déçus par la réforme électorale, parlent de cesser toute collaboration avec les autorités britanniques.

(1) *The Round Table* (Londres), mars 1932.

De leur côté, les Sikhs ont pris parti résolument pour a liberté des Indes et contre les ordonnances qui violent es droits des citoyens. — Les chrétiens tiennent un lan- age plus nuancé. Au congrès des chrétiens du Malabar, e 22 avril 1932, M. Chandy se déclarait favorable au *waraj,* mais hostile au boycottage si le gouvernement cceptait de négocier : il jugeait la Constitution britanni- ue inadéquate aux Indes et proposait d'imiter plutôt elle de la Suisse ou le pacte de la Socité des Nations ; ar ailleurs, certaine grande revue catholique — *The Week* — a toujours soutenu Gandhi, nettement quoique modé- ément. — La réprobation des libéraux paraît encore plus ignificative. Leurs chefs, auxquels se joignait la grande oix indépendante de Tagore, ont fait appel, dès le début, la modération gouvernementale ; ils se disaient favora- les à une « honnête coopération », mais aussi sympathi- ues au Congrès, et hostiles aux ordonnances dont l'effet st « déprimant ». Ces avis ont été négligés : et l'on a vu ir Tej Bahadur Sapru, ainsi que M. Jayakar, se retirer les sous-comités chargés d'étudier la réforme constitu- ionnelle.

Ainsi la méthode de lord Willingdon paraît avoir échoué comme celle de lord Irwin. Les journaux hindous s'em- pressent d'en constater la faillite : « La nouvelle politi- ue, écrivait l'*Indian Social Reformer,* a été adoptée sous e prétexte de faciliter l'introduction de la réforme cons- itutionnelle. L'Inde est-elle aujourd'hui plus proche qu'en lécembre dernier d'un règlement prompt et satisfaisant ? Si non, alors la politique des ordonnances a déjà manqué on but, car le fait d'emprisonner les gens par milliers ne peut être une fin en soi pour aucun gouvernement (1). »

(1) *Indian Social Reformer* (Bombay), 30 avril 1932. — D'après le secrétaire d'Etat pour les Indes, il y avait, en mai, 26.000 personnes emprisonnées.

A cette condamnation, des organes britanniques ont fait écho : « Si le discours du Secrétaire d'État pour l'Inde représente la volonté commune du gouvernement présent, nous n'avons rien à prévoir aux Indes, sinon des années d'échauffourées sanglantes et de chaos, et, pour finir, la dislocation forcée du *Commonwealth* des Nations britanniques » ; ainsi s'exprimait *The New Statesman and Nation* (1), et le *Morning Post*, conservateur, vient de conclure : « C'est de tous les côtés animosité et ingratitude, et les conflits qui divisent l'Inde ont été rendus cent fois plus intenses (2). »

***

Comment les problèmes de l'Inde se résoudront-ils? Estimerons-nous, avec de bons juges, que « l'Angleterre, revenue à la manière forte », y persistera, et que « si elle accepte cette grave responsabilité sans trop tarder, il se peut qu'elle réussisse (3) » ? Admettrons-nous au contraire — ce point de vue m'avait été soutenu par un missionnaire à Calcutta — que l'autonomie est inévitable, et que, même suivie de troubles graves, elle engendrerait finalement une ère meilleure? Ou bien prévoirons-nous — c'est malgré tout le plus vraisemblable — un *modus vivendi* qui réconcilierait les antagonistes? De toute façon, l'issue des conflits actuels paraît lointaine. On en a vu l'extrême complication ; on a vu l'échec successif des méthodes les plus diverses ; ni les Hindous ne s'entendent entre eux,

(1) *The New Statesman and Nation* (Londres), 7 mai 1932.
(2) Cité par *Le Temps* du 25 août 1932. Le *Times* de Londres, quelques jours après, se montrait plus optimiste.
(3) J. Sion dans la *Géographie universelle* de Vidal de la Blache, t. IX, IIe partie, p. 383.

Angleterre ne parvient à leur imposer une transaction. l n'oserait deviner la forme du régime futur, non plus : le cours des événements. Tout est possible. L'acces- ı des indigènes aux fonctions publiques, leur émanci- ion graduelle, posent un grave problème dans toutes colonies : il devient particulièrement aigu lorsque la ion colonisatrice a pris la tutelle de peuples anciennement civilisés, et, sur ce point, le malaise des Indes offre aspect du malaise général qui travaille l'Asie. Mais, à utres égards, il n'a son équivalent dans aucune partie monde. L'Annam comme la Chine ignorent le régime s castes, ou la lutte farouche des sectes religieuses : au ıflit entre l'Orient et l'Occident s'ajoutent aux Indes conflits entre divers stades de la culture orientale; :n des fanatiques, bien des ambitieux, travaillent à les venimer, mais les hommes de bonne volonté ne manent non plus dans aucun camp. Après tant de constaions affligeantes, c'est sur cette note d'espoir que nous ulons finir : la paix ne sera pas refusée à ceux, même :n chrétiens, qui veulent sérieusement réaliser la senıce évangélique.

AUGUSTE VIATTE.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Chronique politique et sociale

Depuis sa fondation, *La Vie Intellectuelle* a eu le souc d'examiner les problèmes sociaux, internationaux, à la lu mière de l'Évangile et de l'enseignement de l'Église. Mai elle l'a fait jusqu'ici de façon intermittente. Désormais - sans préjudice, bien entendu, des articles spéciaux, des étu des proprement doctrinales que peut réclamer tel ou te sujet d'actualité — la vie politique et sociale sera passée e revue rapidement chaque quinzaine.

L'heure est grave. Voici l'Europe à la croisée des chemins Irons-nous vers la guerre ? Saurons-nous élargir, aplani « construire » les voies de la paix ? Telle est la question, d moins la principale. Il faut la traiter hardiment, sans pa resse intellectuelle ni préjugés, sans calculs ni passions cherchant la vérité seule, et résolus d'avance à y conforme notre attitude et nos actes.

Nous avançons d'ailleurs en pleine lumière. L'enseigne ment social et international des papes répond, du point d vue moral, à toutes les questions essentielles. Qu'il soit notr guide et notre appui en cette mêlée formidable d'où dépen dent la sécurité future — je suis bien obligé, hélas ! de parle au futur — et la prospérité des peuples.

Il ne s'agira aujourd'hui que de paix internationale. L'en seignement des papes peut se résumer en quelques points éminente dignité de la personne humaine, en face de l souveraineté des États, qui est un moyen, non une fin en soi; nécessité absolue du désarmement, général, simultan et contrôlé; arbitrage obligatoire, pouvant s'étendre à toute les catégories de litiges; esprit international, et ici, rappe

ons — entre bien d'autres — un avertissement du pape ie XI (allocution de Noël 1930) :

« Il est difficile, pour ne pas dire impossible, que la paix dure ntre les peuples et les États, si, au lieu du vrai et pur patriotisme, ègne et sévit un égoïste et dur nationalisme. »

L'erreur est une vérité dont on abuse. Le nationalisme est me erreur, la plus répandue, une des plus dangereuses ..érésies des temps modernes.

Constamment, nous aurons à envisager, à juger l'activité e la Société des Nations. Quelle sera notre attitude ? A la ois prudente et bienveillante : ne pas dénigrer l'organisa- ion déjà réalisée et les résultats acquis ; ne pas propager 'illusions sur l'« omnipotence » de Genève. La Société des ations a été conçue comme la base fondamentale, le sup- ort, non seulement des traités de 1919, mais de toute la paix ıture. Qu'elle ne soit pas encore assez large, assez forte, st-ce une raison pour la détruire ? Pour juger l'édifice, ttendons au moins qu'il soit achevé.

Tour d'horizon

Cette préface dite, examinons les événements de la seconde uinzaine d'octobre. C'est vraiment la « rentrée » dans tous es pays, et il va falloir choisir. Nous ne parlerons ni des rises ministérielles (en Belgique, en Autriche, en Roumа- ie, en Tchécoslovaquie) ; ni de l'anniversaire du fascisme, ui ressemble de plus en plus à une fête liturgique en l'hon- eur de deux grands « Italiens » : César et Bonaparte; ni de ı campagne électorale pour la présidence des États-Unis ; i de la clôture, à Genève, d'une languissante Assemblée, a XIIIe.

En revanche, un sujet s'impose à notre examen : l'attitude e l'Allemagne en face de la Conférence du Désarmement, e problème de l'« *égalité des droits* ».

L'« égalité des droits »

Depuis le début de la Conférence, l'Allemagne avait affirmé ı prétention à l'égalité, c'est-à-dire sa volonté d'interpréter e Traité de Versailles comme établissant un statut militaire niforme pour tous.

Elle fit ensuite connaître catégoriquement qu'elle ne participerait pas à la reprise des travaux de la Conférence, si pleine satisfaction ne lui était donnée au préalable sur le principe d'égalité.

Cela posé, le Reichstag fut dissous, et les électeurs convoqués pour le 6 novembre. A noter que la nouvelle session de la Conférence du Désarmement, prévue d'abord pour la fin septembre, commencera le 5 novembre.

Par application du Traité de Versailles, l'Allemagne se trouve tant bien que mal désarmée, en tout cas en état d'infériorité militaire vis-à-vis des puissances qui furent victimes de son agression.

Faut-il ou bien maintenir, au besoin par la force, l'inégalité actuelle; ou tolérer le réarmement du vaincu; ou consentir une diminution de la puissance militaire des vainqueurs, qui serait ramenée à une sorte de proportion, ou de parité, selon les cas, avec celle du Reich? Telle est la question. L'enjeu, c'est la paix du monde.

Le principal gardien, sur le continent européen, de l'ordre établi à Versailles, est la France. Il est donc naturel de trouver la France et l'Allemagne face à face. Parviendra-t-on à s'entendre?

Écoutons d'abord la thèse allemande, telle qu'elle fut exposée à Münich (12 octobre) et à Paderborn (16 octobre) par le chancelier Von Papen.

Discours de Münich :

« On ne doit pas retomber dans la faute de la politique étrangère allemande d'après-guerre qui a confondu une *politique d'entente* avec une *politique d'exécution*. »

Discours de Paderborn :

« Notre but n'est pas de réarmer jusqu'à ce que nous ayons atteint le même niveau que nos voisins, mais d'arriver au désarmement dans toute l'Europe et dans le monde entier, d'obtenir des droits égaux et une sécurité égale. »

A ces déclarations catégoriques, le chancelier Von Papen, trois semaines avant les élections, ajoute un morceau de bravoure : l'idée de l'*Imperium sacrum*, ressuscitée du Saint-Empire romain germanique, « expression de la mission civi-

atrice de l'Allemagne en Europe centrale, vers laquelle, milieu du matérialisme quotidien, nous orientons les gards des jeunes générations ». Que faut-il entendre par Europe centrale »? M. Von Papen l'a précisé à Münich : Puisse l'idée indestructible de l'Empire allemand se répandre à travers tous les pays allemands, *des Alpes jusqu'à mel.* » Voilà la Pologne avertie, et la France. Et nous prenons, presque en même temps (17 octobre), par le *Mon- Morgen*, de Berlin, que « l'industrie lourde allemande end des commandes d'armements ».

Le Gouvernement du Reich, dictatorial, entend se faire nprendre. En demandant l'« égalité des droits », il ne licite pas la bienveillance de l'Europe. Il exige, et il mece.

Sans doute faut-il faire la part d'une « psychologie élecale ». Hitler n'a pas su prendre le pouvoir légalement, ni n emparer par la force. Il a laissé passer l'heure; elle ne viendra pas. M. Von Papen se présente déjà en héritier de n influence, de sa popularité, de son prestige. Comment pas enfler la voix, quand on avance sur la scène politique néo-hitlérien !

Mais gardons-nous de tout expliquer par le désir de triomer aux élections. Le chancelier préside un ministère d'atocrates. Ni lui, ni Von Schleicher, ni les autres, ne croient régime parlementaire. Impériaux ils sont, par traditions famille, par éducation, par intérêt personnel Ils regarnt la Constitution de Weimar avec des yeux bismarckiens. Leur unique préoccupation, ou peu s'en faut (ils prétennt que ce problème est la clé de tous les autres), c'est de ôérer l'Allemagne du Traité de Versailles. Un traité, outretin, n'est pas un contrat. Le respect des signatures n'a 'une valeur relative. N'ayons pas la candeur de juger ces lemands du Saint-Empire à travers des conceptions franises.

Aigrie par la souffrance, excitée par ses maîtres, l'Allemae se dresse, unanime, pour la destruction du Traité de rsailles. En treize ans, elle a déjà liquidé l'occupation énane et les réparations. Sous couleur d'« égalité des oits », elle veut maintenant s'affranchir des clauses prétntives de son réarmement. Déjà, elle parle de reprendre ses lonies, et sans aucun mystère déclare sa volonté de se réta-

blir, par diplomatie ou par violence, en ses anciennes fron tières orientales.

Elle trouve d'ailleurs en Europe des complicités. Non seu lement parmi les vaincus, mais parmi les vainqueurs insa tisfaits. N'insistons pas pour aujourd'hui.

Elle rencontre aussi des Gouvernements décidés à crie « Halte-là ! » et qui, tout disposés à consentir à l'Allemagn sa place, sa large place au soleil, entendent néanmoins l contenir dans les cadres futurs de la société internationale organisée pour le maintien de la paix.

En tête de ces gouvernements est celui de la France. Au cours d'une émouvante séance à la Chambre, le 28 octobre dernier, le président Herriot a montré qu'il voyait claire ment le danger, et a fait connaître sa politique en réponse aux revendications allemandes.

L'égalité des droits, dit-il en substance, c'est un euphé misme pour annoncer le réarmement de l'Allemagne. Il ne s'agit pas là d'interprétation. M. le Ministre de la Reichswehr et d'autres, se sont expliqués sans ambages.

Allons-nous laisser faire ? Impossible. Empêcher par la force ? Les solutions de force isoleraient la France en Europe (M. Herriot ne le dit pas, mais il le pense), et elles ne sont pas, dit-il, sans danger pour un pays de 40 millions d'habi tants affronté à une masse de 65 millions d'hommes.

Alors ? Il faut organiser la sécurité. Le Ministre des Affaires Étrangères indique les grandes lignes du « plan constructif de sécurité » qui sera présenté à Genève le 3 novembre. Ce plan, l'occasion viendra de l'étudier en détail. Il répond à la célèbre formule du Protocole de Genève (1924) : « *Arbitrage, sécurité, désarmement* ».

Comment fut-il accueilli en Allemagne ? A l'heure où nous écrivons, il est difficile de s'en rendre compte. Les premières impressions, cependant, semblent favorables. Et si l'on en croit une interview prise au chancelier Von Papen par la *Nacion* de Buenos-Ayres, le gouvernement du Reich estime rait qu'une entente avec la France est à la fois « possible et désirable ».

C'est bien aussi notre avis. Mais si l'on veut l'entente, il faut en vouloir les conditions. Que l'Allemagne renonce à un « *Imperium* » qui, dans les milieux genevois, n'a rien de « *sacrum* » ! Qu'elle retire de l'horizon politique sa

nace de réarmement, et la France fera son devoir pour la
x. Le maintien, la consolidation de la paix est chose pos-
le; il faut le dire hautement, en un temps où l'atmosphère
empoisonnée par la crainte de la guerre. La paix dépend
nous pour une part. Organisons la sécurité. Reconnais-
is le principe de l'égalité des droits, mais à une condition
e qua non : qu'il ne soit pas une feinte, et s'inscrive
is un contexte d'institutions pacifiques.
Quant au nationalisme allemand, il serait puéril de pré-
idre lui faire sa part. Toute la question, pour nous Fran-
s, est d'agir sur l'opinion d'outre-Rhin par des forces
orales telles (loyauté, équité, et même charité), qu'il ne
isse trouver aucun prétexte pour troubler là-bas les cons-
nces.
Nous ne désespérons pas de l'Allemagne. Nous ne croyons
s en la sécurité appuyée sur la seule force militaire. Nous
tenons aucun traité — pas plus qu'aucune loi — pour
angible. Mais nous avons assez médité l'histoire diplo-
itique pour savoir qu'elle ne se confond pas avec la vie
s saints. Nous voulons, en un mot, le progrès, mais le
ai, le seul durable, celui qui s'enracine dans la justice et
urit dans la charité.

JEAN LAPIERRE.

***

Vie catholique et politique en Belgique

Au seuil de cette chronique il est indispensable d'en
finir l'objet. Le but que nous nous sommes assigné
'est pas de documenter matériellement le lecteur sur
ut ce qui se passe en Belgique chez les catholiques. Un

chiffre, une statistique, une série de faits, sont autan de données qui ne nous renseignent que bien imparfaite ment sur l'essentiel de la vie catholique d'un pays : so état d'esprit, sa mentalité, la solidité de ses convictions et la sincérité dans leur extériorisation.

Il s'agit de la vie catholique dans la collectivité belge et non pas de la vie de certains catholiques ni de leurs œuvres. La vie intellectuelle ou spirituelle des catholiques éminents d'un pays appartient à l'universalité de l'Église ; elle n'a rien de spécifiquement régional. Un Cardinal Mercier, une école philosophique de Louvain peuvent être localisés dans la vie catholique belge, mais débordent le cadre de la vie intellectuelle et spirituelle d pays, pour s'intégrer complètement dans la vie de l'Église catholique universelle.

Ce qui est spécifiquement belge, c'est l'attitude de catholiques vis-à-vis de la législation nationale, en face des problèmes politiques, économiques ou sociaux, devant les questions d'ordre international, posées dans un esprit de conciliation, mais à résoudre en fonction de nécessités d'ordre national. Ce que je m'efforcerai de faire saisir dans cette chronique pourrait se définir : l'action et les réactions des catholiques au sein de la collectivité belge.

Pour qu'il y ait compréhension complète de la part du lecteur, il n'est pas inutile de lui demander de poser un acte d'humilité intellectuelle. Qu'il veuille bien faire « tabula rasa » de tout ce qu'il croit connaître sur la Belgique. Il n'est pas un pays d'Europe au sujet duquel on écrive plus d'erreurs, sur lequel on ait plus de préjugés que la Belgique. Il faut se hâter d'ajouter que le premier coupable c'est le Belge lui-même, à cause de son esprit de dénigrement, à cause aussi de son bon sens et de sa pondération qui l'empêchent de vanter les qualités de sa race. Mais l'étranger est également coupable. Qui oserait avouer ne rien connaître de notre pays, ce carrefour de l'Europe? Tous les publicistes européens ont une opinion sur la Belgique. Est-ce souvent le fruit d'un

étude approfondie? En veillant à exposer et à expliquer les faits avec objectivité, cette chronique devrait amener à une compréhension de la complexité de notre vie nationale, de notre rôle européen, de notre sens catholique.

***

La vie catholique est étroitement liée à la politique belge. Celle-ci en est le reflet, et, comme dans tout pays, une condition. C'est ce qui explique l'anxiété dans laquelle se trouvaient les catholiques avant les élections communales du dimanche 9 octobre. La dernière consultation du corps électoral datait des élections législatives de 1929. Trois ans seulement, mais trois années de crise, de difficultés budgétaires, de malaise social, non seulement chez nous, mais dans tous les pays d'Europe. Un chômage d'une intensité inconnue jusqu'ici; des grèves dans le pays wallon, allant jusqu'aux troubles et à l'intervention de la force armée; un grand retard apporté à satisfaire les revendications linguistiques de la Flandre; une majorité conservatrice catholico-libérale s'usant fatalement au pouvoir dans cette période hérissée de difficultés; des campagnes de presse aussi maladroites que dangereuses entre les différents groupes de cette majorité, et au sein même du parti catholique : voilà autant d'éléments qui faisaient craindre que la masse électorale se laissât aller à la tentation de l'aventure. Aventure du communisme en Wallonie ; aventure du nationalisme séparatiste et du « frontisme » en pays flamand.

Le peuple belge a prouvé une fois de plus que la parole historique de 1848 est toujours vraie : « La révolution peut faire le tour de l'Europe sans passer par la Belgique. » Le communisme a été le grand vaincu de la journée. Dans le bassin houiller du Borinage, en additionnant les voix dans toutes les communes, il a recueilli, il est vrai, près de 25.000 suffrages. Mais il ne faut pas

perdre de vue que le corps électoral pour la commune comprend les femmes, et celles-ci sont loin de constituer un élément pondérateur. Dans le reste du pays le communisme n'a pris pied dans aucune région. C'est dire qu'au moment où il a le plus d'atouts dans son jeu, il n'a pas trouvé d'écho dans la population belge, l'élément étranger du prolétariat de la houille formant le gros de ses troupes.

Dans la presse étrangère on a souligné avec exagération le progrès des socialistes. Tout d'abord dans la partie flamande du pays ce progrès est inexistant; et en Wallonie il ne compense que bien imparfaitement la perte essuyée lors des élections communales de 1926. On peut affirmer que, malgré la crise, la propagande révolutionnaire, l'organisation solide du parti socialiste, le socialisme n'a pas retrouvé les positions qu'il avait en 1921.

*
* *

L'aventure du nationalisme flamand comportait un danger direct, autant pour l'idée que pour le parti catholique.

Il est nécessaire de bien faire la distinction entre le mouvement nationaliste flamand et le mouvement culturel et linguistique dénommé : flamingantisme. Le premier se dit nettement anti-belge, et quand ses leaders déposent un projet de loi tendant à réaliser la séparation administrative entre les deux régions du pays, ce n'est pour eux qu'une étape vers la destruction de la Belgique. Le flamingantisme, par contre, est nettement belge, profondément catholique, tend essentiellement à créer l'atmosphère qui permette au Belge de langue flamande de trouver, dans le cadre de la Belgique, un milieu culturel, une vie intellectuelle respectés et appréciés, tout autant que la vie culturelle et intellectuelle de langue française. Or les deux tendances, le nationalisme et le

manigantisme, recrutent leurs troupes chez les catholiques.

Depuis 1929, le mouvement nationaliste avait fait des progrès considérables, et, à une époque où les sujets de mécontentement foisonnent, chacun d'eux était exploité avec âpreté contre la Belgique. Le gouvernement central désigné par ce mot : « Bruxelles », était synonyme de source de tous les maux. Ceux qui ont suivi le « nationalisme » de près, et qui émettaient l'an dernier un pronostic sur le scrutin communal, prévoyaient une avance considérable du contingent nationaliste dans les conseils communaux. Au lieu de marquer une victoire, le nationalisme est en recul.

Il est certain que le mouvement flamand travaille à la consolidation des résultats acquis. Le corps électoral a détériné les récentes lois linguistiques sur l'enseignement et l'administration. L'apaisement se fait et l'action catholique attire peu à peu une jeunesse qui, jusqu'ici, ne s'était passionnée que pour des questions politiques. La première étape a été franchie cet été au cours des nombreuses journées estudiantines, dont, notamment, celle de Courtrai a été des plus marquantes. Peut-être que l'enthousiasme n'y est pas encore, mais le revirement est certain, et l'avenir s'éclaircit.

Car l'horizon était très sombre. Avec passion et violence, avec cet élan mystique qui caractérise notre race flamande, et qui est d'autant plus dangereux et insurmontable qu'il est protégé contre tout raisonnement par un tempérament méfiant, le nationalisme s'était laissé entraîner et avait perdu tout sens de la discipline et de l'obéissance vis-à-vis de l'autorité religieuse. Il a fallu tout le tact, la pondération et l'énergie de nos évêques pour éviter une rupture irrémédiable avec les catholiques nationalistes. Après le scrutin du 9 octobre, on peut affirmer que la voie est ouverte à l'Action catholique. Les catholiques flamands vont se regrouper, suivre la tactique préconisée et courageusement défendue par le journal bruxellois *De Standaard* : l'union de tous les catho-

liques dans le parti, quitte à défendre au sein de celui-c les idées qui sont chères à tel ou tel groupe.

*
* *

Il faut que les catholiques fassent bloc, car les éléments jeunes du parti libéral se livrent pour le moment à une violente campagne d'anticléricalisme. Ce sont, comme toujours, les écoles libres qui sont visées. De ce côté, le danger est réel, et il faut constater avec une certaine mélancolie que par la pression de ce danger l'union se réalisera plus vite chez les catholiques, qu'elle n'aurait pu le faire avec le seul appui de la bonne volonté.

Une étude approfondie des résultats des élections communales permet d'affirmer que le parti catholique, malgré ses divisions, se trouve en état d'affronter le scrutin avec succès. Mais il faut pour cela que la presse catholique apporte toute son aide au parti tout entier, sans distinction de personnes ou de groupes. Pour donner confiance au corps électoral, il est indispensable que la presse fasse confiance au parti. Les éléments que l'on possède garantissent que les élections législatives consolideront la représentation actuelle du parti. L'attitude de la presse catholique modifiera dans un sens favorable ou défavorable ces dispositions du corps électoral. L'enjeu est précis : la défense de l'enseignement libre. Nos adversaires feront dévier le débat, ne parleront que de crise et de capitalisme, d'impôts et de lois sociales. Ce sont, évidemment, les problèmes de l'heure. Mais la première œuvre d'un bloc anticlérical arrivant au pouvoir serait de battre en brèche l'immense travail accompli par les catholiques pour leur enseignement.

Ch. van Renynghe de Voxvrie.

Leçons du passé

Elles peuvent être utiles, même pour se guider au milieu
's transformations les plus actuelles : crise économique,
:dagogie nouvelle, Société des Nations. Venant surtout d'un
prit qui eut le génie de l'observation précise et de la
flexion philosophique la plus rigoureuse.

Car c'est à Aristote que M. Defourny est allé demander
qu'il pensait de la production et des échanges, de la
onnaie, de la propriété, de l'esclavage, des droits de la
mille et de l'État dans l'éducation, des programmes et des
éthodes scolaires, de l'évolution sociale, de la formation
: l'État, du droit de guerre, et, sinon de la Société des
ations, du moins de la Société des États grecs, idéal déjà
:en hardi, en ce temps-là (1).

M. Defourny a soin, d'ailleurs, de tenir l'enseignement du
ilosophe au contact des faits qui en éclairent le vrai sens;
est-à-dire en regard de l'état réel de la Grèce du IVe siècle
'ant Jésus-Christ, au triple point de vue économique, social
politique, tel qu'Aristote pouvait le connaître, et, à cause
: ses insuffisances, le critiquer et le vouloir réformer. Ces
çons du passé prennent ainsi toute leur valeur. Elles per-
:ettent de discerner l'influence des faits, toujours en trans-
:rmation, sur les théories sociales ; de ne pas confondre
humain éternel et les conditions multiples, changeantes,
: la vie en société.

Il faut féliciter le distingué professeur de Louvain de n'a-
oir pas laissé ces *Études sur la « Politique »* d'Aristote au
:cueil savant, mais trop peu connu, où elles furent d'abord
ubliées (les *Annales de l'Institut supérieur de philosophie*),
. de les rendre aujourd'hui accessibles à un plus large
ublic (après les avoir consciencieusement revues et mises
1 courant des plus récents travaux scientifiques).

R. G.

(1) M. Defourny, *Aristote. Études sur la « Politique »* (*Bibliothèque
s Archives de philosophie*). Paris, Beauchesne, 1932, in-8 de xx-
59 pages.

DOCUMENTS

On chôme en Allemagne

Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho.

« Les brigands ! » Il est frappé, pillé. Le voilà par terre, sur le bord de la route, à moitié mort.

Passe le prêtre. Une absolution, et il poursuit sa route.

Vient le lévite. « Pauvre diable ! » — et il passe.

Arrive le Samaritain : « Il faut faire quelque chose. »

— « Mais cet homme est un Juif, mon brave Samaritain. Et les Juifs, vous le savez bien, sont vos ennemis héréditaires. »

Une haine à mort. On ne se parle pas. Il n'y a pas de comités de rapprochement, pas de cartels judéo-samaritains.

Il verse l'huile et le vin sur les blessures, installe l'homme sur son âne, et en route pour l'auberge !

— « Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'un Juif ! Il ne sera pas plutôt rétabli qu'il vous traitera de canaille ! »

— « Soignez-le bien, dit-il à l'aubergiste, et si ces cinquante francs ne suffisent pas, envoyez-moi la facture. »

— « Un Juif ! Vous pouvez être sûr qu'il la majorera, votre facture, et réclamera une indemnité. »

Quel naïf, ce Samaritain !

Mais non, simplement : c'est un catholique.

Le problème du chômage allemand

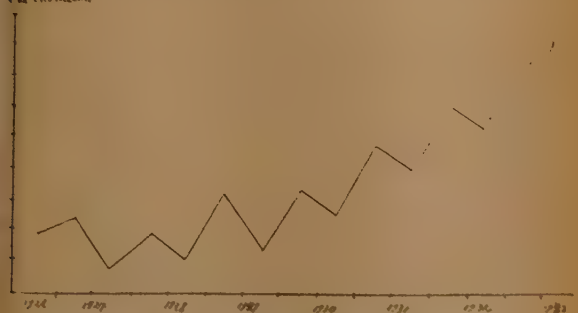
La crise mondiale est avant tout une crise de la morale, disent les uns — une crise économique, disent les autres, — une crise monétaire, prétendent des experts, — une crise politique de confiance, ajoutent certains. Elle est vraisemblablement tout cela ensemble, et les éléments dont elle est conditionnée sont difficiles à doser. L'é

de qui suit (1) voudrait étudier dans un problème con-
t le jeu de ces différents facteurs, et montrer en même
nps comment les tragiques événements d'Allemagne
sont explicables que par les inextricables difficultés
onomiques et sociales qui ébranlent les bases même de
nation.

I

L'état du chômage allemand

Les statistiques sont trop connues pour qu'il soit né-
ssaire d'insister. Plus que les chiffres cependant, la
gularité inexorable de la courbe pose le problème sous
n aspect le plus tragique.

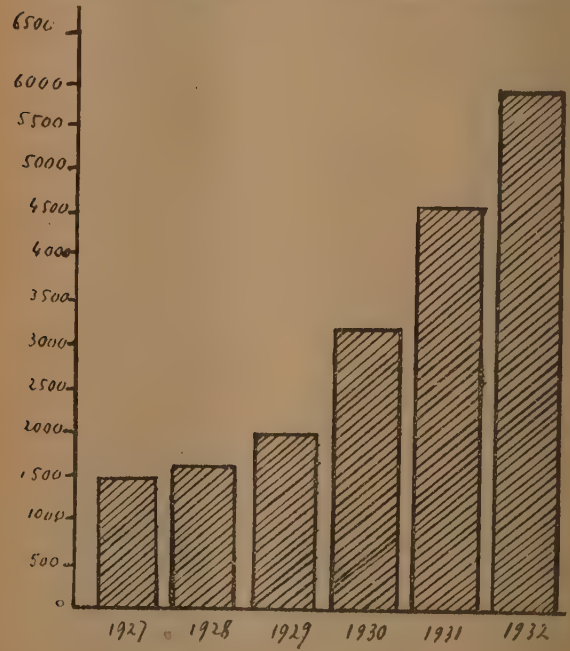


Maxima et minima du nombre de chômeurs soutenus
(Cf. *Reichsarbeitsblatt*, 1932, n° 12.)

Oscillant mathématiquement dans ses variations sai-
onnières, elle monte impitoyablement sans que l'on
ntrevoie des velléités de chute. Le chiffre de 5.476.000

(1) Cette étude se réfère une fois pour toutes au remarquable
xposé de M. Paul Ravoux dans l'*Année Politique française et étran-
ère*, avril 1932 : « Problèmes sociaux et politiques en Allemagne. »

chômeurs au 30 juin 1932, chiffre vraisemblablement minimum de l'année, est plus angoissant encore que le chiffre record de 6.128.000 chômeurs atteint en février dernier. La baisse saisonnière a été, en effet, moins importante que les années précédentes. La moyenne annuelle qu'elle fait prévoir pour 1932 se monte à 5.800.000 chômeurs, contre 4,3 millions l'année précédente. Si la courbe continue sa marche ascendante, c'est donc une moyenne de 7,3 millions qu'il faudrait envisager pour l'année qui vient, ce qui comporterait en février 1933 un chiffre de l'ordre de 7,5 à 8 millions de chômeurs.



MOYENNE MENSUELLE DU CHÔMAGE ALLEMAND

Or les finances allemandes sont épuisées, et la charité ivée voit tarir de plus en plus ses ressources. Comment Allemagne tiendra-t-elle et combien de temps? Voilà deux mots le problème tragique dont nous voudrions udier les détails.

*
* *

Les chiffres de chômeurs donnés par les statistiques ne omprennent que les chômeurs inscrits, c'est-à-dire ceux ui touchent une allocation, ou demandent du travail au ureau de placement. Pour avoir une idée des charges ui pèsent sur l'Allemagne, il faut encore considérer que e chômeur a généralement plusieurs personnes à sa harge : parents, femme, enfants, et que les allocations oivent tenir compte de ces situations de famille. Pour .637.000 personnes soutenues par le Reich au 15 janvier 932, on compte 6.225.000 personnes à la charge des prenières, soit en tout 12.862.000 qu'il faut soutenir direcement ou indirectement. On peut estimer en général que e chiffre des intéressés, familles comprises, est double le celui des inscrits (1). Sept millions de chômeurs correspondent donc à 14 millions de personnes à soutenir.

Sont encore soutenus tous ceux qui vivent aux frais de 'État ou des municipalités pour des raisons autres que e chômage : mutilés, vieillards, malades, orphelins, nécessiteux de toutes sortes : 235.000 pour le seul Berlin, ce qui peut représenter 3 millions pour l'Allemagne.

Il faut ajouter à ces chiffres ceux des chômeurs non inscrits, qui ne sont pas dans les conditions demandées pour avoir droit à un soutien, ou qui cherchent par eux-mêmes à se procurer du travail : le cas est fréquent chez

(1) Cf. l'article de M. A. von Bulöw dans *Der Arbeitgeber*, n° 22, 1931, p. 548.

les étudiants, professeurs, etc..., et chez les ouvriers agricoles. Des évaluations privées estiment ce nombre à environ 2 millions (1).

Sept millions de chômeurs correspondent donc à 9 millions de chômeurs réels, à 21 millions de personnes soutenues directement ou indirectement par les deniers publics, soit environ le tiers de la population totale.

Il ne s'agit ici, bien entendu, que du chômage complet. Le chômage partiel est partout répandu, mais difficile à évaluer statistiquement. On peut dire qu'en général (officiellement depuis le décret-loi du 5 septembre 1932) la semaine de 48 heures n'est pratiquée qu'exceptionnellement. La moyenne journalière de travail pour l'industrie allemande en général était de 6,94 heures en mai 1932. Dans l'une des plus grosses entreprises industrielles allemandes, elle est de 5,49 heures. A l'A.E.G. (Allgemeine Elektrizitäts-Gesellschaft) elle est de 6,16 heures, comportant la semaine de 24 heures pour un bon nombre d'ouvriers. Les statistiques des syndicats libres (Allgemeiner Deutsche Gewerkschaftbund) accusent en juin 1932 37 % de leurs effectifs en chômage complet, et 26,1 % travaillant moins de 33,6 heures par semaine. Parmi ceux-ci, 40 % travaillent moins de 8 heures par semaine, 25 % entre 9 et 16 heures. La généralisation de ces chiffres n'est pas aventureuse, étant donnée l'importance des syndicats libres. Elle donnerait pour l'Allemagne plus de 2 millions de chômeurs partiels travaillant moins de 8 heures par semaine.

Ces chiffres sont généraux et correspondent aux statistiques de tout le Reich. Il est important de considérer que le chômage est inégalement réparti sur le territoire de l'Allemagne. La moitié environ de la population en chômage est concentrée dans les grands centres industriels de Berlin-Brandebourg, Westphalie, Rhénanie et Saxe. Dans ces districts, le tiers de la population ouvrière

(1) Cf. également le *Wochenbericht des Instituts für Konjunkturforschung*, 27 juillet 1932.

ıômait au cours de l'été 1931, alors que le reste de l'Allemagne n'était atteint que dans la proportion de 1/4 ou 5e. Pour 7 millions de chômeurs, on peut compter que moitié de la population ouvrière sera sans travail dans s grands centres industriels.

On se rend compte de ce que signifient ces chiffres. Ils :priment qu'en Allemagne, sur trois familles, une doit re soutenue par les deux autres. Il est rare de trouver ne famille qui ne soit pas touchée par le chômage, et 'ait pas un ou plusieurs membres à sa charge. Le chôıage s'est installé partout et ronge implacablement la ɔpulation allemande, plus touchée encore dans sa force ıorale de résistance que dans sa situation matérielle.

*
* *

La durée du chômage est assez difficile à évaluer, car :s statistiques n'atteignent en général que les chômeurs ecevant des secours pendant une période limitée. M. Paul ıavoux (1) estime à 2,6 millions le nombre des chômeurs ans travail depuis plus de 18 mois au 15 janvier 1932.

Une autre source de renseignements indique que sur .837.354 secours de chômage demandés au Reich en 931, 2.641.000 correspondaient à des demandes nouvelɛs depuis le 1er octobre 1927 : toutes les autres étaient les renouvellements de demandes antérieures, soit que 'intéressé ait travaillé depuis lors de façon intermittente, oit qu'il chôme réellement depuis plus de 3 ans.

Enfin les renseignements recueillis sur place dans des :as concrets permettent de dire que la moitié environ des :hômeurs *soutenus par les municipalités* sont sans tra/ail depuis plus de deux ans. Voici par exemple le détail

(1) *Op. laud.*, p. 51.

des chiffres communiqués par le Bureau de Bienfaisance de Munich :

Chômeurs secourus depuis moins de 6 mois	: 331		
— entre 6 et 12 mois	: 362	1307	
— entre 1 et 2 ans	: 614		
— entre 2 et 3 ans	: 990	1270	
— depuis plus de 3 ans	: 280		

On pense pouvoir affirmer, sans trop de témérité, à partir de ces données, que sur 7 millions de chômeurs, 1 million au moins chôment depuis plus de 2 ans, 1 million 1/2 depuis plus d'un an. La proportion augmente évidemment parallèlement à celle du chômage, car il n'est pas plus facile aujourd'hui qu'il y a un an de trouver une place pour un chômeur sans travail depuis deux ans. Au contraire, son aptitude au travail a notablement diminué, et on lui préférera les forces fraîches des jeunes générations.

*
* *

Il est inquiétant de constater que la jeunesse est particulièrement touchée par la crise. Bien que, pour des raisons d'économie, on en soit arrivé bien souvent à renvoyer de vieux ouvriers ou employés pour les remplacer par des jeunes, le nombre des places disponibles n'est cependant pas si grand que les jeunes générations puissent normalement entrer dans les cadres du travail. Déjà en 1931 on comptait 49,2 % de chômeurs âgés de moins de 25 ans, uniquement parmi ceux qui sont soutenus par le Reich. Fin janvier 1932 on comptait en tout 900.000 jeunes chômeurs (moins de 21 ans), soit 11 % de la population jeune, parmi lesquels figuraient 57 % de garçons et 43 % de filles. Le chancelier Brüning pouvait déclarer avec raison au mois de mai que sur 6 millions de chômeurs, 2 millions avaient moins de 25 ans, 1 million

oins de 21 ans. Dans la pratique, la situation du jeune
ıvrier est particulièrement pénible. Pour ses 4 années
apprentissage dans les écoles spéciales soit publiques
it privées, il parvient encore assez facilement à trouver
ı travail, puisqu'il n'a droit qu'à un salaire infime.
ais aussitôt le temps d'apprentissage terminé, com-
ence la lutte pour la vie. Les firmes possédant une école
rivent encore à conserver leurs apprentis dans les
sines : elles ont intérêt à profiter de la formation don-
ée par elles, et règlent les admissions d'après le nombre
e places disponibles : l'école Siemens à Berlin a admis
) nouveaux élèves à Pâques dernier, contre 120 norma-
ment reçus. On se figure la somme de travail fournie
ır ces enfants pour faire partie du troupeau privilégié.
es demandes d'admission à l'école d'apprentis de
A.E.G. couvrent jusqu'à 10 fois la demande (562 admis
ı 1932, contre 896 en 1928; 509 demandes à la dernière
ntrée pour 60 places). Mais telle autre école privée est
bligée de renvoyer tous ses élèves une fois leurs 4 ans
rminés, et dans les écoles publiques d'apprentissage le
hômage final est la règle et l'embauchage l'exception.
ette situation est d'autant plus dure que le jeune ouvrier,
achant ce qui l'attend, s'applique de tout son cœur à sa
ormation, de sorte que sa valeur technique est notable-
ent supérieure à ce qu'elle était autrefois. Développée
ncore par les cours de perfectionnement et les cours du
oir qui occupent les loisirs des jeunes chômeurs, cette
aleur reste finalement inemployée, et le jeune, déses-
éré, abandonne tout intérêt professionnel pour livrer son
ctivité inemployée aux partis politiques extrêmes.

*
* *

Considéré du point de vue professionnel, le chômage
tteint de façon diverse les différents corps de métier.
Voici, d'après la revue *Wirtschaft und Statistik* (1932,

n° 7). l'incidence du chômage sur les professions d'après les statistiques des syndicats :

Le chômage allemand par professions

Ce tableau met en évidence la situation particulière du chômage dans l'industrie du bâtiment. On pourrait se noter d'ailleurs du fait en considérant la diminution des viations saisonnières dans la courbe précédemment nnée. Ces variations proviennent en effet surtout de agriculture et du bâtiment. Si les oscillations s'amortissent, cela indique que ces deux branches d'activité sont rieusement touchées, au point de ne plus obéir à leur rythme essentiel. En ce qui concerne le bâtiment, la ose n'est pas douteuse. « Quand le bâtiment va, dit-on n général, tout va. » Le proverbe est vrai en ce sens que : bâtiment est un signe caractéristique — et non une ause — de la crise économique. Quand on est pauvre, n ne construit plus. Et ce contre-coup est d'autant plus ensible en Allemagne que l'industrie du bâtiment avait té considérablement développée depuis la guerre du fait e l'inflation et de la politique sociale des habitations uvrières. La disparition des capitaux disponibles a brusquement arrêté cet essor. Déjà, en 1930, il y avait 1,4 million de capitaux à long terme de moins qu'en 1929 investis dans le bâtiment, ce qui faisait monter le nombre de hômeurs de cette profession de 124.766 à 395.027 (15 juin 929 au 15 juin 1930 : ouvriers qualifiés et manœuvres ensemble). La progression s'est faite de plus en plus apide :

15 juin 1928	:	90.065 chômeurs
15 juin 1929	:	124.766 —
15 juin 1930	:	395.027 —
15 juin 1931	:	628.613 —
15 juin 1932	:	791.302 —

L'industrie du bâtiment, qui chôme aujourd'hui dans la proportion de 60 %, a vraisemblablement atteint le « fond » de la crise. Peut-être cette considération fait-elle entrevoir dans les années qui viendront un certain « déferlement » de la courbe du chômage allemand. Elle ne

saurait en tous cas favoriser une descente de cette même courbe.

*
* *

Le chômage agricole est moins accessible à la statistique que le chômage industriel. Les variations saisonnières de ce chômage sont un fait normal, et non une conséquence de la crise. Les ouvriers agricoles sont très peu contrôlés par les bureaux de placement, et peu touchés par le service des allocations de chômage. Et la misère du paysan s'enregistre mal dans les administrations compétentes.

D'après les bureaux de placement, la progression du chômage agricole (moyenne annuelle) est la suivante :

1927 : 37.171
1928 : 45.281
1929 : 71.740
1930 : 105.363
1931 : 154.081

Cette progression correspond bien à celle du nombre de chômeurs agricoles déclaré par les services d'allocations :

Minima	31 août	1930 :	849.800
	31 juillet	1931 :	1.132.400
Maxima	31 décembre	1930 :	1.499.200
	31 décembre	1931 :	1.910.400

Mais la crise de l'agriculture est encore mieux mise en évidence par la diminution de la consommation des engrais de différentes sortes (engrais azotés, acide phos

norique, potasse, chaux, etc.). Voici l'évolution de cette onsommation, en milliers de tonnes :

1913-14 : 4.730
1927-28 : 3.277
1928-29 : 3.250
1929-30 : 3.463
1930-31 : 2.783
1931-32 : 2.280

Cette diminution est un signe non équivoque de la rise agricole dont on connaît les principaux éléments : rise du crédit, charges hypothécaires, crise des prix. 'agriculture allemande n'est pas actuellement rentable. en résulte qu'elle ne peut être d'aucun secours pour ffrir un débouché aux chômeurs de l'industrie. L'effort nté pour le retour à la terre du chômeur des grandes lles échoue devant la misère des campagnes.

* * *

Tel est, dans ses grandes lignes, l'état du chômage lemand : régularité impressionnante des courbes, intenté du fléau dans les régions industrielles et les grandes .lles, stabilisation inquiétante de l' « état de chômeur », ıvages chez les jeunes générations, situation très grave e l'industrie du bâtiment, impossibilité du retour à la :rre. Étudions maintenant de plus près les causes du ıal.

Victor Dillard.

En Allemagne

Le Centre catholique et la France

M. Joos, député au Reichstag, est bien connu dans les mi
lieux français. On peut considérer, d'une façon générale
qu'il exprime assez exactement la pensée du Centre sur l
question des relations franco-allemandes. Voici quelque
extraits d'un article intéressant qu'il a publié dans la revu
Deutsch-Französische Rundschau :

Il est hors de doute que les événements survenus en Alle
magne au cours de ces derniers mois ont eu pour consé
quence de troubler gravement les espoirs d'une collaboration
franco-allemande et de gêner considérablement les initiative
en cette matière, tant sur le terrain politique qu'économi
que. Il est cependant manifeste que personne, ni en Allema
gne, ni en France, ni en Europe, ne tient à voir se dévelop
per ces obstacles. Les choses sont, encore en ce moment, dan
un tel désarroi, qu'il est difficile de démêler un écheveau s
embrouillé et de voir nettement jusqu'où on avait pu, aupa
ravant, s'avancer.

Le nombre des Allemands qui ont encore le courage d
croire à la possibilité d'une collaboration avec la France e
de le dire ouvertement, a certainement beaucoup diminué
On ne se trompe vraisemblablement pas en pensant qu'il e
est de même chez nos amis de France, et cela pour plusieur
raisons.

Je crains, en entrant dans les détails, de répéter ce qui es
connu depuis longtemps. A mon avis, on n'a, hélas! jamai
compris en France quelles transformations psychologiques
nécessairement subies la jeune génération allemande. Chos
étrange, le Français, qui s'analyse si bien, a sans doute, d
ce fait, une plus grande difficulté à comprendre les autres
La génération allemande qui n'a pas fait la guerre et ne peu
donc, d'aucune façon, admettre que son pays soit coupabl
de l'avoir déclanchée, n'admettra jamais pour lui un état
contraire au principe de l'égalité des droits et des devoir
entre les nations et les peuples. La France insiste toujour
sur sa sécurité; l'Allemagne nouvelle, sur son droit d'égalité
La première s'efforce de maintenir l'ordre établi; la second
veut le changer. C'est dans cette contradiction que réside l
tragédie de la situation actuelle. J'ai lu dans un article ré
crologique consacré à Briand par la *Frankfurter Zeitung*

n voulant aider les peuples à vivre une vie nouvelle et à
évelopper, tout en cristallisant l'ordre dans lequel ils de-
nt vivre, il tentait l'impossible : c'est pourquoi il a
ué, c'est pourquoi il est mort si isolé. » Le conflit s'ex-
ne, dans ces phrases, de la façon la plus frappante.
ut le monde sait, aussi bien que moi, quelle fâcheuse
rcussion a eue sur l'évolution des relations franco-alle-
ndes l'attitude de la France lors de l'initiative de M. Hoo-
: en insistant sur des difficultés de forme, elle a eu sur
e situation économique une fatale influence. La France
sans doute, ni compris, ni voulu les conséquences inévi-
es de cette attitude. « Un petit juriste inconscient vit
s chaque Français », écrivait naguère Pierre Berton. C'est
t. Mais ce juriste, exclusivement logique, nous sera tou-
s très désagréable. Je connais assez les Français pour sa-
qu'ils croient nécessaire et possible de sauver de cette
n, non seulement la France, mais encore l'Europe. Je
, de même, que le nombre des gens qui attachent un
itique intérêt à maintenir et à approfondir dans les cœurs
ouvenir du « crime allemand » pendant la guerre est bien
ndre qu'on ne l'imagine chez nous. Un Français raison-
le hausse les épaules et se sent péniblement impressionné
quelque « *animateur des temps nouveaux* ». Mais les
ses sont là, et elles émeuvent un pays dont la situation
cile a pour conséquence d'accumuler chez lui des matiè-
explosibles.

'ombre de Hitler est en France toujours évoquée. Mais,
as ! les milieux influents du public français ne voient de
ze que chez le gouvernement allemand : ils se refusent à
ettre que le manque de psychologie de la politique fran-
e vis-à-vis de l'Allemagne est aussi coupable. Il est évidem-
nt plus facile de parler de ces choses que de convaincre.
'évolution qui s'est faite au cours de ces derniers mois,
z nous et en France, semble nous amener à conclure qu'il
. abandonner toute idée de collaboration. Une telle con-
sion est, à mon avis, complètement erronée. Bien au con-
re ! On ne doit pas cesser de travailler à cette collabora-
n et de chercher à cette œuvre de solides points d'appui.
ais on ne doit se détourner du but, et ce but s'appelle :
ormation d'un ordre politique et économique établi entre
peuples de façon telle que l'Allemagne puisse, dans les
nes droits et les mêmes devoirs que les autres, accomplir
destin. De cet ordre universel, des relations normales de

la France et de l'Allemagne constituent l'indispensable ch
pente.

Ces efforts nous apprennent quelque chose : on ne doit p
se leurrer d'illusions : une collaboration d'ordre politique
économique des deux pays ne saurait être obtenue par
sentiments. Un Français n'est jamais un naïf. Il est p
affable, peut s'enthousiasmer, mais il reste profondém
conscient, il ne perd jamais son esprit. Les caractéristiq
du caractère allemand diffèrent : lorsque nous nous laiss
entraîner, nous sommes prêts à voir et à entendre ce
n'est pas et ce qui n'a pas été dit. Ces imaginations sont s
vies de désillusions. Un Français est un juriste trop form
et nous, nous devons l'être plus que nous ne pensons.
obstacles qui s'opposent à une collaboration franco-alleman
ne sont pas invincibles. Il faut poursuivre vers le but, m
plus doucement, avec plus de réflexion et d'assurance, sa
se laisser conduire par trop de sentiment.

*Nous laissons nos lecteurs juges des plaintes et des sugg
tions du député Joos. Il serait facile, sans doute, de lui d
que, si les Français ne comprennent pas les Allemands,
semble bien que les Allemands commettent vis-à-vis de no
des fautes de psychologie encore plus considérables et pl
graves que les nôtres. Mais on ne peut nier la sincérité
son désir d'une collaboration franco-allemande. La questi
est de savoir sur quel terrain on peut la tenter. Tous ce
dont on a voulu se servir se sont montrés singulièreme
mouvants : les constructions commencées se sont écroul
rapidement. Il en est un auquel on ne pense pas : le cath
licisme.*

*
* *

L'éducation de la jeunesse et les catholiques

*On sait que la question de la formation de la jeunesse e
en Allemagne, à l'ordre du jour. Un décret rendu il y a p
de temps prétend obliger les associations sportives à se so
mettre à une sorte d'inspection de délégués du Reich,
pouvoirs assez étendus. Les associations catholiques prot
tent contre cette prétention du gouvernement, qui pare
bien être un premier pas vers une mainmise de l'État sur
jeunesse et son éducation.*

*Dans un article de la Germania, le Dr Georg Schreib
député au Reichstag, prélat romain, s'élève contre une p*

ntion si tyrannique. En neuf paragraphes, il expose les lées des catholiques sur cette question ainsi que les princi- s qui doivent, selon lui, inspirer l'action gouvernementale une si grave matière :

1° — La dignité et le droit à la vie de notre peuple est our nous chose sacrée, et sa défense en cas de danger un evoir et un honneur. Nous ne nous en tenons pas moins à idée fondamentale d'une entente avec les autres peuples et une sincère volonté de paix. Nous ne voulons pas d'une lucation qui conduit fatalement à la guerre. L'idée de paix st pour nous un bien national.

2° — Dans le travail d'éducation de la jeunesse doit prendre place le minimum de ce qu'exigent les besoins de la olitique extérieure.

3° — Les jeux et les promenades dans la campagne ne doivent pas être organisés pour imposer aux esprits une obligatoire manière de penser.

4° — Les institutions d'éducation de l'État ne doivent pas tre favorisées de quelque façon que ce soit (équipement, dotation, etc...) au détriment des institutions libres. Les tentatives systématiques d'unification doivent soulever la plus ormelle protestation.

5° — Notre formation de la jeunesse, ayant un but idéologique, elle ne peut accueillir l'idée d'une prépondérance des principes militaires, capables de limiter sa vie propre, au point de la priver pratiquement d'une liberté d'action nécessaire. L'élément familial, éducatif, maternel et spirituel le ce mouvement de jeunesse ne saurait être remplacé par un organe d'État ou un appui officiel. C'est l'union des âmes le la même patrie et la stabilité du terrain sur lequel on a onstruit qui permettent à une communauté de croître.

6° — La formation des chefs doit se faire, autant que possible, dans les associations. Le chef d'une association a toujours une action plus efficace qu'un technicien ou un professeur de sport, si honnête et amical que puisse être son sentiment pour la jeunesse. Nombreuses sont les raisons pour lesquelles le sport en campagne doit demeurer dans les associations comme un terrain d'action complètement indépendant.

7° — La collaboration de l'État dans l'éducation physique a son expression naturelle dans l'allocation de subsides, surtout quand il s'agit d'associations de jeunesse organisées.

8° — Tout ce qui pourrait tendre à annihiler l'intervention active des pays du Reich dans l'éducation de la jeunesse doit être écarté.

9° — Le président du « Curatorium » (haut commissaire du Reich à l'éducation physique n'a pas le droit d'imposer une méthode d'éducation de la jeunesse. Les associations doivent avoir le droit non seulement de se fédérer, mais encore la possibilité de faire un tribunal indépendant juge de leurs différends. De cette façon l'éducation de la jeunesse sera vraiment la chose du peuple, librement consentie par lui; les associations, à l'instar de cellules familiales, auront leur pleine liberté de mouvement, et alors cette jeunesse pourra atteindre des buts qui dépassent singulièrement l'idée d'une collaboration pour la défense de la patrie, elle aura une attitude de discipline, un profond amour de son pays, et cette éducation aura aussi la signification d'un acte de foi en l'ensemble du peuple allemand, évitant de n'appeler nationaux que certains groupes déterminés.

On peut s'en apercevoir, les suggestions de Mgr Schreiber ne brillent ni par la netteté, ni par la clarté : on le sent un peu embarrassé. Il est certain que les catholiques vivent à l'heure actuelle, en Allemagne, dans la crainte de mesures gouvernementales anti-catholiques qui suivraient un succès des nationalistes. Ils ne veulent donc pas faire sur ce terrain de l'éducation de la jeunesse une opposition trop systématique.

Le « Président du Curatorium » est un général en retraite : le général Stuelpnagel. Bien que ce haut commissariat dépende du ministère de l'intérieur, c'est en réalité la Reichswehr qui, dans l'ombre, s'efforce de prendre la direction de l'éducation de la jeunesse.

Dans la suite de son article, Mgr Schreiber montre bien qu'il faut, à son avis, éviter trois dangers : 1° que l'État exige que la jeunesse soit élevée dans le seul but de le servir, ce qui dans la pratique se traduirait par la soumission de la jeunesse à un gouvernement; — 2° que, en conséquence, les associations à but idéologique (associations religieuses) ne soient détruites; — 3° que, en cas de victoire électorale, le parti national-socialiste n'accapare toute la jeunesse.

A.-H. D.

LES LETTRES ET LES ARTS

I. BORDERIE. *Gaspard des Montagnes ou le Monde d'Henri Pourrat.*

Un maître du roman régionaliste.

NDRÉ GEORGE. *Histoire et Souvenirs.*

Enfances diplomatiques. — Plaisir de France. — Le Bureau du Roi (1848-1873).

. MADAULE. *Le dernier roman de M. Julien Green.* Épaves...

— — *Une nouvelle série d'*Approximations *de Charles du Bos.*

G. DUHAMELET. *Bienheureux ceux qui pleurent.*

Et malheur au monde qui les oublie.

CLAUDE JUST. *Le mystère de l'Invention de la Croix, à Tancrémont.*

B. M. *Disques.*

Gaspard des Montagnes[1]

ou le Monde d'Henri Pourrat

La vieille Marie contait et contait,
Assise dos rond près de sa fenêtre.
Il pleuvait sur Zol et l'oiseau du hêtre
En çà du verger plein d'ombre chantait...
Les crimes des bois et ceux des domaines,
Les loups, les lutins et tous les secrets,
Ceux des pierres-fées et ceux des fontaines,
Les gueux complotant dans les cabarets...
La cloche tintait sur Ambert des chênes,
La vielle sonnait au joyeux Chambon...
Garçons haut guêtrés, vieux à cheveux longs,
Devisaient sous l'orme ou jouaient aux quilles.
Ces bourrées, les soirs, pour les jolies filles,
Ces noces, trois jours à boire et manger!
Les fêtes, les morts, les vies, tant à dire,
Ceux-là qui s'aimaient, ceux-là qui partirent,
Et tant à songer! et tant à songer!

(*Prologue.*)

Et tant à dire! D'autant plus qu'on n'a presque rien dit sur ce beau roman, attachant et de belle langue dans la parfaite unité de ses quatre volumes, d'une émouvante, profonde, joyeuse richesse. Le roman régional est assez à la mode, c'est entendu. Il en est de fort bons, davantage de mauvais, plus encore de faux à faire grincer des dents le plus pacifique! *Gaspard des Montagnes* est parmi les

(1) Henri Pourrat, *Les vaillances, farces et gentillesses de Gaspard des Montagnes. — Le château des Sept-Portes ou Les Enfances de Gaspard. — A la belle Bergère ou quand Gaspard de guerre revint. — Le Pavillon des Amourettes ou Gaspard et les Bourgeois d'Ambert. — La Tour du Levant ou quand Gaspard mit fin à l'histoire.* — Paris, Albin Michel.

lleurs, mais cette supériorité est loin d'être son prin-
al mérite à nos yeux. Un beau roman, une bonne
de paysanne, oui, mais surtout des hommes, des pay-
s chrétiens de chez nous. Et c'est neuf, pleinement
ssi, de si belle création qu'il faut bien, comme on parle
monde de Balzac ou du monde de Proust, parler du
nde de Pourrat.

*
* *

On a parlé de cinq ou six aux yeux vifs, aux lèvres mouillées,
D'une au grand cœur; de vingt garçons, d'un surtout et ce
[qu'il valait
Son sang l'a chanté celui-là! Ils sont à six brasses sous l'herbe,
Mais tant que vous, vous êtes bons pour bûcher, rire et faire tête,
Ha! n'est-ce pas qu'ils ne sont pas si morts?

(*Congé.*)

La Maison des Sept-Portes, le château paysan des
cures, la maison bourgeoise des Chargnat sur le Pon-
, la masure de la Perrine dans les bois, le Moulin de
rtin animé d'un bruit d'eau et de battements, tous
logis, à l'image de ceux qui les ont bâtis : solides, vas-
et divers; non pas de ces maisons où l'on passe, mais
n vieux mot, si vrai pour eux, des demeures. Ils sont
nmodes, avec des airs de grandeur; faits de matériaux
des, assemblés avec plus de puissance que d'art. Ce
reste des vieilles sculptures est travail d'artisan, sou-
ir de grandes mœurs, sans idée de frivolité ou de luxe.
rude pierre est comme moulée sur la rude vie qu'elle
tège. Vie de travail avant tout : le logis de maître
xte la métairie, et son aspect n'est pas très différent.
long usage a remodelé les choses : poli du frottement,
rches et seuils creusés, meubles luisants, patine de la
née. La maison est dans les bois et les bois l'envahis-
t : fougères dans les joints des pierres, arbres balayant

les toits. La maison est sur la place de la petite ville
odeurs de bonne cuisine, de lainages rudes, de linge séch
sur l'herbe, de bottes de cuir, de vieilles paperasse
Demeures.

Là ne sauraient vivre des paysans de comédie. Que
mot ne fasse pas illusion : il ne s'applique pas aux seu
paysans de Mlle de Scudéry ou de Marivaux. Chaqu
époque a sa comédie : Ariel ou Caliban. Les bons espri
de notre temps laissent Ariel aux rêveurs et s'enfoncer
dans la campagne en compagnie de Caliban. Malheureu
sement Caliban n'est pas plus un homme qu'Ariel. C
sont des hommes qui vivent dans les logis de Pourra
Tandis que se poursuit une étude de la nature humain
toute classique par la profondeur et la richesse des él
ments comme par la finesse du trait, apparaissent peu
peu des individualités fortes, vivantes ; des paysans d'Au
vergne et pas d'ailleurs, des paysans chrétiens de c
quelques cantons de montagne. Tous du même terroi
et chacun est unique parce qu'il est lui.

De la foule, très variée, des corps de misère, des espri
tors, des cœurs de fiel, quelques-uns se détachent et pa
sent plus près de nous : nous vivons avec eux un instan
quelques journées, toutes les années que dure « l'histoire
Si brève que soit la rencontre, c'est un humain que nou
avons croisé.

De l'action du moral sur le physique, qu'on ne peu
négliger, mais dont il est si facile de faire un poncif, lia
son ou, au contraire, opposition, Pourrat tire le maximu
d'effet sans systématisation, peignant d'un trait just
net, rapide, ce qui passe de fugitif, sous le coup de
pensée, de l'émotion, de la poussée de l'instinct, sur u
visage, dans un geste, une attitude. Pas de présentatio
factice, d'accusation précise ; pas de ces traits dominan
qui versent si facilement dans l'abstrait. Une atmosphè

plutôt. Une gêne, une méfiance, parce qu'on a surpris une rougeur, un pincement des lèvres, un certain éclair du regard. Méfiance d'ailleurs hésitante, impressions qui se contredisent. Ce ne sont pas gens tout droits, mais on ne pourrait rien dire au delà ; impossible de prévoir ; on comprend après. Ce sont des hommes, uniques dans le mal même et sans cependant outrance, seulement parce que chacun a sa personnalité.

Autour de ces hommes, la frange ondoyante des lâches, sans force de corps ni d'esprit : un sang pauvre, des idées fuyantes. Battus de tous les vents, cédant à toutes les brises. Dangereux. Pitoyables. Et ce qui nous les rend présents ce n'est pas tant tel ou tel portrait, d'ailleurs bien venu, que ce sentiment de vraie pitié mêlée d'un peu de colère.

Personnalités encore, car il appartient à l'homme d'en conserver jusque dans sa déchéance, jusque — et c'est peut-être plus difficile — dans les rôles les plus effacés, les plus humbles. Avec Pourrat vous allez d'Ambert aux Escures, du Pontel à la Belle-Bergère, et le Nanne rentrant ses vaches ou chauffant ses rhumatismes au coin du feu, Fanchon qui promène le petit Henri, la vieille Louise chargée de linge ou disant son chapelet sous sa mante dans le soir tombant, auront levé vers vous leur regard à eux. Ce sont des vies que vous croisez : joies et peines, soucis, projets. On n'en dit rien : parle-t-on de ces choses ? Mais elles vivent, et vous le sentez.

Entre amis les cœurs s'ouvrent sans réserve. Ceux qu'une longue vie a fait riches de sagesse pénétrante et bonne, imprégnant les lentes pensées qui vont au but comme une eau souterraine suivant sa pente. Ceux que n'enrichit encore que leur propre ardeur, et ce n'est pas mince fortune : les beaux garçons, bien faits, agiles et de regards vifs ; corps solides, allègres au travail dans une

simplicité de vie confortable : bonnes étoffes, larges façons, belles bottes, harnais luisants et sonnants, vives montures. Maîtres d'eux-mêmes, libres d'allure dans la paisible assurance de leurs jeunes forces. Gros mangeurs qui, lancés dans la montagne, vivront tout un jour d'un croûton. Danseurs, chanteurs, batailleurs en diable, par jeu, parce qu'on a trop de forces à dépenser ; puis, faits à la solitude, justement parce qu'on a bien assez de vie. Les jeunes filles, hier petites filles, demain maîtresses de domaine : fraîcheur et candeur, avec un feu de décision et de promptitude. En tous, la même vie, surabondante et souple. Un beau clavier : mais les premières notes sont données, la direction est prise. La même eau sourd en cent endroits de la montagne, et pas une source qui ressemble tout à fait à une autre.

Sur la Maison aux Sept Portes, sur le château des Escures, sur des lieues de bois dans la montagne, sur des papeteries à Ambert, règne Jean-Pierre Grange. Maître de domaine et père de famille : double et puissante autorité. « Auvergnat renforcé », mais qui a pas mal couru le monde, il a toutes les façons de chez lui avec quelques originalités dont son importance lui permet la coquetterie. De sang riche et d'esprit lent d'où viendront ses entêtements, ses terribles violences et ses trop confiantes faiblesses. Habitué à en imposer, docile à qui lui en impose. La personnalité, chez lui, n'est pas jaillissement de vie libre, mais comme la somme de ses états de fortune, d'esprit et de santé ; tout juste le degré d'existence réelle qu'il est prudent d'espérer de si puissants personnages !

Toute la vie profonde du ménage est en Maîtresse Grange, tôt disparue, mais dont la dignité toute bonne, la pensée pénétrante animant la lenteur silencieuse, la simple et puissante volonté de bien faire, font le type

me de la maîtresse de domaine. On la voit peu — elle urt à mi-chemin du premier volume — mais l'auteur te une telle force à cette calme figure qu'elle n'est us jamais tout à fait absente.

Sur les gens et sur les choses, plus subtilement, règne me-Marie la douce, Anne-Marie la sérieuse, qui aime eu, qui veut voir clair et vivre droit. Pas secrète, mais encieuse parce que simple ; dans le rayonnement invin- le de ce qui est vrai ; avec toute la vivacité de sensa- n d'une nature délicate. La moindre émotion provo- e dans le lac paisible d'une riche vie intérieure des mous profonds. Mais la volonté est doucement maîtresse tout mouvement du cœur et de la pensée.

Tout en elle est clarté, jeunesse et bonne volonté. ualités simples qui font une jolie et gentille fille de ez nous. Mais qu'on les laisse croître devant Dieu ces alités aimables, qu'on les laisse s'étendre à toute l'âme, emparer de toute la vie, et d'elles naîtront ces puissan- s : lucidité que rien n'abuse, ardeur de cœur et longue spérance, désir de bien faire, et la bonne grâce et le res- rt qu'il faut pour recommencer. Il est clair, quand l'a- our-propre ne masque pas la réalité, qu'à chaque homme ieu a donné sa tâche à faire, et toute l'attitude d'Anne- Iarie rayonne cette conviction au point que chacun utour d'elle y puise force et courage. Il y a en elle tant 'ardeur, de pouvoir de vie, de tendresse et de grandeur umaines, qu'elle donne le goût de vivre. Le goût de ivre droitement, en amitié avec les hommes, sous le egard de Dieu.

Mais la plus puissante, la plus difficile, la plus réussie es créatures d'Henri Pourrat, c'est Gaspard des Monta- nes. Vraiment sa créature ! Un être humain, les deux ieds solidement posés en terre, qui envisage le monde

et, sentant que l'ardeur de sa vie, la vivacité de son inte
ligence et ce goût du bien par quoi se manifeste so
âme lui font dans ce monde une place de maître, l
donnent à faire ce quelque chose pour quoi justement
se sent fait, va de l'avant à travers tout. Toutes force
surabondent en lui et l'emportent, sans retombées, dan
une échappée de puissance où grimace parfois le Mal
orgueil, révolte, haine, vengeance, jusqu'à ce que tou
s'apaise à un appel de droiture, sous la domination sou
veraine d'une impulsion intérieure qu'il reconnaît divin
à ses meilleurs moments, et d'une volonté sûre.

Le symbole a de la force et de la couleur. Il en pour
rait avoir assez pour éviter d'être banal, et le mettre su
pied n'eût pas été sans mérite. Comme il nous plaî
que l'auteur ne se soit pas contenté de ce mérite-l
et que Gaspard soit ce demi-paysan, demi-bourgeois
homme de ce pays, de ces mœurs, de ce lignage; le per
sonnage le plus achevé, le plus vivant peut-être, non pa
un pittoresque dont ses actions débordent par ailleurs
mais par la mise en œuvre d'une profonde connaissance
des cœurs humains, et par ce don, indéfinissable mai
souverain, qu'est, chez un romancier, le pouvoir de créa
tion.

* * *

Il est large notre pays, aussi large que les deux bras,
Mais plus large encore qu'on ne dit, car elle est partout l
[montagne
Partout où l'herbe du matin palpite et brille au vent sauvage
Partout où court le conte fol, où passe une odeur de campagne
Où l'homme d'aplomb sur ses pieds travaille d'un cœur mon
[tagnard
Et, parce que la feuille est verte et qu'il est devant tant d'es
Rit à la vie sous le soleil de Dieu. [pace
(*Congé.*)

Deux critiques littéraires connus — on me permettra
n'est-ce pas? de ne pas les nommer — ont porté sur *Gas*

d des Montagnes un jugement très sûr et qui me paraît
n définitif. « Livre tout à fait réussi et charmant », dit
n. « C'est délicieux », affirme l'autre. Et quand un
isième — non moins connu — assure que « l'allure,
ıtrain, l'accent de ce beau livre... voilà ce qu'il est vain
tenter d'exprimer », il semble naturel qu'un léger
:ouragement s'empare, malgré lui, du critique — moins
ınu — qui rêvait justement d'exprimer cet inexprima-
:. Exprimer l'inexprimable ! C'est trop tentant pour
'on y résiste, en dépit des plus salutaires avis ! Nous
ınmes incapables d'y résister ! Essayer de dire pourquoi
livre est beau, pourquoi tel lecteur, pris au hasard —
uteur de cet article, par exemple — l'a trouvé beau,
)assé en sa compagnie tant d'heures heureuses, est-ce
difficile, après tout ?

Une promenade dans la montagne auvergnate est chose
tous temps bienvenue. De bons compagnons y convient
; lecteurs de notre temps : Jean l'Olagne, Jean Ajalbert,
; frères Tharaud pour cette Auvergne plus subtile et
ıs mélancolique qu'est le Limousin, et tant d'autres. A
rtaines heures, Henri Pourrat n'a été que ce compa-
ıon avec lequel il fait si bon cheminer à travers *Les*
rdins Sauvages, ou *Dans l'herbe des Trois Vallées*. Mais
, il y a plus et mieux, il y a surtout autre chose. Nous
: sommes plus étrangers à la montagne, nous y vivons,
)us courons les bois avec de hardis garçons, nous pas-
ns des heures aux Escures avec Anne-Marie, devant
ı horizon de forêts et de lointaines chaînes ; au long
:s pentes, nous reposant dans les feinières, buvant du
it dans les burons, à travers les pâturages nous mon-
)ns à l'Ermitage dans la pierre et le soleil. Mais c'est
)ur vaquer à la surveillance du domaine, aux soins du
énage, pour prévenir un malheur, retrouver le petit
enri. La montagne, c'est la vie de tous les jours, si pro-

che que nous éprouvons sa vertu sans songer à détaill
ses beautés. C'est bien elle, la montagne auvergnate, ceu
qui l'aiment ne s'y tromperont pas. Mais elle n'est plu
décrite pour elle-même, elle n'est ici qu'un cadre d'a
pur, de lignes frustes, de vaillance, de réalité simple
grande, pour une vie à son image.

La langue savoureuse dans laquelle tout le roman e
écrit — et l'unité des quatre volumes prend ici son cara
tère de pleine réussite — se prêterait mal d'ailleurs à d
descriptions, à des commentaires, à quoi que ce soit d
statique. C'est une langue parlée, ou plus exactement -
car elle n'a rien du monologue où quelques auteu
aiment à réussir un lassant tour de force — une langu
pensée où le discours direct s'enchaîne tout naturell
ment. Henri Pourrat connaît évidemment trop sa pr
vince pour faire parler à ses personnages un franç
patoisant que n'a jamais parlé personne. Aujourd'hu
comme jadis, les petits paysans, les « journaliers », l
« lavandières » parlent patois, et c'est en patois que
maître donne ses ordres ou manifeste sa bonhomie. Ma
au logis on parle français. Le bon ton d'aujourd'hu
est un argot déjà un peu rance dont certains roman d'E
nest Perrochon donnent assez bien l'idée. Autrefois o
parlait ce français à la fois archaïque, correct et bour
de provincialismes, qui sent l'eau-de-noix et la pomm
reinette, et que toute jeune fille de famille un peu aisé
allait apprendre, pendant un an ou deux, au pensionn
de « demoiselles » de la plus proche petite ville. — Heu
reux temps, où l'on apprenait à parler ! — Le Maître d
domaine, le bourgeois, portaient des bottes et parlaien
bien. Sur ce chapitre difficile du langage, Henri Pourra
évite tous les écueils : sa langue, comme son goût pou
la montagne auvergnate, est harmonieusement subo
donnée à la vie de ses personnages, au monde dans lequ

ous vivons avec eux : français, mais français local comme ouvait encore le parler un « Monsieur », un riche payan, à Ambert, il y a cinquante ans.

Le même souci d'harmonie se retrouve dans la composition, dans la marche de « l'histoire », dans l'art savant l'où naît cette étonnante et si vivante atmosphère. L'ensemble est d'une vérité criante due à l'observation et à a peinture de mille détails, à un très grand nombre de ouches d'une réalité frappante, bien plus qu'à quelques norceaux de bravoure, d'ailleurs des plus réussis. Pour 'histoire elle-même, elle chemine avec toute la lenteur, a monotonie et l'inattendu de la vie quotidienne, dans ces cantons reculés, en ces temps troublés du début du XIXe siècle.

Au domaine de Chénerailles, où Anne-Marie Grange, petite fille déjà sérieuse et avisée, doit rester seule quelques jours avec les domestiques, un homme s'introduit un soir, et tandis que la petite feint de dormir, elle le voit se livrer à de curieuses recherches dans la maison. Comme il sort dans la cour pour appeler son monde, elle se faufile derrière lui et barricade la lourde porte. Le bandit réclame son couteau oublié sur la table. Anne-Marie l'engage à passer la main sous la porte pour le ravoir et, prise de colère à la vue de cette main malfaisante, elle lui porte un furieux coup de couteau. Le misérable jure de se venger et de lui faire « crier pitié quelque jour ». Toute la suite est en germe dans *La nuit terrible d'Anne-Marie Grange*. L' « homme noir » cherchait une contre-lettre cachée dans la maison des Sept-Portes par l'oncle Jérôme Grange, parti faire fortune aux Antilles. La contre-lettre mettait les Grange en possession de l'héritage qui, à son défaut, revenait à de faux-prêteurs ; elle passera en plusieurs mains, au grand dam des pauvres Grange, pour finir en celles de Gaspard des Montagnes, cousin

d'Anne-Marie et tout dévoué à sa cause. Monsieur Robert, « l'homme noir », aura sa vengeance. C'est un « Monsieur » fort propre à en imposer à Jean-Pierre Grange qui, obligé de partir aux Antilles pour mettre ordre à la succession de son frère, contraint Anne-Marie, en l'absence de Gaspard qui court le monde avec les armées de Napoléon, à épouser Robert. Grange parti, Robert tente de tuer sa femme, vole sa dot et disparaît après avoir fait enlever son fils, le petit Henri. Emprisonné en Espagne pour d'autres méfaits, il n'en reviendra que plusieurs années plus tard. En son absence, ses complices : son frère Gilbert, les Chargnat et leur bande de gueux — semblables aux bandits qui si longtemps alors tinrent les bois et terrorisèrent la campagne sous la direction d'authentiques « Messieurs » — donnent du fil à retordre aux amis des Grange, à Gaspard lui-même, revenu de la guerre et lancé à corps perdu dans l'aventure, pour l'amour de sa cousine. Difficile entreprise : il faut mettre la main sur la contre-lettre, retrouver le petit Henri, soustraire Anne-Marie et les siens au sombre vouloir de Robert et de ses amis. Anne-Marie, malgré son amour fidèle pour Gaspard, prétend aller jusqu'aux limites de la patience et de la bonté envers celui qui est son mari devant Dieu ; la tâche de Gaspard n'en est pas rendue plus facile. Dans un dernier assaut donné par les bandits au château des Escures, Jean-Pierre Grange blesse mortellement son gendre. Comme il se dispose à en finir avec lui, Anne-Marie, qui malgré l'ordre de Gaspard a quitté la Tour du Levant, apparaît avec le petit Henri qu'elle pousse vers le moribond pour le protéger contre la colère du vieux Grange. Robert décharge son pistolet sur sa femme et sur son fils. L'enfant meurt. A l'aube, le vieux médecin permet de croire qu'Anne-Marie est sauvée.

L'histoire se déroule au cours de longues années, avec

e lentes paroles longuement préparées pour le bien ou our le mal, de vives actions, de longs jours de calme, e longues peines amères, d'infinies patiences, une ndomptable gaieté et tant de fier courage! Enchâssée ans heurts dans la vie courante de quelques villages ontagnards, de quelques petites villes, elle est comme e fil irrégulier et coloré qui court à travers une gros- ière étoffe brune patiemment tissée. Le fil de la réalité e mêle au fil de la légende, et ce mélange est la vie nême des campagnes reculées où les nuits d'hiver la « chasse royale » mène son train autour des maisons soli- aires ; où les croix plantées au carrefour des bois ou tra- ées sur la roche commémorent tel assassinat, tel guet- apens, œuvre de démons ou d'âmes données au diable, vres de méchanceté ou de misère ; où les morts envahis- ent de leur rumeur confuse la chambre du mourant, perçus de lui seul ou de telle âme très pure. Et ce sont : es « Histoires arrivées dans ces bois sauvages », « Le malheur des pauvres Grange dans la nuit des Trépassés », « La Bête-Noire et ses déplaisances », « Les endroits défortunés ».

Mais ce qui donne à l'œuvre entière sa plus grande beauté c'est, dans ce cadre, dans cette atmosphère, à tra- vers cette attachante « histoire », l'entrain, la profondeur, la souplesse de vie, forte, riche, bien rythmée, d'une belle humanité. Sans fard, avec toutes les faiblesses de ce qui est humain. « Quel pays que cette terre! » et quelle pau- vre chose que l'homme dans son impuissance et dans son isolement aux heures où les plus forts se sentent miséra- bles! Heures d'épreuve où l'homme tremble au vent des passions ; heures des engourdissements, des mortelles dou- ceurs où il ne se reconnaît plus lui-même et doute de ses forces qu'il sent trompeuses ; heures de cruelle lucidité où les petits calculs, les petites lâchetés, les indifférences, les

convoitises de l'entourage se laissent nettement apercevoir, grandissent à l'œil, s'aiguisent, avec quelque chose de sournoisement désespérant ; les heures où il est clair que tout est duperie. Vérité, tentation, subtilement liées. Juste vue des choses, sur une pente qui conduit au désespoir. Et toujours la difficile mesure, l'humaine vertu côtoyant le mal chez les plus purs : le cœur secret qui, aux mauvaises heures, se fait oblique ; l'intention qui a gauchi sans qu'on s'en aperçoive, la volonté ferme qui endurcit le cœur, la clairvoyance qui devient désenchantement. Et l'effort vers Dieu et l'abandon qu'il faut pour tout remettre, chaque jour que Dieu donne, dans le droit chemin.

Sans s'attarder : la vie est telle et nous sommes des hommes bien vivants ; faisons joyeusement notre métier d'homme. « C'est belle chose, cela, dans un homme, quand sous le courage riant est le vouloir solide. » Il y a d'abord cette responsabilité qui incombe à chaque homme à cette place même où Dieu l'a mis, avec devant lui cet ouvrage, ce domaine, cette famille. Non sans peines, mais dans la paix, sans petites peurs, tout au moment présent ; « il peut arriver n'importe quoi à un homme : la seule honte, c'est de perdre cœur. » Le malheur, on le supporte, on le surmonte avec l'aide de Dieu, mais on n'a pour lui aucune secrète complaisance, aucune mauvaise délectation. « Les hommes, ce sont ceux qui ne remâchent pas les joies et les tristesses, mais qui, tant que le jour est long, font ce qu'ils peuvent faire. » Des hommes, avec toutes leurs faiblesses et toute leur grandeur ; tranquillement établis en ce point d'où l'homme voit son impuissance et sa misère assez à plein pour garder un regard clair et un cœur humble, mais sans perdre de vue qu'il est un être humain et que l'esprit qui anime ce corps de chair en fait l'œuvre la plus belle de l'Univers. Cette conviction très forte de la dignité humaine inspire une gravité paysanne beaucoup

s en nuances qu'il ne semble au premier abord, et ses
cis délicats de bienséances, de convenances plus stric-
plus étroites, plus importantes cent fois à la campa-
, où la respectabilité d'une famille entière, et pour des
érations, tient à ces choses, bien petites semble-t-il,
s qu'on suppose justement être le reflet d'une pensée
ment tournée vers autrui, d'un souci habituel du pro-
in, d'un cœur fraternel. Il n'est pas un appel, même
voilé, à l'aide fraternelle, qui laisse indifférents ces
mes qui savent comme il est difficile de vivre parfois
e puissant réconfort de l'amitié. L'amitié, comme ils la
naissent bien : la pleine confiance de deux cœurs, l'as-
ance du regard qui comprend sans paroles, l'épaule
ne dans le dur chemin ; chacun à sa tâche avec
devoir devant lui, et ce fond de joie vive et tran-
le où se reposer. L'amitié, la plus belle part, la plus
dans l'amour même : « Je ne demande pas des mon-
es. Mais une bien douce et bien vaillante, de qui il
it bon d'avoir un fils. »

ces hommes assurés en terre, c'est la vie de la terre
l faut, la bataille d'ici, avec tout ce qu'elle apporte de
et de mauvais, sans choisir : « la vie bien crue, bien
e qu'assaisonnent le travail et l'amitié d'hommes. » La
de vie de tous les jours, la trame serrée des fatigues,
découragements, des monotonies, des petites décep-
s ; les mille et une rudesses d'un jour qui passe. Puis
éclaircies, la vie prise hardiment, la bonne joie récon-
ante, les jours de fête, à corps perdus, les mille farces,
oyeusetés. « Allez, rire, c'est encore ce qui coûte le
ns et ce qui contente le plus ! » ... la vie forte, riche,
rythmée d'une belle humanité.

* * *

Elle retrouvait son courage. Il y ava
le bien et le mal, le péché et le salut,
Dieu qui fait la justice autrement que
le voient les hommes. La vie n'était
bonne ni mauvaise, mais simplement
moyen de choisir sa vraie destinée.
mot final de tout, c'est l'âme. Et to
cela clair comme le jour.

(*A la Belle-Bergère.*)

Tout naturellement, ces paysans, ces hommes fruste
ces femmes vaillantes et bonnes, vivent en société avé
Dieu. Sans conseils et réellement sans effort, ils sont d
plain-pied avec une vie où chaque acte, chaque pensée e
tranquillement tournée vers Dieu : offrande du trava
demande confiante de la force qu'il faut, merci à Die
pour la joie ; pensée des morts et le *De profundis* qu'o
récite pour leurs pauvres âmes sans interrompre so
ouvrage ; pensée calme de sa propre mort ; la croix sur
pain qu'on entame, le cierge bénit, le chapelet qu'on réci
les soirs d'hiver pour les pauvres voyageurs. Ils sont to
simplement, de nature, installés dans cette vérité, qu
nous faut si souvent redécouvrir, que Dieu est à ses cré
tures la plus présente des présences.

Les âmes plus hautes, épurées par plus de souffranc
éclairées par plus de méditation, plus d'abandon conscie
à la volonté divine, ne sont pas d'étonnantes exceptio
Elles se détachent de la masse chrétienne, dont elles ne
séparent à aucun moment. Le point de vie mystique
elles atteignent, les âmes les plus frustes y arrivent à ce
tains moments : la seule différence est que les meilleurs
demeurent plus continûment.

Dans cette atmosphère de naturelle gravité la
divine garde toute son ampleur. Sans phrases toujou

s même aucun commentaire. Elle est la loi et elle nt de Dieu. Les faiblesses humaines font qu'on manque ıvent à lui obéir. C'est péché. Aucune subtilité ne le pour ces âmes rudes et droites la distinction du n et du mal, et la peine qu'il y a pour un homme à re le bien, et qu'il est juste qu'on soit puni du mal.

L'homme est sur terre pour faire son salut. Tout mme : le bon chrétien peut faillir avant sa mort ; le sérable, tant qu'il est vivant, peut se repentir. De là ent leur sollicitude pour les mourants, les prières vives continues dont on les entoure, leur respect du viatique le soin que tous prennent à l'assurer au dernier des uvres diables, et leur obscur remords si un bandit quelnque est expédié dans la lutte sans les derniers sacre-ents.

Sur la trame des événements journaliers quelques faits détachent et donnent toute sa place, la première, au ntiment chrétien, épars dans tout le reste de la vie. uand meurt Maîtresse Grange, il apparaît clairement à uel degré de vie chrétienne peut monter une âme silenieuse, chaque jour abandonnée à Dieu. Ses dernières aroles sont la simplicité même : il faut qu'Anne-Marie ache qu'elle remplace maintenant sa mère près de Jean-Pierre Grange, de la petite Pauline, des domestiques, artout où s'étendait la bienfaisante puissance de la Maîresse qui s'en va ; puis, tous doivent penser que, Dieu faiant toutes choses, il faut aimer tout ce qu'il fait.

Certains matins d'angoisse, Anne-Marie, serrée dans sa nante, prolonge son action de grâces dans un coin de la ieille église. Et tout s'ordonne sous l'œil de Dieu : le déshonneur de Robert et la honte d'être sa femme ; le petit Henri perdu de corps, peut-être d'âme ; l'amer chagrin de Gaspard et cette vie qu'on aurait pu vivre avec ui à laquelle il faut renoncer ; les imprudences du Père,

l'avenir incertain de Pauline. Mais Dieu est là et tout es simple.

*
* *

Que ne pouvons-nous écrire un « congé » en vers agres tes, comme celui qu'Henri Pourrat met aux dernière pages de la Tour du Levant ! Nous y chanterions tous le articles qu'il eût été si intéressant d'écrire sur *Gaspar des Montagnes* : une étude de la langue locale, de ses varia tions dans les diverses classes sociales, des nuances qu'elle apporte à la pensée, de ce qu'elle révèle dans ses expres sions toutes faites des soucis ordinaires, sa diplomatie souvent subtile, sa rude franchise ; les mille et une « vail lances, farces et gentillesses » de Gaspard et de ses amis « *Les sorcelleries de Gaspard* », l' « *Histoire du jaloux de Sumontargues et du curé de Notre-Dame-de-Mons* », « *Gas pard enseigne les gens de Thiers* », « *La tête de veau mugis sante* » et cent autres aventures divertissantes, tout le dessus du panier du folklore auvergnat ; la vie d'un vil lage montagnard au début du XIXe siècle : travaux et réjouissances, vie du bourg et des bois, les baptêmes, les enterrements, les mariages ; le caractère de Gaspard symbole et vie débordante, ou celui d'Anne-Marie qui demanderait une analyse plus subtile, plus délicate. Les beaux articles que nous n'avons pas écrits ! Autre fut notre propos : parce qu'un roman est avant tout œuvre de créateur, c'est le créateur que nous avons voulu étudier et sa création : le Monde paysan et chrétien d'Henri Pourrat.

M. Borderie.

NOTES ET RÉFLEXIONS

HISTOIRE ET SOUVENIRS

Enfances diplomatiques (1)

Parce que ce livre est charmant, simple, et souvent fort amusant, il ne faudra surtout pas en conclure qu'il est seulement cela. Si l'on souhaite à beaucoup d'auteurs d'écrire aussi joliment des choses parfois sérieuses ou même grandes, on souhaite plus encore à tous les lecteurs d'entendre à travers la bonhomie d'un tel sourire les conseils discrets, les fortes leçons d'histoire, l'admirable expérience humaine qui se dégagent de ce beau livre.

Expérience humaine, certes. Je ne dis pas qu'on s'attendait à trouver un diplomate et qu'on découvre un homme, non seulement parce que, diplomate, M. d'Ormesson ne le fut qu'enfant (lorsque, imitant en ses jeux les travaux paternels, il envoyait des messages chiffrés et très compliqués à ses petits amis d'Athènes pour les inviter à goûter...), mais à cause de la considération où il faut tenir tant de grands diplomates, ou simplement de consciencieux, et que l'auteur a grandement raison de nous rappeler.

Cet enfant voyageur ou ce jeune homme apprit beaucoup de choses, de ces choses qu'on ne découvre ni dans les livres, ni le long du ruisseau de la rue du Bac. M. d'Ormesson le père fut successivement conseiller d'ambassade à Pétersbourg, ministre de France à Copenhague, à Lisbonne, à

(1) 1 vol. in-12, 256 p. Collection « C'était hier » (Hachette, 1932).

Athènes surtout, à Bruxelles enfin. Rien n'est plus beau, plus mesuré et juste de ton, et sans doute plus émouvant par là même, que la façon dont le fils rappelle la tâche et le rôle du père qui, s'il ne fut pas l'un des représentants le plus en vue de notre pays, en fut certainement un des meilleurs serviteurs. Et c'est précisément à cela encore que je veux revenir. L'expérience humaine de M. Wladimir d'Ormesson n'est pas faite seulement de la sienne propre, mais de l'enseignement ou de l'exemple paternels, et, au delà même, de la tradition insigne d'une famille qui ne cessa jamais de servir l'État sans s'asservir à lui. Je crois que le moment n'est pas mauvais de le rappeler, puisque l'on nous a beaucoup répété récemment qu'en son dernier livre Marcel Boulenger pensait démontrer combien dans le fameux procès de Fouquet Louis XIV avait raison et Fouquet tort. Ce qui est d'une platitude d'historien à faire honte à l'histoire et à justifier sa condamnation par M. Paul Valéry. Olivier d'Ormesson, lui, fit tout ce qu'il put pour sauver la victime du Roi-Soleil, parce que, lorsqu'il estimait dans sa conscience que l'accusé avait raison, Louis XIV lui-même ne pouvait le faire changer d'avis.

L'auteur d'*Enfances diplomatiques* nous avait déjà parlé de ce grand ancêtre dans son recueil *Portraits d'hier et d'aujourd'hui*. Cette fois, il nous le laisse encore entrevoir dans ce dialogue alterné, ce double conseil d'existence immuable sur le sol traditionnel et de vie errante au contraire que lui soufflent les arbres d'Ormesson : « Ainsi, écrit-il, ton aïeul, celui qui nous a plantés, qui a capté nos sources et qui n'avait plus que nous pour compagnons, parce qu'il avait rendu la justice, selon sa conscience, sous le plus grand des rois, passait près de nous avec son air grave et nous l'entendions murmurer : Il n'y a de justice et de paix qu'en Dieu. »

C'est ce long passé d'honneur, d'intelligence et d'indépendance, qui donne à l'homme d'aujourd'hui sa lucidité, la tranquille profondeur de ses vues. Je n'ai pas personnellement l'honneur de connaître M. le Comte d'Ormesson. Mais il est de ceux pour qui l'on se sent une invincible sympathie et une rare estime parce que dans tout ce qu'il écrit la libre

elligence et les qualités dont je viens de parler sont écla-
tes. « Un tendre, un lucide amour de ma patrie, voilà ce
e mes enfances déracinées m'ont donné », affirme-t-il vers
fin de son livre. Un amour, ajoute-t-il, bien en accord
ec l'âme de notre pays et de notre peuple et qui est assez
t pour considérer les autres patries avec respect s'efforçant
le faire régner, sous le regard de Dieu, la paix des patries
onciliées ». Et combien l'on devrait proposer la phrase
ale à la méditation de ceux qui se croient des patriotes
rce qu'ils sont des énergumènes : « Car tout amour qui se
it sûr de lui est un amour paisible »!

Aussi bien ai-je insisté avant tout ici sur les vues ingé-
ieuses que l'on trouve dans ce livre, par exemple les pages
s remarquables qui constituent la plus personnelle et la
is lumineuse critique de l'alliance russe; sur les larges
bleaux d'histoire qui transparaissent çà et là sous la sim-
cité du récit (et avant tout ces admirables réflexions sur
continuité de la grandeur de la France malgré les raille-
s, les injures dont presque toujours ont été salués ses plus
ands ministres); sur la belle et douce leçon qui se lit si
en et de si persuasive manière d'un bout à l'autre du
lume. On aime à y retrouver tout ce qui fait le prix des
ticles de l'auteur. Mais je n'ai pas mentionné les anecdotes
les souvenirs bien piquants qui se trouvent rapportés dans
fances diplomatiques. Je vous ai dit cependant que c'est un
re délicieux. A vous d'y connaître de première main le
it des travers habituels aux « chers collègues »; l'esprit
cisif de Léopold II; l'aveuglement de cet ami anti-républi-
in qui croyait fustiger la vulgarité présidentielle de
me Fallières alors qu'il s'agissait de la Comtesse Tor-
elli née Rostopchine, l'ambassadrice de Sa Majesté ita-
nne; l'invisibilité de M. Delcassé; et aussi la prédication
Athènes d'un jeune Jésuite français qui s'appelait Henri
emond, et encore les voyages en Grèce de Barrès, de Loti
de Clemenceau, enfin tant de détails bien pittoresques,
ractéristiques souvent, passionnants toujours.

Ce ne sera pas un des moindres attraits du livre pour tout

le monde. Mais le lecteur de *La Vie Intellectuelle* ne me repr
chera pas d'avoir surtout dit que ce livre était singulièreme
celui d'un vrai Français et d'un parfait chrétien.

*
* *

Plaisir de France (1)

Il faut toujours lire ce qu'écrit M. Romier. Chez lui aus
la vue très nette des événements d'aujourd'hui ou de demai
est préparée par une longue méditation du passé. Il conna
l'histoire en professionnel, que dis-je, en chartiste! Le publ
qui lit ses articles politiques ou économiques ne sait peu
être de ses grands et beaux ouvrages sur les guerres de rel
gion que le titre et il faut rouvrir les fascicules de la *Rev
du XVIe siècle* pour y découvrir les chroniques aussi érudit
qu'alertes données jadis par Lucien Romier en ce doc
endroit.

Erudit et alerte, il me semble que voilà assez bien les trai
principaux de ce visage. Il en est peu d'aussi intéressants
personnels aujourd'hui. Grand voyageur, très au fait de
qui se passe à l'étranger, M. Romier aime à rentrer chez l
pour comparer ses impressions d'ici à celles d'ailleurs
déduire quelques réflexions optimistes, mais d'un optimisn
qui ne se berne certes pas plus d'ignorance que de partialit

C'est justement l'un de ces retours au pays que Lucie
Romier publie présentement sous le titre : *Plaisir de Franc*
C'est un livre souriant, sobre et plein de choses, où, sous l
aspects variés du sol et de l'atmosphère, l'âme et le caractè
des habitants est suggéré dans ses lignes essentielles. On sa
combien l'auteur excelle à ces raccourcis de géograph
humaine, si l'on peut employer ce terme pour une étude

(1) 1 vol. in-12, 219 p. (Hachette, 1932).

oncourent tant de méthodes et de matériaux divers mais ui, sous une forme d'ailleurs littéraire, demeure avant tout olitique et historique.

Plaisir de France définit d'abord que notre époque prend on plaisir dans le changement. On part pour partir, et Dieu ait si le thème prête tous les jours à d'innombrables varia- ions. Une idée aussi répandue, et dans les meilleurs esprits, ontient à coup sûr beaucoup de vrai. Mais enfin elle est levenue si banale qu'on l'exagère probablement. Je me per- nettrai chemin faisant un modeste *distinguo*. Il est entendu ue tout le monde va au bord de la mer et que des gens oient aujourd'hui le Danube ou le Rhin qui n'auraient pas aguère perdu de vue le clocher de leur village. Mais qu'on onge aux innombrables, interminables et incertains voyages es marchands d'autrefois! Qu'on pense aux facilités qu'of- ent aujourd'hui les Facultés et qu'on imagine en revanche vie d'un étudiant d'autrefois, les pérégrinations d'un abelais à la recherche du savoir encyclopédique, ou les octes voyages du Chevalier Thomas Brown si bien relatés ar M. Olivier Leroy dans une thèse récente! Au fond, sauf our quelques voyageurs, qui forment une minorité, et avant ut les grands aviateurs, notre époque est celle des perpé- uels ou périodiques petits déplacements beaucoup plus que elle des vrais voyages.

La variété, la multiplicité du paysage français comme armonie équilibrée de la nation française font de notre atrie celle des gens qui vivent surtout sur eux-mêmes. . Romier nous fait bien sentir la rare valeur de ce sol manisé (« la civilisation, dit-il, est aussi bien et plus core le résultat dessiné sur les coteaux des immémoriales ours du paysan et de la terre » que le résultat des ouvra- s de l'esprit). La France est le pays du blé, mais elle est ssi le pays des châteaux : le nécessaire et le superflu.

Avec Lucien Romier nous visitons ainsi notre patrie du rd au Sud à travers le présent et le passé, guidés par un prit sûr qui sait observer les gens et les choses avec cette uriante sympathie dont n'est point exclue la sagacité du

critique. La conclusion, par son titre même : *Négatif et positif*, montre bien ces points de vue compensés.

Et quels jolis tableaux çà et là, au premier rang de quoi je placerais volontiers les pages si fines et si émouvantes qui s'appellent *Regards de paysannes*!

*
* *

Le Bureau du Roi (1848-1873) (1)

Quelle douloureuse ironie, dans ce titre et dans ces dates! Le *Roi*, c'est le Comte de Chambord, celui qui ne fut jamais que le *futur* Henri V : son règne tout illusoire commence avec la Deuxième République, il expire avec la Troisième. Le livre de M. le Marquis de Noailles jette un jour nouveau et dur sur toute cette période. Il ouvre largement la porte des coulisses de l'Histoire, il dit avec une éclatante franchise la vérité. Ce petit volume sobre et net, où presque tout est de première main, apparaît comme essentiel et j'en vois peu qui nous apprennent autant de choses sur l'envers du décor, nous fassent mieux saisir les causes internes de l'échec monarchiste. Le récit est tout entier extrait des notes et lettres du Comte Molé, puis des documents laissés par son gendre le Marquis de la Ferté-Mun; M. Molé fut « un des promoteurs les plus actifs de la fusion des deux partis monarchistes, le légitimiste et l'orléaniste, pendant la Deuxième République et les premières années du Second Empire ». M. de la Ferté-Mun, lui, « de 1850 à 1870 fit partie du bureau politique du Comte de Chambord à Paris, dit le bureau du Roi; puis fut le représentant officiel de ce prince auprès de la majorité royaliste de l'Assemblée Nationale en 1871 ».

Le Marquis de Noailles, qui a déjà publié six gros volumes sur *Le Comte Molé, sa vie, ses mémoires*, connaît admirablement le temps et les hommes. Dans ses pages, surtout à la fin, on

(1) 1 vol. in-12, 274 p. (Hachette, 1932).

ouve un écho de la tragédie qui se joua dans ces consciences où tout était noble. Il fallut abandonner le Roi parce que le Roi abandonnait la France. Le Comte de Chambord, qui est la haute figure que l'on sait, par malheur n'avait pas de sens politique, subissait excessivement l'influence de sa femme, et ignorait à peu près tout de la France moderne. Cela, le livre du Marquis de Noailles le montre avec une précision, une rigueur absolues. Dans le moment où de toutes parts ont éclos les livres sur les origines de la Troisième République, je n'en vois aucun où la vraie raison de sa naissance apparaisse plus crûment qu'ici : M. Prudhomme, français moyen du temps, n'eût pas manqué de dire que la République naquit du suicide de la Royauté.

Au fond, Chambord était un étrangr, qui ne sut que publier le fameux manifeste, admirable et chimérique, où Daniel Halévy perçoit la dernière résonance du romantisme politique à la Chateaubriand. Et, dans le *Bureau du Roi*, il se révèle sous un jour flou, pénible, il apparaît comme un incapable qui revient sur sa parole. M. le Marquis de Noailles n'hésite pas à le déclarer : « Lorsqu'il trancha la question [du drapeau], de sa propre autorité, sans tenir compte des vœux de la France, il manqua à ses engagements les plus solennels. »

Je ne crois pas qu'on ait jamais été plus dur, c'est-à-dire plus vrai. C'est que la voix des hommes qui ont souffert effroyablement de cette incapacité, avant tout retentit ici. Et il faut lire la lettre pathétique de démission que La Ferté adresse à son souverain, pour comprendre la tragique amertume de ces âmes. Pour sentir aussi la justesse du verdict de l'Histoire, ainsi rendu par notre historien dans sa phrase finale : le dernier Bourbon « a préféré s'ériger en dépositaire irréductible, en gardien farouche d'un principe qui avait eu ses gloires, mais qui était périmé, et, s'enveloppant de son drapeau comme d'un linceul, il termina ses jours dans une attitude hiératique de vitrail, après avoir sonné de ses propres mains le glas de la monarchie ».

André George.

*
* *

Le dernier roman de M. Julien Green (1)

Il y a quelques années, *Mont Cinère*, roman dont le cadre était une ancienne Amérique provinciale et bigote, révéla au public français un nouveau romancier. L'événement, direz-vous, n'est pas considérable. Cette fois pourtant, il l'était. La jeune maîtrise de Julien Green s'affirma successivement avec *Adrienne Mesurat* et *Léviathan*, qui parurent l'un et l'autre au *Roseau d'Or* (Il faudra bien dire un jour, du reste, ce que doivent à cette collection les lettres françaises). Julien Green, Américain d'origine, mais qui écrit en Français, plaçait en France, cette fois, le cadre de ses romans. Mais l'atmosphère n'était pas changée pour autant, et les drames qu'il nous contait étaient toujours des drames de la solitude. Le peuple français peut-être est trop naturellement sociable — du moins ce sont les étrangers qui le disent — pour que les romanciers de notre race aient su mettre l'accent qui convient sur la tragédie intime de l'individu qui ne parvient pas à sortir de lui-même. On dit encore que M. Julien Green est catholique. Je ne sais pas au juste, mais il est certain qu'il nous a donné de fort épouvantables descriptions de l'enfer terrestre et que cet enfer, tout moral et intérieur, qu'il nous montre est, dans ses personnages, le fait d'un refus. Le refus de se donner. Quelque chose comme le *Non serviam* de l'Archange tombé. Ce qu'on pourrait, sans doute, lui reprocher c'est que ses héros ne paraissent même pas se douter que l'on puisse donner quelque chose de soi. On ne voit pas que l'affreuse solitude où ils vivent ait été peu à peu maçonnée autour d'eux-mêmes par leurs propres fautes, mais ils sont nés dans cette prison. Il semble que le poids du péché — si tant est que M. Julien Green y songe — que le poids du péché originel pèse sur leurs épaules d'un poids qui

(1) 1 vol., Paris, Plon, 1932.

jamais été allégé par le Baptême ni par la Grâce. C'est
ıfer, en effet, comme je le disais tout à l'heure. Mais
Julien Green paraît avoir oublié que cette vallée de lar-
; n'est pas encore tout à fait l'Enfer, et que la Joie nous a
promise.

ıon dernier roman, *Épaves*, se place sur la même ligne
e ne comprends pas très bien que certains critiques émi-
:ts aient voulu y voir l'indice d'un renouvellement. Le titre
ique assez bien de quoi il s'agit. Imaginez donc un
neuble de Passy. Un de ces immeubles à cariatides et à
ulures comme on en construisait au temps de la dernière
ıosition Universelle — et peut-être, après tout, les fabri-
:s de l'Enfer sont-elles dans ce style-là — imaginez donc
:s cet immeuble un assez luxueux appartement. Mais il
t entendre ce luxe dans son acception la plus lourde et la
s matérielle. Les meubles ne sont point beaux, mais ils
t riches, de cette richesse inutile et sans art qui est le
ıble de la tristesse. Dans cet appartement vivent trois ou
.tre personnes : Philippe, un homme de trente ans qui ne
rien; il est riche, l'immeuble est à lui; il a hérité de son
e, qui, lui, faisait quelque chose, un opulent portefeuille,
siège dans le conseil d'administration d'une affaire pros-
e. Mais les affaires ne l'intéressent pas; ni les lettres,
n qu'il ait fait d'excellentes études au lycée, ni les arts.
e pratique aucun sport, pas même le tennis; quant à l'é-
tation, il en a gardé un assez cuisant souvenir. Il n'aime
les femmes, ni le jeu, ni la boisson, ni les drogues. De
vie religieuse, on ne nous dit pas un mot, parce qu'elle
nulle. Du reste il n'aime personne, ni sa femme Hen-
:te, ni son fils Robert, ni sa belle-sœur Eliane, qui vit avec
:. Vous pensez bien qu'il s'ennuie; pas autant, toutefois,
: nous serions enclins, vous et moi, à le supposer. Car
lippe est beau de corps et de figure. Alors, il s'aime lui-
me; il s'admire lui-même. Il porte des costumes de bonne
ıpe, des souliers impeccables; il fait de la gymnastique
doise tous les matins pour ne pas engraisser, et, en
nme, il est assez content de lui.

Mais voici qu'un soir, comme Philippe faisait sur les bo
de la Seine une promenade hygiénique de désœuvré
arrive quelque chose : Une femme et son mari, un ouvri
moitié ivre, se disputent au bord de l'eau. Philippe
regarde, les suit de loin. Et tout à coup, la femme, prise
peur, l'appelle au secours. Il n'a qu'un geste à faire, qu
ques pas à franchir pour lui sauver la vie. Mais il se détour
et la femme est noyée. Philippe a eu peur, il sait main
nant qu'il est un lâche. La belle statue de lui-même q
admirait est irrémédiablement déformée. Peu à peu, a
une cruelle lenteur, dans cette âme engourdie la tache s'é
git et s'étend. Des souvenirs lui reviennent qu'il av
oubliés, sur lesquels son regard ne s'était jamais arrêté;
maintenant, lorsqu'il se contemple dans la glace, il ne p
plus apercevoir sa belle figure que souillée de lâcheté.
est le drame initial, dont les conséquences vont se dérou
tout le long du livre. Il est temps de montrer les autres p
sonnages. Henriette, la femme de Philippe, est une be
jeune femme, fille d'un pauvre professeur, qui habitait
humble appartement de la rue Monge. Philippe l'a rencont
dans un bal; il ne l'a pas aimée, mais il a eu désir d'elle,
désir purement physique. De son côté elle n'aime pas s
mari, elle ne le déteste pas non plus; ils sont parfaiteme
étrangers l'un à l'autre. Et nous trouvons ici un nouveau
de cette amère solitude qui est le climat des héros de Juli
Green. Ils ont eu pourtant un fils, Robert, gros garçon ro
geaud, à qui nul ne s'intéresse et qu'on a mis en pensi
quelque part. Henriette s'est éprise d'un pauvre bougre, sa
laid, tourmenté par de continuels besoins d'argent, mais ch
qui elle retrouve sa pauvreté d'autrefois, la médiocrité
l'appartement paternel. Ainsi, chaque jour, l'élégante jeu
femme descend des hauteurs de Passy vers le quartier s
dide, au centre de Paris, qu'habite son amant. Tout ce
Philippe l'ignore, et d'ailleurs il n'en a cure. Enfin voi
Eliane, la sœur d'Henriette. De tous ces personnages abou
ques et creux, elle est peut-être la seule qui ait une vérit
bles personnalité. C'est elle qui a poussé sa sœur à épous

lippe, parce que la pauvreté lui pesait, parce qu'elle vou- vivre dans le bel appartement de Passy; mais surtout ce qu'elle aimait Philippe. Cette personne n'a pas beau- ıp plus de trente ans, et M. Julien Green s'obstine à la iter de vieille fille. On le lui a reproché. A la réflexion, i ne me choque pas. On peut naître vieille fille. Cela résulte n certain repliement de l'âme sur soi-même, d'une morne ignation à un destin que l'on maudit. Si Eliane n'est pas la itresse de Philippe — du moins pas tout de suite — elle upe dans la maison une place bien plus importante que la ıme légitime. Celle-ci est toujours la petite sœur un peu ie que l'on dorlote, que l'on protège, que l'on évince. Mais ane est à peu près la seule personne avec laquelle Philippe ısente à parler; elle a choisi les meubles et les tapis; elle : les menus et gifle Robert à la place de ses parents. Mais, ı à peu, cela ne lui suffit plus. Comme elle n'est pas très ie, elle a longtemps cru que Philippe ne pourrait pas l'ai- r. Elle s'y était résignée, mais voici qu'elle a découvert sa heté. D'un homme lâche on peut tout obtenir. Elle le prise et le désire tout ensemble. Parce qu'il est lâche, parce 'il n'a pas pu, un soir, ne pas lui révéler son ignoble ret, elle assouvit enfin son désir...

C'est tout... Oui, c'est tout, ou à peu près. Ce n'est pas and'chose, direz-vous. En effet. Je crois que, dans ce man, M. Julien Green a voulu tenir une gageure. Avec les sonnages les plus falots et les plus insignifiants, qui n'ont ère davantage d'activité extérieure que de vie intérieure, tir un roman de trois cents pages où il n'arrive à peu près n. Mais c'est ici que se déploie le caractère étrange de son ent. D'abord on ne peut malheureusement pas affirmer que s pitoyables héros ne soient pas vrais. Lorsqu'on refuse à omme tout espoir de salut éternel, quand on le sépare de pauvreté qui, du moins, oblige à l'effort, et par l'effort à vertu, il tombe de son propre poids jusqu'au néant. Les étaphysiciens démontrent que, le mal n'ayant pas d'exis- ıce positive, il est en nous cette dégradation de l'être qui nd au néant. Voici donc le domaine du mal. Et dans ce som-

bre empire où règnent d'effrayants silences — les personn
ges de M. Julien Green semblent incapables de communiqu
entre eux; que se communiqueraient-ils? — on voit se lever
palpiter des ombres. La Seine au pied des hauteurs de Pa
à travers la ville roule des flots jaunâtres. Elle est peut-êt
la figure essentielle du livre, celle qui, matériellement, jus
fie son titre. La lueur blafarde des réverbères dans les qu
tiers vides et calmes de l'Ouest, la tranquillité pleine d'e
bûches de la nuit. Tout cela qui devient soudain sensible
l'âme désœuvrée, courbée sous les grands souffles de la mo
c'est cela même, ce monde d'ombres et de lémures, qui
le plus intensément dans le livre de M. Julien Green. Vo
pourquoi, malgré la pauvreté voulue du sujet, *Épaves* n'e
pas un livre indifférent. Si le monde vide et ennuyé se ta
c'est pour livrer passage aux murmures de l'arrière-mond
Il y a là un fantastique nouveau, qui emprunte ses éléme
à la réalité la plus quotidienne, qui ne la déforme presq
pas, mais y creuse sournoisement d'insondables abîme
Ainsi une séance du Conseil d'Administration entre de rich
tentures, sous le portrait du fondateur de la Société, il su
fit de cette glace profonde qui domine la cheminée, de cet
glace où se reflète le lustre à girandoles, pour que tout pas
hors du monde et devienne le théâtre d'un indicible cauch
mar. Voyez encore cette maison de famille pareille à ta
d'autres, tellement pareille qu'on l'a jugée conventionnell
Il y a un petit jardin derrière, avec deux pauvres arbres. U
tout petit jardin, mais il n'en faut pas plus pour que l'âm
en peine d'Eliane se mette en marche, et qu'elle s'élance ve
les espaces vides, le long d'une route interminable, cruc
fiante, une vraie route de damnés. Il suffit que, dans l
silence, un couteau heurte une fourchette pour que les âme
creuses résonnent avec épouvante comme des cymbales.
me semble que M. Julien Green nous apporte, de sa patri
anglo-saxonne, quelque chose d'encore inouï dans notre li
térature. Une certaine qualité de silence, que la brume enve
loppe; une certaine qualité de solitude qui n'est accessibl
qu'au rêve; un goût du néant, une démission de l'être qu

nt rien de commun avec la nonchalance orientale. Voilà ccident qui, lorsqu'il s'arrête d'agir, écoute, et ce qu'il end, c'est le grondement vertigineux de l'Abîme. Tel est bruit que fait, à certaines oreilles, l'incessante agitation ne très grande ville. Quand on est détaché de la courroie ils le sont tous dans ce livre — qu'est-ce que c'est que ce t qui gronde, et ces boulevards ruisselants comme des ves? Là-dessus flottent des épaves humaines qui reçoi- nt passivement la poussée dès hommes et des éléments. la est grand d'une certaine façon. Nous sera-t-il permis, tou- ois, de regretter que, dans les livres de M. Julien Green, ne perçoive jamais la lueur annonciatrice de l'aube, que n n'entende jamais, parmi tous ces grondements confus, la anson matinale d'une âme qui se réveille? Car enfin, le nde n'est pas si mauvais, et nous n'avons pas le droit d'ê- sans espérances. Les bras du Rédempteur couvrent à mais tous les hommes.

JACQUES MADAULE.

* * *

Une nouvelle série d' « Approximations » (1)

Rien de ce qu'écrit Charles Du Bos n'a jamais été indif- rent. Parce que dans tout ce qu'il écrit il s'engage tout ntier, et que, pour lui, la critique n'est pas un vain exer- ce d'école, mais une authentique, parfois une poignante ventures. Néanmoins, au fur et à mesure que se succè- ent les volumes d'*Approximations* — voici le cinquième

(1) Charles Du Bos, *Approximations*, Cinquième Série, 1 vol., nez Corrêa, Paris, 1932.

— il semble que l'accidentel et l'éphémère, auxquels un critique ne peut pas toujours refuser audience, tendent à disparaître, et que Charles Du Bos concentre désormais toute son attention sur les cimes qui sont le désespoir de presque tous ses confrères. Peut-être faut-il voir là un effet de l'âge — et encore de ce mûrissement singulier que donne à l'esprit la ferme possession des vérités éternelles. Mais je crois aussi que, sans sortir du plan de la nature, l'intelligence de Du Bos est de celles qui ne peuvent se déployer pleinement qu'à partir d'une certaine altitude. Il paraît avoir atteint maintenant, au milieu de sa vie, le véritable climat de la moisson — et ce sont de beaux fruits qu'il nous apporte.

Quatre études seulement dans cette nouvelle série : une Introduction à *Mon cœur mis à nu*, de Baudelaire ; un article sur Ernst Robert Curtius ; une présentation de Léopold Andrian ; enfin quatre *Aperçus sur Gœthe* qui forment presque la moitié du volume. Pas d'autre lien que la chronologie entre ces divers morceaux, qui s'échelonnent de novembre 1929 à janvier 1932. Mais dans une existence où la continuité psychologique est aussi fortement marquée (je suppose que le lecteur n'ignore pas les *Fragments d'un Journal*, dont une nouvelle édition a paru en 1931), la chronologie est un guide plein de leçons. La critique telle que Charles Du Bos la conçoit et la pratique n'est pas un jugement — abandonnons à Dieu ces arrêts souverains — ; c'est simplement un effort de compréhension et de pénétration, car cela seul est de l'homme. Mais un tel effort exige avant tout du critique un mouvement personnel, et comme un geste de son âme vers celle qu'il s'agit d'approcher. Ainsi entendue la critique n'est pas moins que la création proprement dite une œuvre personnelle et où l'essentiel de nous mêmes se trouve engagé. Le contact obtenu vaut ce que nous valons nous-mêmes, et les dates que Charles Du Bos ne manque jamais d'inscrire à la fin de ses études marquent certainement les étapes de sa propre destinée

pirituelle. Si le hasard a réuni dans le même volume audelaire, Curtius, Andrian et Gœthe, ce hasard est elui même à travers lequel chacun de nous doit frayer route et composer sa figure jusqu'à l'heure de l'immoilité définitive. Voilà pourquoi je goûte dans la critique e Du Bos une qualité d'émotion singulière et que nul utre, aujourd'hui, n'est capable de nous faire éprouver.

Ne vous hâtez donc pas de conclure que voilà une critique subjective. Ce serait un pitoyable contresens. De même que celui qui veut sauver son âme la perdra, il 'est pas possible d'étreindre l'autre sans s'être d'abord ublié soi-même. C'est parce que Charles Du Bos se onne, avec une admirable générosité, une générosité si are qu'on ne lui rendra jamais un suffisant hommage, u'il entre si profondément dans les plus intimes secrets. l y a de la vertu dans cette critique — et il faut oser lésigner cette vertu par son nom, qui n'est pas de la erre, comme celui de générosité ; c'est une critique tout mprégnée de charité. Je ne crains ici nul contresens des ecteurs de *La Vie Intellectuelle*. Ils savent que la Charité st la sœur de la Justice ; ils savent que la Charité n'est oint de la faiblesse, et qu'elle est même ce sel de la erre, sans quoi tout s'affadirait et tomberait en corrupion. Mais la Charité nous oblige à tenir notre cœur et notre esprit larges ouverts. En un sens, on pourrait dire que cette vertu doit précéder, chez un critique, la justice même, car il ne saurait y avoir de justice là où d'abord n'a pas existé ce contact que peut donner la charité seule. Et l'on voit peut-être, maintenant, que je ne me contredis pas autant qu'il le semble lorsque je trouve dans les livres de Charles Du Bos tout à la fois d'implicites — et d'autant plus émouvantes — révélations sur lui-même, et cette objectivité scrupuleuse qui donne sa valeur intemporelle à une pareille critique.

La première série d'*Approximations* contenait une *Méditation sur la vie de Baudelaire,* datée de 1921 ; *l'Introduction à Mon cœur mis à nu*, neuf ans après, c'est

comme la conclusion de cette première étude. Entre le deux, il faudra bien un jour que s'inscrive tout le livre que Ch. Du Bos nous promet sur Baudelaire. En attendant, sur les dernières années tragiques et toutes saturées d'humiliations de ce grand poëte qui fut nôtre, par sa foi et par sa douleur, je ne crois pas qu'on ait jamais écrit de pages plus fraternelles et plus vraies. Que Du Bos les ait dédiées à François Mauriac, à une heure décisive dans l'existence de ce dernier, au moment où il commençait de goûter en lui-même le triomphe de Dieu, ce triomphe dont témoignait aussi Baudelaire aphasique, lorsqu'il montrait le ciel du geste, ne pensez-vous pas qu'il y a là pour nos âmes la plus nourrissante et la plus salutaire leçon? Si quelques-uns étaient tentés de voir dans la critique un jeu et murmuraient le mot « dilettantisme », je leur laisse à méditer charitablement cet exemple.

Les deux études qui suivent sont, l'une et l'autre, des présentations. L'un des offices dont Ch. Du Bos paraît être chargé, c'est de découvrir au lecteur français les choses les plus remarquables d'Angleterre et d'Allemagne. L'Allemagne seule figure ici avec ses deux grands fleuves, le Rhin et le Danube, qui sont comme les deux versants de sa complexe destinée. Ernst Robert Curtius enseigne à l'Université de Bonn, et la France a jusqu'ici constitué l'essentiel de son enseignement et de ses livres. Nul à coup sûr n'était mieux désigné que Ch. Du Bos, qui lui-même a tant fait, de ce côté du Rhin, pour nous enseigner l'Allemagne — qu'on se rappelle ses études sur Stéfan Georges, Hofmannsthal —, nul n'aurait su mieux que lui définir le mérite essentiel de Curtius, cette modération, cet équilibre de jugement, que tous les Français aujourd'hui peuvent goûter en lisant l'*Essai sur la France*, traduit cette année même. Léopold Andrian est un poëte autrichien, un compatriote de Hofmannsthal. L'Autriche est, comme la Bavière, mais avec quelque chose de plus, parce qu'elle fut, jusqu'en 1918, le siège de l'Empire apostolique, la terre où se sont rencon-

s le génie allemand et le génie romain. Léopold drian a trouvé Dieu sous les voûtes de cette majes- euse Église catholique, dont les autels avaient réjoui sa nesse. Il nous livre maintenant, dans une Somme poé- ique et philosophique, le fruit précieux de sa longue périence. C'est à Ch. Du Bos que nous devons de le nnaître et de pouvoir communier avec lui.

Mais enfin, c'est Gœthe qui domine tout ce recueil. . Du Bos a donné, cet hiver, douze leçons sur Gœthe. prenait, pour la première fois, un contact prolongé avec grand poëte allemand. Aussi — et sans doute jugera- on le scrupule excessif — s'est-il défendu de nous livrer itre chose que des « aperçus ». Pour un critique catho- que, il n'y a pas de tâche plus difficile — mais pas de us nécessaire et de plus urgente aussi — que d'aborder omme dont la vie, plus encore que l'œuvre, semble saliser toute la perfection dont nous sommes capables vec les seules forces humaines. Ch. Du Bos ayant fait ne fois pour toutes les réserves indispensables, considère œthe avec une parfaite bonne foi et une entière sympa- hie. Il est impossible de condenser en quelques lignes prodigieuse richesse des quatre *aperçus* que nous avons i. Si vous êtes curieux de Gœthe, lisez le livre lui-même. e ne pense pas qu'aucun des hommages dont cette nnée fut remplie pénètre plus profondément dans le ujet, au cœur du sujet, dans cette région centrale dont a connaissance est le but suprême de la critique. Ce sont l'abord *les éléments du processus gœthéen* : la personnalité, a culture (Bildung), élément d'enrichissement et de trans- ormation, dont l'importance chez Gœthe ne peut pas tre exagérée, et enfin l'universalité. — Puis la *poésie rphique de Gœthe*, ce que Ch. Du Bos appelle « la cham- re la plus secrète » ; mais il faut lire le texte et le com- mentaire des *Urworte* (*Dalmôn*, le Démon ; *Tukhé*, le Hasard ; *Éros*, l'Amour ; *Ananké*, la Nécessité ; *Elpis*, l'Es- pérance) ; ici on ne peut vraiment rien dire de plus. — Ensuite le *passage à l'objectif*, en tête duquel Ch. Du Bos

a placé ce mot de Berdiaeff : « Tout le *subjectif* de s[on] être, Gœthe a su le faire accéder à l'*objectif*. C'est là sa[ns] doute un exploit unique. » Et il nous montre là to[ut] ensemble ce qui fait la grandeur de Gœthe, et ce qu[i] radicalement, le sépare de nous chrétiens, cette fu[ite] devant la connaissance de soi-même. Enfin voici le chef-d'œuvre d'une *objectivité* si chèrement acquise dans *Warheit und Dichtung*, une autobiographie qui, seule [de] son genre, peut-être, est pleinement objective...

Pourquoi donc le volume finit-il là-dessus? Pourquoi ces quatre leçons seulement, et non pas les douze? La dernière, qui concerne non plus l'*humanisme* de Gœthe mais son *humanité* au sens le plus large et le plus plein, a été en grande partie publiée dans la *Nouvelle Revue des Jeunes* du 15 juin 1932. Ch. Du Bos laissera beaucoup de regrets à ceux qui n'ont pas eu le privilège d'assister à ses cours. Il a sans doute ses raisons, et ce brusque silence ne doit pas nous empêcher de lui dire toute la gratitude que nous inspire, même mutilé, son enseignement sur Gœthe. Car enfin, lorsqu'on ferme cette cinquième série d'*Approximations*, tel est bien le sentiment dont on ne peut pas se défendre. De la reconnaissance, oui, mais aussi de la fierté. Nous pouvons être fiers, nous catholiques, de compter dans nos rangs un critique d'une pareille qualité, car son œuvre contient pour nous tous le plus noble exemple et le plus haut enseignement. Si l'on vient jamais vous dire que votre foi pose des limites à votre intelligence, rétrécit votre esprit ou votre cœur et fait de vous des partisans, montrez-leur Charles Du Bos, Charles Du Bos quand il regarde Gœthe.

JACQUES MADAULE.

***

Bienheureux ceux qui pleurent

Chaque vie, nous le savons trop, porte en elle-même son ame, écrit, dans la préface de son nouvel ouvrage, l'auteur *Ceux que le monde oublie*. Et nous qui avons lu le *Livre Jacqueline*, nous savons quel fut, quel est le drame per-nent de cette noble vie.

Mais en souvenir de la petite fille bien-aimée qu'un grand in poussait vers les humbles, Jeanne Ancelet-Hustache a opté tous ceux-ci *que le monde oublie*, et c'est une grande on qu'elle nous offre.

Rien n'est plus commun que l'attendrissement banal ou me que la pitié. Rien n'est plus rare que la véritable cha-é, car elle exige, en même temps qu'un don total de soi, nt de délicatesse et tant de tact. Ceux qui souffrent — de relque manière que ce soit — ressemblent à nos grands essés de guerre.

Rappelons-nous avec quelles précautions nous effleurions urs plaies, avec quelle ingéniosité nous leur évitions le us petit heurt, et combien nos gestes, si mesurés pourtant, isaient naître de plaintes.

Les blessés de la vie, si vous n'êtes pas pour eux la bonne firmière, vous ne les entendrez pas cependant gémir. Mais ur visage se durcira, leur voix s'étranglera dans leur gorge, leur pauvre cœur, tout prêt à s'ouvrir, à se décharger dans confidence, se refermera irrévocablement.

C'est peu de dire : Il ne faut pas humilier. « — C'est bon penser que le pauvre est un ami, écrivait Geneviève Heu-et de Goutel; un ami est plus qu'un frère ! »

Tous les pauvres gens dont Jeanne Ancelet-Hustache ra-nte l'histoire sont nos amis, après avoir été les siens.

Le pauvre Quintus a eu *des malheurs*. Presque tous, d'ail-urs, emploient à l'occasion cette locution vague qui dit si ien ce qu'elle veut dire. Des malheurs, c'est la mort d'une mme, d'un enfant; c'est l'inconduite d'une fille, l'intem-érance d'un époux. C'est l'argent prêté à un ami indélicat; 'est, pour celle-ci trop crédule ou trop lasse de la vie, l'a-

venture brève et l'enfant; pour celui-là, les démêlés plus o
moins justifiés avec la police. C'est, pour tous, le chômag
le salaire trop mince, le pain trop cher, l'hiver trop rigou
reux; c'est, dans leur corps et dans leur âme, les tares hér
ditaires dont ils portent le poids comme un péché origin
supplémentaire.

Et c'est, en face de cette multitude de malheurs, le ma
heur plus grand de vivre dans un monde et en un temps o
tout paraît faussé, les balances de la justice et l'ancre d
l'espérance, tandis que ne brille plus la croix de la foi
que se consume en vain le cœur brûlant de la charité.

Revenons à Quintus, ancien ébéniste que sa femme
quitté et qui a dégringolé ce qu'on appelait jadis noblemer
les degrés de l'échelle sociale. Le voici ramasseur de mégot
gardien de nuit dans un chantier et, presque aveugle, pe
clus de rhumatismes, candidat à l'hospice... Mme Baret,
quatre-vingt-deux ans, démêle et trie de la ficelle et travail
debout dix heures par jour pour quarante-cinq francs pa
semaine, cette touchante Mme Baret, qui serre avec soin dan
son sac ce qu'elle a de plus précieux, l'alliance de son mari.
ou plutôt la reconnaissance du mont-de-piété où cette allian
fut mise en gage pour douze francs.

Et ce petit garçon déguenillé qui, *le nez collé à la vitrin
du pâtissier, avait choisi l'endroit du plus beau gâteau, fro
tait la vitre du bout de son doigt sale, puis léchait son doig
avec conviction.*

Et ce soldat fusillé dans la tranchée pour refus d'obéi
sance, un matin d'épuisement et de folie (à rapprocher cet
navrante histoire vraie — ô fraternité des peuples jusqu
dans l'horreur et dans l'absurde — de la poignante nouvel
du romancier allemand Franz Werfel, l'*Exécution*).

Dans cette théorie douloureuse de *ceux que le mond
oublie*, les nouveaux pauvres ne sont pas oubliés : ce vieu
ménage, *si touchant et si ridicule dans ses vêtements démo
dés, qu'on n'ose même pas le regarder*, et ces vieilles dam
de la pension de famille, lamentables débris abandonnés d
leurs propres enfants, et ces tourières au cœur simple, et
curé de campagne, tout brûlé de zèle apostolique, et qui s'
puise quasi en vain à évangéliser des paroissiens obtus.

Des légendes aussi fleurissent ce volume, nées d'un fa
divers qui semblait banal, ces légendes qui exhalent un pa
fum franciscain.

Mais les chapitres les plus poignants sont peut-être ceux
i parlent des petits arriérés, saints innocents qui ne s'é-
lleront à l'intelligence qu'au sein de l'Intelligence, et des
berculeuses de Villepinte. Nous connaissons cette salle
inte-Thérèse, avec le petit autel au fond, mais dont cha-
n des lits étroits est un autel encore où se complète et se
rachève la Passion du Christ et le rachat de l'humanité.
Car *ceux que le monde oublie* sont ceux grâce auxquels
eu n'oublie pas le monde, ne l'abandonne pas à tout
nais. Ceux-là aussi — comme le disait la Vierge à la Sa-
te — retiennent le bras si lourd et si pesant du Fils de
eu.
Ce sont ceux-là qui rachètent et qui paient, avec toute leur
isère, et ceux-là, au jour de l'éternelle justice, le monde
'tier les glorifiera.

GENEVIÈVE DUHAMELET.

*
* *

e mystère de l'Invention de la Croix, à Tancrémont

Tous ceux qui déplorent la bassesse, le rétrécissement, la
onotonie du théâtre contemporain, auraient dû venir, en
s jours de septembre dernier, à Tancrémont. La salle? Une
mense pente gazonnée, balayée par le vent, dans un des
us beaux sites des Ardennes belges. La scène? Devant une
nde de sapins sévères et bruissants, un long tréteau nu, à
ans, plates-formes et degrés multiples. La pièce? Un
Mystère de l'Invention de la Sainte Croix » écrit par Henri
héon, à la demande des moines d'Amay-sur-Meuse, dési-
ux, en commémorant l' « invention » du « Vieux Bon Dieu »
Tancrémont, un énigmatique et populaire crucifix byzan-
n dont ils ont la garde, d'obtenir les premiers fonds néces-
ires à la construction d'une abbaye, foyer de prière et de
avail pour l'Union des Églises.
Ghéon a taillé sur mesure pour ce grandiose théâtre un
ame qui rappelle beaucoup moins le mystère du Moyen

Age, complexe et touffu, que la tragédie grecque. Peu d personnages. Une action dépouillée comme le décor ; un to toujours soutenu ; plus de monologue que de dialogue, celui-ci simplifié à l'extrême, comme grossi en outre p l'intervention constante du chœur. Ce personnage collect et un pourtant « marque le coup » à chaque phase de l'a tion, souligne les gestes des protagonistes et révèle leu pensées ; il rend le spectateur complice et réalise ainsi cet communion active de la scène à la salle sans laquelle il y audition et exhibition, non pas drame. — N'oublions pa non plus un accompagnement musical vigoureux et discre exactement adapté à l'action, dû à M. l'abbé Jacquemin.

Nous assistons d'abord aux victoires et aux crimes de Con tantin, qui exaltent et torturent sa mère Hélène : celle- comprend que sa destinée et son cœur ne seront apaisés qu par la Croix, et va la chercher à Jérusalem. Elle arrive dan la ville sainte et, pour que nous sentions tout le prix de cet croix, le poète imagine de faire assister son héroïne a « chemin de la croix » accompli par des pèlerins (1). Ce ch min de croix, en même temps qu'il est un tour de force a point de vue technique, dégage une émotion religieuse laquelle on ne peut résister. Deux hommes et deux femm marchent le long de la voie douloureuse : ils méditent su les souffrances du Sauveur, les revivent devant nous, i redisent quelques-unes de ses paroles, esquissent parfois se gestes. Puis, ils cessent de jouer, d'être Jésus ou Marie, o le bourreau, pour redevenir des chrétiens aimants et con trits qui s'accusent. Par une parfaite pudeur, rien ici n'es montré, rien n'est figuré, tout est suggéré. A la crucifixion l'attitude seule des personnages, dressés et adorants, faisa imaginer la croix, et les regards des spectateurs, instinctiv ment, se fixaient sur le haut des sapins où cette croix *deva* se dresser. Ensuite, l'attitude des corps ployés dessinait dan l'imagination comme le contour du cadavre porté au tom beau. Il est sans doute impossible de traiter un sujet divi

(1) On peut le lire dans *La Vie Spirituelle* de septembre. La piè entière est éditée chez Labergerie, 11, rue Cujas.

:c plus de vénération, d'employer des moyens plus purs, s pauvres de matière et de produire cependant une plus gnante émotion. On vit, à certaines stations, des specta- rs s'agenouiller... Il faut ajouter que l'art du dramaturge ici servi à la perfection par ses interprètes; les *Compagnons Jeux*, sous la direction d'Henri Brochet, nous ont donné e preuve de ce qu'ils savent faire et de ce que nous pou- ns attendre de cette compagnie toute jeune, mais déjà en ine possession de ses moyens, pour la rénovation du théâ- d'amateurs, et spécialement du théâtre chrétien, par une hnique consciencieuse et intelligente.

Hélène retrouve cette croix précieuse; elle la distingue des ets des deux larrons; elle la fait exalter tout au sommet la scène; Constantin se prosterne et adore... et, pour r, tous les acteurs, en longue procession fendant la foule, nt porter la croix dans la chapelle du Vieux Bon Dieu, où prient avant de se séparer, et où un moine bénédictin leur . baiser une relique de la *Vraie* Croix : le théâtre, qui est *ne*, a rempli sa mission de signe, qui est de conduire à la lité signifiée.

e n'ai pu tout dire sur ces représentations sans précédent. spère avoir pu au moins suggérer tout leur prix, qu'elles vaient à la beauté d'un art très pur, s'enracinant dans les lités les plus riches et les plus profondes, dans le mystère ntral de notre foi. A la joie ressentie se mêlait pourtant un u de tristesse. Un des jeunes et ardents « Compagnons de nt Lambert », qui ont assuré le succès de ces journées, demanda, en me montrant l'enthousiasme de toute une ule : « Croyez-vous qu'une pièce semblable aurait eu tant de succès en France, à Paris? » Je dus lui répondre e je n'en savais rien, parce que, pour le savoir, il faudrait e le public y vînt, et que quelqu'un eût assez de foi et udace pour l'y appeler, comme en ont eu les bénédictins Amay. Or, qui ne sait que chez nous les efforts pour la novation du théâtre chrétien ne rencontrent que l'inertie, routine et... l'absence du public catholique et de ses efs?

CLAUDE JUST.

Disques

Instruments. — *Quintette en mi♭* pour instruments à ver et piano (Gramophone, DB 1639 — 1641). Faites tourner, sar rien dire, ces trois disques devant un Parisien un peu gavr che. Il aura tôt fait, oyant cette musique clapoteuse et bar botante, qui d'ailleurs finit un peu en queue de poisson, d vous identifier quelque envoi de Rome en vue d'un concour de pêche. Que si vous lui déclarez ensuite qu'il vient d'en tendre du Beethoven, moult sera confus de son irrévérence J'ai du moins tenté l'expérience sur moi-même. Il faut dir aussi que les grands hommes commencent par être petits S'ils ont reçu du Ciel avecque l'existence un génie merveilleux cela, à leurs premières clameurs, ne paraît guère plus qu les vertus et les dons chez un petit baptisé qui fait ses dents Ils grandissent vite ensuite, moyennant beaucoup de trava et de patience. Ce à quoi, pour le cas de Beethoven, il falla ajouter de nombreuses « épreuves » avant qu'il pût accéde aux suprêmes demeures de son « Château » un peu hant En tout cas, nous nous trouvons ici en face d'une œuvre d jeunesse du grand musicien où il me paraît bien impossibl de discerner du génie. Pas d'idée remarquable, une inspira tion assez courte qui ne s'envole un peu que dans l'esquiss lyrique de l'*Adagio cantabile*. Des jeux de sonorité non sar intérêt, mais laissant l'impression que les instruments enca gés réussissent à vivre en paix plutôt qu'à concerter vrai ment. Le hautbois se voit répondre par le basson, puis pa le cor. Bien sûr ! Le piano vient répandre sur le tout sa fra che lumière. Déjà pourrions-nous soupçonner que c'est l'ins trument dont Beethoven saura le mieux se servir. Comm déjà nous pouvons distinguer fréquemment des expressior caractéristiques du langage beethovénien, qui reparaîtront satiété plus tard en des circonstances généralement plus tr giques. Les disques sont bons malgré de fâcheux bruits d surface et une partialité trop marquée en faveur des son graves. Cela sert bien le beau timbre du cor et du basso La clarinette est encore bien traitée ; le hautbois pâlit un pe et la flûte est affligée par la laque d'une incontinence d'ha moniques bien désagréable. Cet enregistrement offre, malg ces méchancetés, de nombreux intérêts que ceux qui peuve en profiter auront lu entre les lignes.

B. M.

Avec la permission des Supérieurs.

Imprimatur : † Benjamin-Octavius, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne

TABLE

Questions religieuses

HRISTIANUS. La crise sacerdotale et la pensée chrétienne. 354

★★★ L'action catholique, action du laïcat organisé 357

NOTES ET RÉFLEXIONS

Notes italiennes, par A. GUISSAN 369

Où en est le problème de Jésus, par C. SPICQ, O.P. 376

DOCUMENTS

L'Action catholique dans le diocèse d'Arras. 378

L'Espagne et la question religieuse. . . . 383

Union internationale des Ligues catholiques féminines 390

Philosophie

RISTAN DE ATHAYDE. Limites de l'eugénique. . 392

NOTES ET RÉFLEXIONS

Les tendances actuelles de la philosophie allemande, par GASTON RABEAU 412

Phénoménologie et thomisme, par L.-B GEIGER, O.P. 415

Essai d'une étude critique de la connaissance, par GASTON RABEAU 420

DOCUMENTS

Le malthusianisme en Amérique. 426

La stérilisation des « inadaptés sociaux ». . 428

Questions politiques et sociales

CIVIS . . . . . Les crises dont on ne sort pas. 43
AUGUSTE VIATTE. Les problèmes de l'Inde . . . 43

NOTES ET RÉFLEXIONS

Chronique politique et sociale, par JEAN LAPIERRE 456
Vie catholique et politique en Belgique, par CH. VAN RENYNGHE DE VOXVRIE 461
Leçons du passé, par R. G. 467

DOCUMENTS

On chôme en Allemagne (VICTOR DILLARD). 468
En Allemagne : Le Centre catholique et la France. — L'éducation de la jeunesse et les catholiques (A.-H. D.). 482

Les Lettres et les Arts

M. BORDERIE. Gaspard des Montagnes ou le Monde d'Henri Pourrat. 486

NOTES ET RÉFLEXIONS

Histoire et Souvenirs, par ANDRÉ GEORGE . . 503
Le dernier roman de M. Julien Green. — Une nouvelle série d' « *Approximations* », par J. MADAULE. 510
Bienheureux ceux qui pleurent, par GENEVIÈVE DUHAMELET. 521
Le mystère de l'invention de la Croix, à Tancrémont, par CLAUDE JUST 523
Disques, par B. M. 526

GTU Library
3 2400 00268 6065